432

THÉORIE
DES
JARDINS.

THÉORIE

DES

JARDINS.

par mr morell, qui etoit a la mr le p. de conti

In narrow room nature's Whole Wealth, yea more
A heav'n on earth .....

Paradise lost. lib. IV.

A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai des Augustins, près la rue Gilles-cœur.

M. DCC. LXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/theoriedesjardin00more

AVANT-PROPOS.

Il est bien difficile de faire recevoir une opinion nouvelle, quelque raisonnable qu'elle soit, quand elle contrarie les idées reçues. La régularité des formes, leur symmétrie étoient une loi si généralement adoptée dans la composition des Jardins que je n'aurois pas osé, il y a quelques années, mettre au jour un ouvrage qui la combat. Mais aujourd'hui que le bandeau du préjugé est soulevé; que les tentatives & les essais se sont assez multipliés pour laisser entrevoir que l'art des Jardins veut enfin briser les entraves de la routine qui l'ont enchaîné depuis sa naissance, & peut s'élever au rang des Arts Libéraux les plus estimés, par les connoissances qu'il suppose, les talens qu'il exige & le goût dont il est susceptible; je n'hésite plus à rendre public ces reflexions, le fruit de vingt ans d'é-

tude & de dix ans de pratique. Si elles peuvent contribuer à faciliter les progrès de cet art, un des plus agréables & des plus intéreſſans, j'aurai atteint au but que je me ſuis propoſé.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre, *Théorie des Jardins*, par M. M***. A Paris, ce 18 Janvier 1776.

l'Abbé DE LA CHAPELLE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur M***, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour tire, *Théorie des Jardins*: s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *trois* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons déſenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs,

en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles, le quatorziéme jour du mois de mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſeize, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BÈGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 531, folio 129, conformément au Réglement de 1723 ; qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes, de quelque qualité & conditions qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du même Réglement. A Paris, ce ſeize Avril 1776.

SAILLANT, Syndic.

THÉORIE DES JARDINS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Jardins Symmétriques.

Nos goûts, nos opinions même les plus accréditées ne ſont ſouvent que des préjugés que l'aveugle habitude fortifie, & que la ſervile imitation perpétue ; elles leur donnent une autorité qui nous en impoſe, qui fait taire la raiſon, & enchaîne notre propre ſentiment qu'elle contredit. Parmi le grand nombre

d'exemples qui viennent à l'appui de cette vérité, je ne citerai, pour ne pas m'écarter du ſujet que je me propoſe de traiter, que nos jardins ſymmétriques. Malgré leur monotonie & leur uniformité, malgré l'ennui qu'ils nous font éprouver depuis plus d'un ſiècle qu'ils exiſtent, l'empire de l'uſage & de la mode nous a ſi fort ſubjugués, que même les gens de goût oſent à peine en convenir; que plus d'un Lecteur prévenu, n'imaginant pas qu'on puiſſe faire rien de mieux, taxera au moins de ſingularité toute nouveauté dans ce genre; & que, de longtemps peut-être, nous ne reviendrons au vrai ſur un Art charmant qui n'eſt point indifférent à notre bonheur, puiſqu'il a pour but l'aſſociation de l'agréable & de l'utile, pour objet un exercice ſalutaire, un amuſement paiſible, & qu'il offre la plus néceſſaire comme la plus innocente diſtraction au Citadin occupé; l'on verra

par la ſuite que, comme art de goût, il peut en devenir la plus intéreſſante.

Quand on ſe rappelle que, dans le moment où les Arts ſe perfectionnoient, celui des Jardins prit naiſſance, on eſt étonné ſans doute qu'une époque ſi favorable ne l'ait pas ſauvé des pieges du faux goût. L'Europe entiere, les yeux ouverts ſur la Nature qui devoit lui ſervir de regle, prit le change ſur ſes véritables principes & voulut les emprunter des formes géométriques, quoique la Géométrie, cette ſcience utile & profonde, la baſe de toutes les autres, ſoit abſolument étrangere à ce ſentiment fin & délicat, le vrai guide dans la carriere des beaux Arts; cependant tel fut l'égarement général, que partout la froide ſymmétrie de ſes figures fut préférée aux beautés ſublimes & variées, mais ſimples & touchantes, dont le Spectacle de la Nature nous offre de ſi ſéduiſans modeles, & qu'au trait facile

& libre du crayon on ſubſtitua la ſéchereſſe de la regle & du méthodique compas. Je crois avoir découvert la ſource de cette ſinguliere & univerſelle mépriſe.

Dès que l'Architecte ſe fut emparé de la conduite des Jardins, on dut s'attendre que, confondant les principes des deux Arts (1) & trop accoutumé

(1) L'Architecture fut une ſcience avant d'être un art. Fille du beſoin, elle ne s'occupa dans ſa naiſſance que de ce qui étoit de premiere néceſſité. L'expérience donna d'abord la connoiſſance des matériaux les plus propres à bâtir, elle chercha enſuite la ſolidité qu'elle n'acquit qu'à meſure que les ſciences exactes ſe perfectionnerent, telles que le Calcul, la Géométrie, la Méchanique. Il eſt plus que vraiſemblable que la diſtribution ſymmétrique des formes d'un bâtiment fut une ſuite de l'application que l'Architecte fit de ces ſciences qui, n'étant fondées elles-mêmes que ſur des rapports & des proportions, lui apprirent que, quand une partie fait effort d'un côté, il faut lui oppoſer de l'autre une réſiſtance égale, pour faire équilibre. A cette égalité de forces réciproques, qui établiſſoit la ſimilitude dans les parties correſpondantes,

aux formes régulieres, dont l'uſage convient & s'adapte ſi bien à ſes productions,

---

ſe joignit encore l'homogénéité des matieres miſes en œuvre. Ainſi la ſymmétrie devient néceſſairement la premiere regle de la décoration, en même temps qu'elle étoit le réſultat des loix de la ſolidité. C'eſt de cet accord dans toutes les parties que la décoration, qui n'eſt autre choſe, comme on le voit, qu'une diſtribution ſymmétrique combinée d'après le beſoin, le raiſonnement & la ſolidité, prit le nom d'ordonnance. Mais la ſolidité, ayant ſes bornes fixées par la Phyſique qui a calculé la force des matériaux, ainſi que leur réſiſtance, le goût, qui s'eſt fait une loi de les conſulter dans l'Architecture que nous avons admiſe, a déterminé à quatre le nombre des ordres qu'elle emploie; parce qu'en-deçà les forces ſuperflues & les proportions trop lourdes péchent par excès, & qu'au-delà les unes trop légeres & les autres inſuffiſantes péchent par défaut. C'eſt donc dans la correſpondance des formes ſymmétriques, combinées avec les regles de la ſolidité, & dans le rapport de ſon objet à ſes beſoins que l'Architecture puiſe ſes principes, ſes moyens & ſes beautés. Comment l'Architecte a-t-il pu les confondre avec ceux des Jardins, qui ſont fondés ſur l'arrangement ingénieux que nous préſente la Nature, dont les formes libres & dégagées des entraves de la mé-

il chercheroit à lier par une mutuelle correſpondance le bâtiment, dont il fit l'objet principal, au Jardin qui ne lui parut que l'acceſſoire. Entraîné par l'habitude de ſymmétriſer les formes, de calculer les eſpaces, il voulut aſſujettir la Nature à ſes méthodiques combinaiſons & crut l'embellir; mais il la défigura. Il compoſa un Jardin comme une maiſon; il le compartit en ſalles, en cabinets, en corridors; il en forma les diviſions avec des murs de charmilles percés de portes, de fenêtres, d'arcades, & leurs trumeaux furent chargés de tous les ornemens deſtinés aux édifices.

Par une ſuite de cette fauſſe analogie, les Architectes donnerent à ces pieces, ainſi qu'à celles de leurs bâtimens, des formes rondes, carrées, octogones; ils les décorerent, comme un

thode, n'ont de regles que le ſentiment, & de principe que le goût? Cette confuſion cependant exiſte, & trouve même des défenſeurs.

appartement, avec des vaſes, des niches, des guaines; ils y logerent des ſtatues, habitans inſenſibles bien dignes d'un ſi triſte ſéjour; ils les meublerent, comme des chambres, avec des tapiſſeries de verdures, du treillage, des perſpectives peintes, des lits, des ſieges de terre couverts de gazons; ils édifierent ainſi juſqu'à des ſalles de théâtre, des dortoirs, & imaginerent enfin le minutieux labyrinthe.

Toujours Architectes, quand il falloit être Jardiniers, (1) ils taillerent un arbre, comme une pierre, en voûte, en cube, en pyramide, ils aſſervirent à leurs contours juſqu'à l'eau ſi mobile, dont la marche irréguliere & libre fait tout le charme. Ils ne craignirent pas d'expoſer une habitation à l'inſalubrité, en renfermant les eaux entre quatre murailles;

(1) Par Jardinier, j'entends l'Artiſte de goût qui compoſe les Jardins, & non celui qui les cultive.

& ils ne furent rebutés ni par les déſagrémens qu'elles font éprouver, lorſqu'elle ſont ſtagnantes & contraintes, ni par la difficulté de les retenir dans des baſſins où la pierre, le plomb, la glaiſe, les ciments, les enduits de toute eſpece furent mis en uſage, pour fixer un élement trop fluide à leur gré ; moyens preſque toujours inſuffiſans qui auroient dû les dégoûter par le peu de ſuccès, & déſabuſer les propriétaires par les modiques effets qu'ils en retiroient, eu égard à la dépenſe.

Ils pouſſerent enfin l'application de leurs principes juſqu'à couper par étages les terreins qui n'étoient pas d'un niveau parfait; ils les ſoutinrent par des murs, & quelquefois par des taluts roides & inflexibles comme le fer dont ils furent façonnés; ils en établirent les communications par des rampes & des eſcaliers. Trop préoccupés de leur méthode, ils ne firent pas attention que le terrein de niveau, manquant de mou-

vement, ſon uniformité les privoit de l'effet heureux que produit le jeu des pentes & des hauteurs, & le mélange ſi agréable des vallées & des collines; & que, ſi la néceſſité juſtifioit la communication de divers étages d'un bâtiment par des eſcaliers, rien n'étoit plus incommode que de monter & de deſcendre des marches dans un Jardin, où de toutes les manieres de faire parvenir d'un point à un autre, celle-ci étoit la moins facile & la moins naturelle.

Cependant preſque toutes nos maiſons de campagne aſſiſes ſur des terraſſes, ſont détachées des Jardins, & ne communiquent qu'à l'aide d'un eſcalier dans un méthodique parterre, qu'il faut traverſer, expoſé à l'ardeur du ſoleil, ſur un ſol, dont le ſable mobile & la terre ratiſſée ne préſentent qu'un marcher fatiguant & d'une aridité rebutante, pour parvenir à de ſombres & ſymmétriques boſquets que l'ombre rend étouf-

fans à l'heure du midi, & humides le ſoir, par la raiſon, qu'à tous les momens de la journée ils oppoſent un obſtacle invincible à la circulation de l'air, & impénétrable aux rayons ſalutaires & bienfaiſans du ſoleil.

Si les choſes de commodité ont été négligées, celles d'agrément n'ont pas été mieux traitées : tels ſont en particulier les aſpects, objets ſi néceſſaires pour rendre une habitation & des Jardins agréables & riants. Attendre des ſcènes intéreſſantes ; eſperer des tableaux, des points-de-vue variés, d'un plan fait dans le cabinet, où l'on a combiné ſur le bureau des formes régulieres, ſymmétriquement arrangées, qui s'appliquent à toute eſpece de poſition, ſe placent ſur toute eſpece de terrein, ſans connoiſſance du local, ſans égard au ſite, au ſol, aux environs, eſt une erreur trop palpable pour s'arrêter à la réfuter.

Après avoir dénaturé le terrein, ils ont défiguré les arbres; ils les ont assujettis à la même forme, distribués à la même distance, arrêtés à la même hauteur, & il les a fallu du même âge : ils sont si exactement semblables dans nos Jardins, qu'on doute, en les voyant, s'ils n'ont pas été jettés dans un moule commun. La Nature non contrainte les eût variés, les eût modelés avec ces graces négligées, dont toutes ses productions porte l'empreinte; mais dès leur enfance, d'impitoyables manœuvres, le croissant & le ciseau à la main, assujettissent les uns à la forme quarrée ou les taillent en boule, ils asservissent les autres à étendre leurs branches en éventail ou les applatissent en palissade; ils tranchent, ils coupent, ils ne font pas grace à la moindre branche qui s'échappe, à la plus petite feuille qui excede. L'objet le plus magnifique & le plus varié des Jardins devient, sous leur

fer barbare, le plus pauvre & le plus informe. Envain ſon peu de vigueur & ſa tendance opiniâtre à reprendre ſa forme primitive annoncent ſa répugnance; il ſera taillé, eſtropié, martyriſé juſqu'à ce qu'enfin il périſſe ſous l'inſtrument meurtrier qui ne ceſſe de le tourmenter. Mutiler ainſi les plus belles productions de la Nature, ſeroit-ce l'embellir, la rectifier? C'eſt bien plus encore que de la défigurer, c'eſt l'outrager.

Les formes régulieres & ſymmétriques étant bornées, les Jardins, à la compoſition deſquels elles ont ſervi de regles, doivent ſe reſſembler, & ſe reſſemblent en effet. On s'eſt non-ſeulement privé d'une ſource abondante de richeſſes & de variétés, en altérant la forme naturelle des arbres, & en évitant les mélanges d'eſpeces; mais froids & méthodiques, leurs auteurs ont-ils placé une allée d'un côté, auſſitôt

ils tracent parallelement ou ſur un angle ſemblable ſa jumelle de l'autre ; mettent-ils un boſquet à droit, il lui faut ſon correſpondant à gauche. Et dans leur marche & leur compoſition, ſe répétant perpétuellement les uns & les autres, ils plantent au milieu de la maiſon, à angle droit de la façade, ſur une ligne qu'ils appellent l'axe principal, une allée longue & étroite qui ne laiſſe entrevoir au-delà, que comme à travers le tube d'une lunette, l'objet que le hazard y a placé, quel qu'il ſoit. Tant pis pour le ſpectateur, ſi la ligne ſacrée ne préſente, dans ſa direction, rien qui l'intéreſſe ; il faut qu'il regarde là & non ailleurs. De côté ou d'autre peut-être ſe fût-il rencontré un point-de-vue agréable, un lointain qui eût terminé heureuſement le tableau : En ſacrifiant la ſymmétrie de droit ou de gauche, on ſe fût procuré une perſpective aimable, qui eût égayé l'aſpect

& embelli le ſite ; hélas ! tant de beautés, des agrémens ſi précieux ſeront perdus pour ne s'être pas trouvés directement en face du château. En vérité on ſeroit tenté de croire que ces Compoſiteurs ignorent que l'organe de la vue eſt mobile dans l'orbite qui l'enferme ; que la tête joue ſur ſon pivot ; que les vertebres ſe prêtent aux diverſes inflexions du corps, & que par la combinaiſon de tous ces mouvemens, le ſpectateur, ſans changer de place, indépendamment même du ſecours de ſes pieds, peut parcourir le cercle de l'horiſon dans preſque toute ſa circonférence.

De cette reſſemblance de tous nos Jardins, de cette uniformité dans toutes les parties, naît l'ennui qu'on éprouve dans ces parcs faits à grands frais, où l'on a cherché à ſuppléer l'agrément par le luxe, les graces par la régularité ; où l'on a prodigué les ornemens, les ſtatues,

les vaſes, les bronzes; où les eaux, jailliſſant en maigres filets & ſuivant avec effort une route oppoſée à celle que leur a tracée la Nature, s'élancent vers la région d'où elles devroient tomber. C'eſt à cette faſtueuſe monotonie qu'il faut attribuer cet inſtinct naturel qui force le propriétaire même de ſortir de ſes Jardins factices, & les lui fait traverſer par la voie la plus courte, pour aller ſe promener le long des haies de ſon village, & dans les ſentiers raboteux qui partagent les champs de ſon canton, pour gravir les côteaux du voiſinage par des chemins obliques & tortueux. Attiré par les beautés naturelles qui l'environnent, autant que repouſſé par l'uniformité faſtidieuſe de ſon parc, il préfere les bords d'une riviere, dont les eaux claires & libres dans leur cours ont façonné ſes rives inégales & variées; il cherche à s'enfoncer dans un bois négligé, que la

main de l'homme n'a pas gâté, où les grouppes d'arbres & les maſſifs entrecoupés de clairieres laiſſent jouer la lumiere & l'ombre par leur heureuſe diſpoſition. Entraîné par un charme toujours nouveau, il parcourt cette vaſte pelouſe entretenue & animée par les beſtiaux de la commune, ou bien il deſcendra dans ce vallon enrichi d'une prairie que rafraîchit ſans ceſſe le ruiſſeau qui en ſuit librement la pente & les détours.

A tant de raiſons de rejetter les Jardins ſymmétriques, fondées, ſur le ſentiment & tirées des regles du goût, je n'en ajouterai plus qu'une : ce ſont les limites toujours trop reſſerrées que ce genre néceſſite. De quelqu'étendue que ſoit la poſſeſſion d'un particulier, fût-ce même celle d'un Prince, d'un Monarque, on en appercevra bientôt les bornes; parce que là, où finit l'art, commence la Nature. La ligne qui les ſépare,

en

en marque l'enceinte, par une ſolution de continuité d'autant plus remarquable qu'elle eſt preſque toujours indiquée par un mur ; ſa direction droite & ſes retours angulaires gâtent & défigurent, par leur ſéchereſſe & leur dureté, le payſage dans lequel le Jardin eſt inſcrit. C'eſt vainement qu'on imagine avoir ſauvé une partie de ces déſagrémens, par des percées, ou ce qu'on appelle des *hahas ;* fineſſe groſſiere qui ne fit jamais illuſion, mais dont l'invention prouve que toute clôture apparente déplaît ; parce qu'elle produit toujours une ſecrete inquiétude qui fait deſirer de la franchir, ſoit que cette inquiétude naiſſe du ſentiment ſi univerſel de la liberté, ou qu'on ſuppoſe que les objets que de telles clôtures cachent ſont plus agréables que ceux qu'elles renferment : ſuppoſition toujours vraie dans les Jardins que le goût improuve & que la nature rejette.

Faut-il conclure de ce qui vient d'être dit qu'on doive exclure la ſymmétrie & les ornemens de l'art de tous les lieux auxquels on a donné le nom de Jardins ? non : il en eſt qui la ſouffrent & même qui l'exigent. La ſymmétrie ſied bien dans ces Jardins qui ſont une dépendance des palais, (1) des hôtels : rien au dehors ne contrarie ce genre de décoration ; la forme preſ-

(1) Tel eſt celui de Verſailles. On vient d'abbattre les arbres de ſes ſuperbes Jardins. Je crois que ce ſeroit manquer à la convenance que d'en changer le genre ; 1°. parce que cette habitation de nos Rois n'eſt point un château, quoiqu'elle en porte le nom, mais un magnifique palais ; 2°. Parce que comme Maiſon Royale, ſes Jardins ſont publics, & l'on va voir que ceux-ci doivent être dans la claſſe des ſymmétriques ; 3°. Parce que le luxe des arts, la richeſſe des matieres, en un mot les beautés factices annoncent la puiſſance humaine, ce que ne font pas les beautés de la nature qui ne lui furent jamais ſoumiſes.

En replantant les Jardins de Verſailles ſur leurs anciennes traces, il faudroit.... mais ce n'eſt pas de ceux de ce genre que je me ſuis propoſé de parler.

que toujours réguliere du terrein, ſon peu de ſurface, l'importance du bâtiment, dont l'influence doit ſe faire ſentir dans l'étroit eſpace qui l'environne, tout concourt à ſoumettre un pareil local à des diſtributions ſymmétriques ; & pour celui qui ne ſe laiſſera pas abuſer par le mot, il ne verra dans ces ſortes de Jardins que des cours décorées, dont le premier objet eſt de donner de la lumiere & de l'air à l'habitation de la ville, précaution ſans laquelle ſon ſéjour eſt peu ſalubre.

La ſymmétrie s'applique encore avec ſuccès à la compoſition des Jardins publics ; ceux-ci ne ſont que des places plantées d'arbres, ſituées dans l'enceinte des villes, où les citoyens ſe rendent, non pour jouir du ſpectacle de la Nature, mais pour prendre un exercice momentané ; où ils ſe raſſemblent, pour étaler leur luxe & ſatisfaire leur curioſité. Le plus grand ornement de ces

lieux existe dans le concours général; l'ennui qu'ils font éprouver, quand ils sont peu fréquentés, en est la preuve. C'est-là qu'il faut un terrein bien de niveau, des arbres bien alignés, un marcher facile en tout temps; c'est-là qu'il faut appeller à son secours tous les arts d'imitation & de décoration; c'est-là enfin qu'il faut que la disposition soit telle, que les promeneurs de l'un & de l'autre sexe, dont le but est de se montrer, voient tout du même coup d'œil & paroissent avec avantage; parce qu'ils sont tout-à-la-fois & spectateurs & spectacle.

Voilà les Jardins qu'il convient de confier aux Architectes; ils font partie de leurs plans & sont soumis au régime de leurs principes. C'est certainement par une extension vicieuse qu'ils ont transporté jusque dans nos campagnes un genre qui y est si déplacé & qui n'eût jamais dû sortir des villes où il a pris naissance. Cette licence est la source de

l'erreur & du faux goût qui a regné trop long-temps dans la compoſition de nos Jardins champêtres, où l'on ne doit jamais appercevoir que l'image de la libre nature. Dès qu'on cherche un aſyle aux champs, ce n'eſt pas pour y trouver la contrainte de la régularité, la froide ſymmétrie & les apprêts de l'art; c'eſt-là au contraire qu'on ſe refugie pour les fuir, pour ſe débarraſſer du poids importun du faſte des cours, de la ſollicitude & de la gêne des villes.

Je finis par cette réflexion : un château n'eſt pas un palais, une ferme n'eſt pas un hôtel; enfin une maiſon à la ville eſt toute autre choſe qu'une maiſon aux champs. Cette différence en ſuppoſe dans le caractere des bâtimens, dans leurs entours, dans leurs diſpoſitions & leurs embelliſſemens. Laiſſons donc la ſymmétrie aux Jardins de la ville, & poſons pour axiome qu'à la campagne les graces naïves & les variétés de la Na-

ture ſont préférables. Cherchons les préceptes d'un art encore nouveau chez nous, digne, par le goût exquis qu'il exige & par les agrémens qu'il nous procure, d'exercer les Artiſtes de notre nation. Eſſayons d'en trouver les principes & voyons par quels mòyens on peut autour de nos demeures champêtres diſtribuer les beautés éparſes de la Nature, ſans les altérer, ni les défigurer, & comment le goût les aſſemble & l'art les rapproche, ſans les entaſſer.

CHAPITRE II.

Du ſpectacle de la Nature & des avantages de la campagne.

De tous les objets qui frappent nos regards, il n'en eſt point dont les impreſſions ſoient auſſi vives, il n'en eſt point qui aient un empire ſi univerſel ſur le cœur de l'homme que le ſpectacle de la Nature. Grand & majeſtueux, il nous étonne & nous en impoſe ; aimable & intéreſſant, il nous charme & nous attire. Ainſi la Nature toujours ſimple & magnifique tire du rapport & des proportions de ſes parties & les effets ſublimes qu'elle nous préſente & les graces naïves qui la parent. Variée dans ſes formes, riche & proportionnée dans ſes inégales dimenſions, elle ſe modifie à l'infini. Tantôt grave & ſérieuſe, tantôt gaie & riante, ici bruyante & agitée,

ailleurs ſilencieuſe & tranquille, elle embraſſe tous les caracteres, elle nous trace des tableaux de tous les genres. Quelquefois forte & vigoureuſe dans ſon ſtyle, tranchée dans ſes couleurs, elle nous frappe par la hardieſſe de ſes tranſitions, & nous ſurprend par la bizarrerie de ſes contraſtes. Souvent égale, tendre & fondue, elle nous plaît par l'élégance de ſon enſemble & la molleſſe de ſes contours & nous enchante par la douceur & l'accord de ſes tons. Semblable à la ſcène dramatique, elle maîtriſe tous nos ſentimens; elle nous remue par des reſſorts ſecrets & des rapports cachés, qui raviſſent l'homme ſenſible, que le goût apperçoit & ſaiſit, & que l'Artiſte attentif & intelligent reconnoît & met en œuvre. Sous ſon air de déſordre elle voile les vues les plus utiles, la marche la plus réguliere & les projets les plus ſagement combinés. Si elle nous pa-

roît effrayante dans ſes bouleverſemens, affligeante dans ſes déſaſtres, bientôt elle nous conſole & nous raſſure par l'immenſité de ſes productions. En ouvrant ſon ſein à nos beſoins, elle nous procure l'aiſance & la richeſſe, & nous mene ſans ceſſe de l'eſpérance à la jouiſſance de ſes dons.

Indépendamment de toutes les beautés de la Nature & de ſes charmes, la campagne, théâtre de ſa magnificence & de ſa liberté, offre à ſes heureux habitans des reſſources ſans nombre : la vie y coule ſans inquiétude & ſans remords dans des occupations agréables & fructueuſes ; l'ame y eſt ſaine & le cœur en paix ; ſon ſéjour calme la violence des paſſions deſtructives & malfaiſantes, & entretient, par une douce fermentation, les ſentimens honnêtes ; l'homme débile & malade y recouvre ſes forces & ſa ſanté, l'homme vigoureux & ſain les y conſerve ;

elle procure un délaſſement au citoyen laborieux, une retraite au militaire qui a rempli ſa périlleuſe carriere ; elle eſt l'aſyle de l'heureuſe médiocrité & la reſſource la plus aſſurée du pauvre; le philoſophe l'aime, la contemple & s'en occupe ; le ſage en connoît le prix & en jouit ; le riche détrompé y trouve le vrai bonheur que lui promirent envain les faveurs menſongeres de la fortune ; elle fait les délices de la vieilleſſe & l'eſpoir des jeunes gens ; les poëtes la chantent, les peintres l'imitent. Son attrait ſe fait ſentir à tous les cœurs ; il eſt indépendant des caprices de la mode & de la variation des opinions : en un mot, elle a eu & elle aura des admirateurs dans tous les pays & dans tous les ſiecles ; & plus les mœurs ſeront ſimples & pures, moins le goût ſera corrompu, & plus ſes plaiſirs ſeront recherchés.

S'il ſe rencontroit un Lecteur qui,

préférant le tumulte des villes, fût insensible à tant de charmes & d'avantages, qu'il referme ce livre & n'aille pas plus loin ; il ne sauroit en entendre le langage : la Nature est morte pour lui.

CHAPITRE III.

Diviſion des Jardins.

LAISSONS à la Philoſophie le ſoin de rechercher & de fixer ces principes fondamentaux qui éclairent l'eſprit humain, & le guident d'un pas ferme dans ſa marche incertaine & lente ; elle ſeule à l'aide de l'analyſe & de la Logique peut aſſeoir, ſur une baſe ſolide & durable, l'édifice des ſciences & des arts. Contentons-nous de préſenter quelques réflexions ſur l'art des Jardins, & faiſons voir, qu'ainſi que tous les autres il a ſes loix & ſes regles. Dans les nouvelles routes qu'il vient de s'ouvrir, encore vacillant ſur ſes véritables principes, il flotte au gré du caprice & de la fantaiſie. Ce ſont cependant les principes qui poſent les bornes au-delà deſquelles toute production devient licence ; ce ſont les re-

gles qui, ſervant de point d'appui, facilitent l'étude, hâtent les progrès, préviennent les écarts. Envain l'on objecteroit que les regles, dans les arts de goût, donnent des entraves à l'Artiſte qui les ſuit ; l'homme de génie ſaura bien les faire plier, & même les franchir au beſoin : il les ſoumettra ſans peine à ſes ſublimes productions, & dans les ſentiers ſi peu frayés de l'art des Jardins, elles ſeront au moins pour les autres le fil qui les conduira juſqu'à ce que le temps & l'expérience, qui épurent le goût & perfectionnent les connoiſſances humaines, les confirment ou les rejettent.

Un terrein fertile, des eaux claires & limpides, une prairie émaillée de fleurs, l'ombrage des bois, un air pur furent ſans doute les objets qui charmerent les hommes & fixerent leur premiere attention. Mais la Nature ne réunit preſque jamais, dans un même lieu, toutes ſes beautés & tous ſes agrémens ; elle n'aſ-

ſortit pas toujours les effets qu'elle nous préſente de la maniere la plus heureuſe & la plus intéreſſante; c'eſt à les rapprocher & à les mettre ſous l'aſpect le plus favorable; c'eſt à ſe les approprier enfin que s'appliquerent ceux qui furent ſenſibles à ſes charmes. Tels étoient, à ce qu'on nous dit, les principes ſur leſquels les Jardins d'Alcinoüs furent faits, & tels ſeroient encore les nôtres peut-être, ſi l'inégalité des fortunes & la différence des rangs n'avoient étendu leur influence juſque ſur les choſes qui en ſont le moins ſuſceptibles. Sans doute que les beautés de la Nature, dont la jouiſſance appartient à tous, ceſſerent, par cela même, de plaire à des hommes trop préoccupés de leur ſupériorité ou de leur opulence; ſans doute que l'habitude de les voir ou la néceſſité de les partager avec le commun des hommes les leur rendirent inſipides. Alors il leur fallut des Jardins factices, des beautés artifi-

cielles & de convention ; ils voulurent, à force de dépenſe & de rafinement, s'en procurer qui n'appartinſſent qu'à eux, & auxquels le vulgaire ne pût atteindre. J'admettrai donc ces diſtinctions de l'ordre ſocial qui tiennent irrévocablement à la conſtitution actuelle, & je m'y conformerai dans ma diviſion des Jardins, en tâchant cependant de m'écarter le moins poſſible de la Nature, ce modèle invariable du bon goût, auquel un charme irréſiſtible ramene tous les hommes, quel que ſoit la force de leurs préjugés.

Le puiſſant, le riche, le ſimple citoyen & l'homme de goût, ayant des uſages, des mœurs, des manieres de voir, &, j'oſerois même dire, des ſenſations différentes, ces différences en mettent néceſſairemenr dans leurs jouiſſances. Chaque claſſe a ſa tournure particuliere ; ſes goûts, ſes habitudes ſont ſoumis à ſes moyens & à d'autres cauſes,

dont la discution est ici peu nécessaire. Les hommes constitués en dignités ont de grandes possessions, des droits, des seigneuries, des vassaux; pour manifester leur grandeur & leur puissance, il leur faut des châteaux & des *parcs*. Celui pour qui un domaine aux champs est un objet d'utilité & de revenu se contente d'avoir des *fermes* & de la culture. Ceux qui ont les richesses en partage veulent se distinguer par l'élégance & le faste; ils appellent à eux les arts propres à embellir leurs possessions; le luxe de ces arts, qui nécessite les soins, les recherches, annonce & consomme leur superflu. C'est pour eux qu'on a inventé le *Jardin* proprement dit & la maison de plaisance. L'homme de goût, négligeant toutes ces distinctions, desirant ramener les Jardins à leur premier origine, cherche à rassembler autour de lui les beaux effets de la Nature, & à les combiner avec toutes les richesses de la campagne;

il

il ſe propoſe uniquement d'arranger & de perfectionner un ſite heureux & fait ce qui s'appelle le *pays*.

On peut donc comprendre, ſous quatre eſpeces générales, tous les Jardins qui ont la Nature pour modèle, & ſes beautés pour objet : le *parc*, le *Jardin* proprement dit, le *pays* & la *ferme*. Ces quatre eſpeces renferment tous les genres par les modifications infinies, dont elles ſont ſuſceptibles. Le caractere particulier & diſtinctif de chacun eſt, la variété pour le *pays*, la nobleſſe pour le *parc*, l'élégance pour le *Jardin*, la ſimplicité pour la *ferme*.

Le *pays* n'affecte aucun genre, ou pour mieux dire, il les admet tous ; il eſt tellement lié avec ce qui l'environne, qu'il ne connoît point de limites ; il s'empare au loin de tout ce qui eſt à la portée de la vue ; il n'a pas de point principal qui ſoit le centre de la compoſition & auquel elle ſe rapporte. Le manoir même

du propriétaire n'eſt qu'un accident dans l'enſemble général. Les aſpects rians, les tableaux ſombres, le cultivé & le ſauvage, les ſcènes les plus vaſtes, les effets les plus hardis, les perſpectives les plus pittoreſques ſont de ſon reſſort. Il adopte ce que la Nature offre de plus étonnant & de plus ſingulier, comme ce qu'elle a de plus ordinaire & de plus ſimple. C'eſt pour le *pays* qu'il faut réſerver les grands contraſtes & toutes les richeſſes de la variété : ainſi que la Nature, il tire ſa beauté de ſa marche libre & de ſon déſordre apparent ; comme elle, il exclut rigoureuſement les petits détails, les recherches affectées, & tout ce qui laiſſe appercevoir de l'intention dans l'arrangement & du deſſein dans l'exécution. J'appellerois volontiers cette eſpece, deſtinée à préſenter la Nature dans ſa majeſté & ſa beauté, le Jardin par excellence.

Le *parc*, moins vaſte dans ſon objet,

ne ſuppoſe ni autant de grandeur dans les effets, ni autant de négligence dans l'exécution : ſon ſite demande moins de mouvement dans le tableau général ; les tranſitions doivent être moins hardies & moins fréquentes. Les ſcènes principales ſeront faites pour le château ; il faut que l'importance du maître ſoit annoncée par la nobleſſe du bâtiment, par celle du ſtyle dans la compoſition & par l'étendue de la poſſeſſion. Les bois ſe préſenteront en maſſes grandes & profondes ; les pelouſes ſeront vaſtes, & les lignes qui les terminent, largement deſſinées. Les eaux ſeront impoſantes par leur volume, leur forme & leur diſpoſition. Mais dans cette eſpece de Jardin, & les objets, & leur forme, & leur ſituation, tout ce qui le compoſe enfin, doit préſenter des effets avoués & reconnus par la nature ; & quel que ſoit le genre qu'on aura adopté, il exige de la grandeur dans l'enſemble & de

la nobleſſe dans l'ordonnance.

Le *Jardin*, plus reſſerré encore dans ſes limites, ſe diſtingue particulierement par ſon élégance, ſa richeſſe & ſa propreté; il ſe prête aux détails; il ſe contente d'un petit nombre de ſcènes, mais il les veut voluptueuſes & riantes; il fuit les forts contraſtes, les perſpectives âpres ou ſauvages, les terreins trop tourmentés; il craint les formes dures & ſeches; il préfere les touches délicates, les contours doux, les tranſitions ménagées; il peut s'écarter, juſqu'à un certain point de l'exacte vérité : car cette eſpece eſt la moins ſévere dans l'imitation de la Nature. Cependant quelque liberté qu'admette ce genre de compoſition, il faut que, dans ſes écarts mêmes, on retrouve ſa marche, qu'on l'y reconnoiſſe dans ſes effets, & qu'enfin elle s'y montre, mais dans toute ſa fraîcheur & parée de toutes ſes graces: c'eſt un tableau en mignature.

La *ferme*, dont l'objet principal eſt l'économie & l'utilité, s'annoncera par ſon air champêtre, négligé & ſans prétention; ainſi qu'une Bergere naïve & ſans art, ſa ſimplicité ſera ſon ſeul ornement. Ses ſcènes peuvent être ruſtiques, mais rarement ſauvages : elle reçoit ſon caractere de ſa ſituation. Son tableau principal ſera formé des différentes parties de ſa culture. La maiſon d'habitation & les divers bâtimens qui l'environnent, bien ſitués, peuvent former un enſemble agréable, lorſqu'ils ſont compoſés d'une maniere pittoreſque, lorſque les enclos qui les entourent, & les arbres qui les avoiſinent, les groupent heureuſement. Les chemins & les ſentiers, qui partagent ſes utiles guérets ou ſes vaſtes pâturages, plantés & arrangés avec goût, tracés avec intelligence, deviendront ſes promenoirs; ſes prairies & ſes vergers en ſeront les Jardins. Cette eſpece aura l'avantage ineſtimable de

réunir l'agréable à l'utile par la variété & le produit de ſes cultures.

D'après ces définitions, on voit que les eſpeces ne ſont pas tellement ſéparées, qu'un grand *parc*, ſelon la maniere dont il ſera traité, ne puiſſe ſe rapprocher d'un petit *pays*, ſurtout par ſes extrémités ; qu'un *Jardin*, qui aura une certaine étendue & quelque nobleſſe dans ſa compoſition, ne puiſſe tenir du petit *parc*. La *ferme*, eſpece particuliere trop éloignée par ſon objet & ſa deſtination des trois autres, ne ſauroit dans aucun cas ſe confondre avec elles, mais elle peut faire un bon effet dans le *pays* & figurer très-bien à l'extrémité du *parc*. Quant *au Jardin*, ſon élégance & ſa délicateſſe ſemblent s'oppoſer à toute eſpece de liaiſon avec le ton négligé & agreſte de la *ferme ;* cependant il eſt des cas où leur oppoſition fournira un contraſte piquant ; alors on peut, ſinon les lier immédiatement, dumoins les aſſo-

cier par d'ingénieuſes tranſitions.

L'eſpece une fois déterminée d'après les diſtinctions générales qu'on vient d'établir, le caractere du ſite décidera toujours du genre. L'Artiſte qui dans ſes premieres diſpoſitions auroit méconnu ce précepte eſſentiel, auroit fait une faute irréparable, & dès le principe ſon projet ſeroit manqué ſans retour. Il n'échappera à cette mépriſe qu'en examinant ſon terrein de tous les points, dans toutes les ſaiſons, & peut-être dans les différentes périodes du jour; il l'enviſagera ſous toutes les faces, pour en connoître tous les rapports, en bien ſaiſir l'enſemble, en preſſentir les détails; & ſur-tout il ſe rendra un compte réfléchi de la ſenſation qu'il lui aura fait éprouver, pour ne pas ſe tromper ſur ſon véritable caractere. Ce début eſt important; le ſuccès en dépend. Sans ce préliminaire, il marchera ſans but, il agira

ſans regle & il aura travaillé ſans gloire.

Si d'ailleurs il a perfectionné ſon talent par la réflexion & l'expérience, & formé ſon goût par l'étude du deſſein & la contemplation des grands effets de la Nature, ſon unique modèle; s'il a ſçu l'épier dans ſa marche conſtante & variée; s'il a apperçu par quel art elle ſait ſe donner des devants & des lointains, comment elle ménage ſes tranſitions & opere ſes contraſtes; s'il a été attentif à la maniere ingénieuſe dont elle diſpoſe ſes plans, aux effets que ſes ſcènes empruntent de la lumiere & des ombres, aux preſtiges de la perſpective, tant aërienne que terreſtre, il aura déjà beaucoup acquis; mais il doit encore connoître parfaitement les matériaux dont elle ſe compoſe & s'embellit. Quand je les aurai mis ſous ſes yeux, qu'il les aura examinés avec attention, alors qu'il prenne le crayon & projette.

CHAPITRE IV.

Des Matériaux de la Nature.

DES matériaux dont la Nature ſe compoſe, les uns ſont dans un état de variation continuelle que l'homme ne ſauroit fixer, les autres ſont ſtables & permanens. Dans le nombre de ces derniers, il y en a ſur leſquels il n'a pas d'empire, mais dont il peut s'emparer, quand ils ſont à ſa portée; il en eſt qui lui ſont ſoumis & dont il diſpoſe à ſa volonté.

Le climat, les effets produits par le ſoleil relativement aux ſaiſons & aux différens momens du jour, le ciel que les nuages mobiles & des couleurs variables décorent de formes & de tons ſans ceſſe renouvellés; toute cette partie des matériaux de la Nature ne laiſſe point de priſe à l'Artiſte; il ne peut ni les ordonner, ni les changer à ſon

gré, mais il doit les consulter, il doit y avoir égard dans ses dispositions, puisqu'ils entrent dans l'ensemble & font le complément de ses tableaux. Il en est d'autres sur lesquels il a plus de pouvoir: tels que le terrein considéré dans ses différens développemens, les productions dont il se couvre, depuis le chêne superbe jusqu'à l'herbe qui rampe, les eaux, enfin les rochers; voilà tout ce que la Nature met en œuvre, pour composer les scènes innombrables qu'elles nous présente. Ce sont-là les couleurs dont elle charge sa palette, & la toile sur laquelle elle les mélange.

Quoique les bâtimens ouvrage de l'industrie humaine, soientd'un ordre différent, ils doivent néanmoins être comptés dans le nombre des matériaux qui concourent à former un payſage. Le besoin qui leur a donné naissance, & les commodités de la vie les ont si fort multipliés, qu'il est peu de sites, dans la

compoſition deſquels ils n'entrent comme objets remarquables, & ſouvent comme ſujets principaux. C'eſt ſous ce point de vue que l'Artiſte Jardinier doit les enviſager & les placer. C'eſt à lui qu'il appartient d'en preſcrire la forme, d'en fixer la maſſe, d'en déterminer la place, la teinte & le ſtyle : en cela l'Architecte lui eſt ſubordonné ; puiſque, comme objets d'aſpect, les bâtimens ſont partie de ceux qui compoſent ſes Jardins.

C'eſt le petit nombre de ces matériaux que la Nature ſait mélanger avec tant d'art & de goût, c'eſt l'ordre judicieux avec lequel elle les arrange, qui donnent cette prodigieuſe variété d'effets qui nous étonne, & produiſent ces ſuperbes tableaux qui nous enchantent ; mais il faut qne l'Artiſte, qui les manie, en ſache l'emploi, en étudie les formes, qu'il connoiſſe les places qu'elle leur aſſigne, qu'il conſerve ſcrupuleuſement

le caractere & l'usage propres à chacun, qu'il observe les proportions qui leur conviennent, & qu'enfin il consulte les loix de la Physique qui établissent leurs relations réciproques.

CHAPITRE V.

Du Climat.

CHAQUE climat a ſes beautés & ſes moyens à lui. La Nature n'eſt pas la même dans les pays ſitués ſous le ſoleil brûlant de la zone torride, & au milieu des frimats du nord. Eloignés de l'un & l'autre excès, abandonnons les obſervations qui leur ſont particulieres; ne nous occupons que de celles que la température du climat où nous vivons, & du pays où nous ſommes placés nous fournit; nous allons en voir les effets dans les ſaiſons, qui ſont l'objet du chapitre ſuivant.

CHAPITRE VI.

Des Saiſons.

Il y a des ſcènes plus agréables dans le Printemps ; il y en a de préférables dans l'Été ; l'Automne a des effets qui lui ſont propres ; l'Hyver même, cette ſaiſon où la Nature eſt ſans vie, peut encore avoir quelques charmes & ſe trouver ſuſceptible de certains agrémens, auxquels ceux qui paſſent leurs jours à la campagne ne ſont pas inſenſibles.

DU PRINTEMPS.

§. I.

Le Printemps eſt le réveil de la Nature ; elle a alors toute la fraîcheur & toutes les graces de la jeuneſſe. Le verd tendre des gazons ; celui dont les arbres ſe parent ; les couleurs vives & variées

des fleurs ; les odeurs ſuaves qu'elles exhalent de toutes parts ; le développement des germes & de toutes les parties de la végétation ; la chaleur douce & active des premiers rayons du ſoleil ; la pureté de l'air ; la renaiſſance des beaux jours ; le chant mélodieux des oiſeaux, mêlé au bêlement des troupeaux que l'herbe tendre & nouvelle attire aux champs ; tous ces objets rendent la nature agiſſante & animée, ils préſentent le ſpectacle le plus intéreſſant & le tableau le plus enchanteur ; il n'eſt alors aucuns de nos ſens qui ne ſoient agréablement affectés, & qui ne portent à l'ame une émotion délicieuſe.

Mais dans nos climats, cette ſaiſon aimable eſt ſouvent orageuſe, inégale ; dans ſon inconſtance elle nous ramene quelquefois les rigueurs de l'hyver, auquel elle vient de ſuccéder. Quoiqu'invité par le charme de ces nouveaux objets,

l'homme n'ose encore s'éloigner de sa demeure ; il convient alors, pour faciliter sa jouissance, de l'entourer de fleurs, cette charmante production, qu'on peut appeller la coquetterie de la Nature. Le Jardinier disposera donc, aux environs du manoir & sous les yeux du propriétaire, les arbres, les arbrisseaux & les arbustes qui les donnent ; il les assortira de maniere que leurs figures, leurs formes, leurs couleurs mélangées avec goût produisent un bel assortiment, fruit d'un heureux désordre ; il les distribuera par grouppes d'un volume relatif à leur éloignement & aux effets qu'il se propose d'en obtenir ; il les isolera, pour qu'ils contrastent agréablement par la variété de leur masse, ou les rapprochera, afin que les rameaux, qui les couronnent, forment des berceaux ombragés par leurs entrelacemens. Il placera, au centre des massifs, les arbres & les arbustes dont les tiges s'élevent, &

qui

qui portent leurs fleurs à la sommité, pour les mettre en évidence & sous l'aspect le plus avantageux ; il en variera les figures, les distances ; il évitera soigneusement toutes celles qui tiennent de la symmétrie & de la régularité : autant elles déplaisent, autant la vue aime à errer sur un assemblage d'arbres agréables & choisis, disposés en grouppes ; ceux qu'on apperçoit font rechercher, par leur agrément, ceux qu'ils cachent, & nous invitent à les visiter par l'espoir d'un plaisir nouveau. Ici il admettra des formes pyramidales ; là des formes arrondies, tant dans leur plan que dans leur élévation ; ailleurs les masses seront plus légeres ; plus loin elles seront plus serrées & plus touffues. Quelquefois des grouppes principaux se composeront avec de petits grouppes particuliers, ou se détacheront sans se séparer. C'est avec de tels moyens qu'on obtient l'effet toujours heureux des enfoncemens & des

ſaillies, & le mélange piquant de la lumiere & des ombres.

Il eſt utile de connoître le temps de la floraiſon de chaque eſpece afin que diſtribuées en conſéquence les fleurs ſe ſuccedent & prolongent le plaiſir qu'elles donnent.

Toutes les maſſes ſeront non-ſeulement dans les proportions qu'elles doivent avoir, comme objets iſolés ; mais dans leur diſpoſition, le Jardinier aura encore égard à leur liaiſon avec les ſcènes & les aſpects dont elles ſont partie : car les fleurs paſſent & les grouppes d'arbres, qui les portent, reſtent. Tout dénués qu'ils ſont de leurs ornemens, ils doivent encore figurer & jouer avec grace dans l'enſemble du tableau général.

D'ailleurs ſi le Compoſiteur a ſu les lier à d'autres maſſifs, par des tranſitions bien ménagées, & les mettre en dégradation, depuis le plus petit

arbriſſeau juſqu'aux arbres foreſtiers les plus élevés ; ſi les clairieres, qui les partagent, ſont heureuſement contraſtées, ſoit dans leur forme, ſoit dans leur dimenſion ; ſi les gazons, qui ſervent de fond à toutes ces plantations, ſont fins & bien entretenus ; ſi le marcher en eſt doux & facile, & les pentes légerement inclinées, on aura un bocage des plus agréables, & ſon aſpect offrira le tableau le plus frais : dans preſque toutes les ſaiſons de l'année, il ſera la promenade la plus engageante & l'aſyle le plus fréquenté. Le printemps, on ira y chercher la chaleur deſirée du ſoleil ; l'été, on s'y mettra à l'abri de la vivacité de ſes rayons ; les vents violents de l'automne y trouveront des obſtacles, & leurs efforts ſeront briſés par les groupes répandus çà & là en abondance. L'air cependant y circulera librement & y entretiendra de la fraîcheur ſans humidité : l'action du ſoleil, dont les in-

fluences se feront sentir alternativement d'un côté, tandis que de l'autre l'ombre tempérera ses rayons, en rendra la jouissance agréable dans tous les instans du jour. Un reposoir simple, un banc commode, une retraite propre, apperçus entre les arbres & placés dans un lieu solitaire & ombragé inviteront le promeneur à s'y délasser ; il y rêvera délicieusement.

Dans un bocage de ce genre, le jardinier qui voudra réunir toutes les beautés que fourniſſent les productions du printemps, obtiendra de magnifiques effets des sauvageons à fruit, artistement mêlés dans les massifs ; l'immensité de fleurs, dont ils se couvrent dans le commencement de cette saison, fait un effet prodigieux. A ces fleurs succédent des fruits, dont les vives couleurs rendent le verd des feuilles plus gai ; ils en reçoivent à leur tour un plus grand éclat. Il ne doit pas non plus

négliger les arbuſtes, dont les bayes, les grappes, les feuilles, les écorces ſe colorent de mille teintes différentes ; elles rappellent en automne le ſouvenir des fleurs du printemps.

Si, pour animer le tableau, un heureux hazard lui avoit amené un ruiſſeau ſerpentant ſur la pelouſe, qui fut tantôt ombragé, lent & ſilencieux, tantôt découvert, agité & murmurant ; s'il s'étoit ménagé des points-de-vue agréables & rapprochés qui échappent & reparoiſſent à propos, pour ne pas détruire l'air tranquille & le ton un peu myſtérieux de ce genre de compoſition ; s'il a ſu enfin conduire & tracer avec art des ſentiers ſolides & toujours pratiquables, enſorte qu'en les parcourant, les objets ſe préſentent ſous l'aſpect le plus favorable, il aura fait le véritable Jardin du printemps ; il aura raſſemblé tout ce que cette voluptueuſe ſaiſon a de plus déli-

cieux, & cet enſemble ne laiſſe rien à deſirer. (1)

DE L'ÉTÉ.

§. II.

Le ſoleil en avançant dans ſa carriere, amene avec lui l'été & ſes chaleurs; la végétation eſt alors dans ſa plus grande vigueur, & la verdure a atteint ſon plus haut dégré de perfection. C'eſt l'été que la nature ſemble avoir choiſi pour étaler à nos yeux tout ſon luxe & ſa magnificence. Attentive à notre bien-être, elle nous prépare des abris contre l'intemperie de cette ſaiſon brûlante. A meſure que les chaleurs augmentent, les arbres, la plus belle production de la végétation, acquierent tout leur développement; leur ombre, quoique moins étendue, eſt plus ſombre & plus épaiſſe;

(1) Ce bocage, tel qu'on vient de le décrire exiſte & fait partie des Jardins de Guiſcard.

ils reçoivent & arrêtent sur leurs têtes les rayons presque verticaux du soleil ; l'abondance des feuilles les absorbent, & s'oppose à leur transmission jusqu'à nous ; & de leur assemblage & de leur contiguité se forment les bois qui nous ménagent, sous leur ombrage toujours frais, des asyles impénétrables a leur ardeur importune.

Cette saison réunit encore des avantages dont les autres sont privées. Dans le printemps & dans l'automne, à peine des vingt-quatre heures qui composent la journée, pouvons-nous jouir des trois ou quatre qui précedent & suivent le midi. L'été, chaque partie du jour a son caractere propre & ses beautés particulieres: la fraîcheur du matin, l'éclat midi, qui semble tirer une sorte de majesté du silence qui regne dans toute la Nature, de la cessation des travaux, & du repos auquel se livrent tous les animaux, silence respecté des oiseaux même qui suspendent alors

leurs jeux & leur ramage ; enfin la température & le calme du ſoir ſont trois époques, non moins diſtinctes par leur période, que différentes par leur effet.

Aux longs jours d'été ſuccédent de belles nuits. Une nuit d'été raſſemble une partie des agrémens d'un beau jour ; elle a la fraîcheur du matin, le ſilence du midi & le calme du ſoir.

L'Artiſte, qui a remarqué ces nuanſi ſenſibles & le moment auquel elles appartiennent, en tirera le parti le plus avantageux ; il cherchera à les faire valoir, par la diſtribution de ſes ſcènes & la diſpoſition de ſes maſſes. Il ſait que l'air pur & légérement agité à l'inſtant du crépuſcule répand dans l'ame une douce ſérénité ; que le chant encore languiſſant des oiſeaux, dont les concerts célebrent l'aube matinale, donnent l'eſpoir d'une belle journée. Il prévoit que s'il obſtruoit le côté du levant

par des plantations fortes & élevées, les ombres des objets verticaux, qui alors se projettent au loin, altéreroient la gaieté du matin qui en fait le charme, qu'elles le priveroient des beaux effets du lever de l'aurore lorsqu'elle annonce les premiers rayons du soleil qui vont dorer la cime des montagnes, & bientôt se reflechir en tout sens par la rosée fraîche & brillante dont ils doivent s'abreuver.

Il n'oubliera pas que l'excès du midi exige au contraire des plantations épaisses & rapprochées. En présentant à nos yeux leur côté opposé au soleil, les ombres, dont elles se couvrent, temperent l'éclat trop vif de la lumiere, & celles qu'elles jettent sur la terre semblent, par leur direction s'avancer & venir au devant de nous, pour offrir une jouissance plus prompte. Il destinera donc pour ces momens d'accablement & de repos les bois, les forêts, les grottes, les eaux

ombragées, enfin tout ce qui produit, entretient & laisse esperer de la fraîcheur, & peut servir au délassement. Il se sera convaincu que les vues les plus vastes & les plus étendues sont préférables à l'aspect du nord ; parce que la chaleur renvoyée de plus loin en sera plus supportable. Elles y figurent d'autant mieux, que les objets trop foiblement dessinés par leur grande distance, & comme perdus dans le vague des airs, ressortiront alors par des touches piquantes ; que sans rien perdre de leur harmonie, ils seront détachés & rendus plus sensibles par la reflexion directe de la lumiere ; & qu'enfin la position la plus favorable, pour jouir d'une pareille perspective, sera celle où le spectateur aura mis le soleil derriere lui, lorsqu'il parcourt le haut de sa carriere.

Toujours attentif aux accidens du moment, l'artiste aura encore remarqué que,

les ombres ſur le déclin du jour, comme à ſon commencement, s'allongent & bruniſſent de grandes ſurfaces ; mais qu'ici cet accident loin de déplaire, donne à la ſcène un effet qui ajoute au calme d'une belle ſoirée, & que conſéquemment des maſſes d'arbres, adroitement placées & combinées d'après l'aſpect, garantiront ces promenades, les plus habituelles de toutes, des rayons obliques & toujours fatiguans du ſoleil couchant.

Cependant il ſe réſervera des points découverts, d'où un grand ciel lui procurera la ſcène quelquefois magnifique de ſon coucher, lorſqu'à travers les nuages qu'il colore, des millions de rayons s'échappent, &, par leur prodigieuſe réfrangibilité, déploient ce qu'ils ont de plus pompeux & de plus éblouiſſant. Dans ces ſuperbes inſtans, l'athmoſphere eſt tout en feu, la terre brûle, la Nature entiere, comme incendiée,

participe aux teintes chaudes & vigoureuſes de la lumiere : ſes rayons comprimés par le ſombre nuage qui les couvre & les repouſſe, faiſant effort pour ſe dégager, ſe précipitent d'un côté ſur l'horiſon qui brille de leur éclat, & de l'autre s'élancent avec rapidité dans les cieux, en traits étincelans : ſpectacle vraiment ſublime & digne de l'aſtre radieux qui le produit ; & telle eſt ſa magie que les lieux, qu'il éclaire alors, ne paroiſſent plus les mêmes ; ce ſont d'autres payſages, les objets ſont transformés, les ſcènes ſont changées, & l'illuſion ſe ſoutient, juſqu'à ce que, ſe modifiant dans tous les tons, la lumiere s'affoibliſſe inſenſiblement, & que celui qui la propage s'échappe avec elle, & ſe perdent l'un & l'autre dans les ombres de la nuit.

Enfin le Jardinier intelligent ſe ménagera, pour ſes effets de nuit, une vallée découverte d'un ton doux & d'un

caractere tranquille. Là, dans le vaſte miroir des eaux d'un lac, ou ſur la ſurface d'une large & paiſible riviere, viendront ſe répéter le bleu foncé d'un beau ciel & le brillant des étoiles, & quelquefois ſe peindre l'image vacillante de la lune & des pâles nuages qui l'accompagnent.

Veut-il varier ſes tableaux? il obtiendra de cette foible lumiere des effets agréables & très-piquants, lorſque ſes rayons, ſe gliſſant & jouant à travers les feuillages, contraſtent avec le ſombre de la verdure & pénétrent de mille manieres un bocage parſemé de légers maſſifs, dont l'ombre deſſine les contours en traits noirs & fermes ſur la pelouſe raſe qui leur ſert de tapis.

Au milieu d'une nuit calme & tranquille, image du repos & de la paix, qui n'a pas éprouvé, dans des lieux ſemblables, le ſentiment voluptueux d'une douce rêverie? & qui n'aime à s'en

retracer encore le ſouvenir aimable?

DE L'AUTOMNE.

§. III.

Les commencemens de l'automne touchent de ſi près à l'été, auquel ils ſuccédent, qu'ils partagent preſque toutes ſes beautés & conſervent une grande partie de ſes agrémens. Si les jours ſont moins longs, leur chaleur eſt plus ſupportable; les promenades ſont plus fréquentées & ſe prolongent au loin. La ſeve du mois d'août revivifie la Nature languiſſante, & comme étouffée ſous les rayons brûlants du ſoleil d'été; elle répand une fraîcheur nouvelle ſur tout ce qui végete. Les arbres déſéchés recouvrent leur premiere beauté, & les gazons, déſaltérés par une roſée plus abondante, reprennent toute leur verdure. Cette ſaiſon nous offre auſſi ſes fleurs, qui, quoique moins délicates &

plus tardives, ne ſont cependant ni ſans éclat, ni ſans agrément; elles ont même une ſorte de nobleſſe qui leur eſt particuliere. La Nature les a douées d'une vigueur qui prolonge leur exiſtence bien au-delà de celle qu'elle a accordée aux fleurs trop paſſageres du printemps. C'eſt à-peu-près dans ce temps que les baies & les grappes des arbuſtes ſe colorent de teintes éclatantes. Les fruits alors commencent à mûrir; leur forme & leurs couleurs embelliſſent les arbres qui les portent : ils réjouiſſent par le ſouvenir de leur faveur, & l'epérance prochaine de les voir orner nos tables. Et les vergers ſi frais & ſi beaux, au printemps, nous plaiſent encore dans cette riche ſaiſon, par l'abondance qu'ils nous promettent.

Et lorſqu'enfin elle avoiſine l'hyver, la Nature, inépuiſable dans ſes reſſources autant que variée dans ſes effets, nous préſente un ſpectacle tout nou-

veau. Les feuilles se séchent peu-à-peu ; il est vrai ; mais avant d'abandonner les arbres, sur lesquels elles ont pris naissance, elles se nuancent de diverses couleurs. Chaque espece a sa teinte particuliere & passe successivement par des tons différens, depuis le verd pâle & le jaune clair jusqu'au brun le plus sombre & à l'incarnat le plus vif & le plus foncé. Le mélange de ces teintes, réhaussées de quelques arbres toujours verds, étale aux yeux le tableau d'une riche perspective : il n'est pas jusqu'au jeu des troncs, à la ramification de leurs branches & à leurs écorces diversement colorées qui, étant mieux apperçus alors, ne donnent de l'élégance à cet ensemble, en détaillant par bouquets de grosseur inégale, la masse générale souvent trop lourde & trop uniforme, sans ces divisions. Le choix dans le mélange des arbres & le moment de ces beaux accidens feront l'objet d'une étude particuliere ; l'Artiste, qui s'y sera livré,

en

en trouvera la récompenſe dans les effets ſurprenans qu'il en obtiendra.

La poſition la plus avantageuſe pour de telles perſpectives ſera celle d'un bois en amphithéâtre, où chaque arbre n'eſt qu'en partie caché par celui qui le précede, & ne ſauroit couvrir qu'à moitié celui qu'il a derriere lui. Les formes contraſtées des parties qui ſe montrent, les nuances diverſes, dont elles ſe colorent, font un plaiſir extrême, quand l'aſſortiment en eſt ménagé avec goût. Le goût exige que les maſſes ſoient grandes, inégales & variées; qu'elles ſe fondent par une dégradation de ton bien entendu, & quelquefois qu'elles ſe heurtent & ſe détachent par des oppoſitions. Avec ces précautions, les effets ſeront agréables; mais qu'on évite ſur-tout les lignes uniformes, qui tracent des bandes paralleles, & les diſtributions trop égales dans les tons & la forme des maſſes. On trouvera encore des reſſources pour

obtenir de la variété dans la diverſité des arbres, & particulierement dans leur hauteur différente; les plus ſaillans fourniront des points plus éclairés, tandis que les moins élevés ſeront éteints & privés de lumiere, par les ombres dont les plus dominants les couvrent. Ce dernier effet, qui ne provient que de la maniere dont le ſoleil les éclaire, ſuivra ſa marche journaliere & ſera mobile comme lui.

Cette perſpective peut être ſuſceptible d'un grand accord dans les couleurs & flatter l'œil par la douceur de ſes effets. Elle peut auſſi en produire de forts & de bruſques, par de ſavans contraſtes & des aſſociations combinées d'après les variations ſucceſſives par leſquelles paſſent les nuances des arbres.

Ces effets ne ſont point indifférens dans le choix; ils ſont relatifs aux maſſes générales & à leur diſtance. Ils ont chacun leur place, & ne figurent bien que dans

les ſcènes qui les comportent, & ſelon les eſpeces de Jardin que l'on traite.

Enfin la ligne extérieure d'un bois, dont la profondeur ne ſe feroit que peu ſentir, peut acquérir des beautés de ce genre, ſi l'Artiſte s'en eſt occupé dans le choix des arbres qui la deſſinent.

C'eſt par de tels moyens que la Nature féconde nous prépare des jouiſſances dans toutes les ſaiſons, qu'elle varie nos plaiſirs par des accidens toujours nouveaux, & des modifications qui ſe ſuccedent perpétuellement.

Si j'ignorois que l'homme ſe laiſſe guider, bien moins par la raiſon & ſon propre ſentiment que par l'uſage établi, par l'exemple de ſes ſemblables, & ſurtout par l'habitude, je demanderois, quelques ſoient les agrémens de l'automne, pourquoi celui, qui vit ſous notre climat, choiſit cette ſaiſon pour aller à la campagne, & ſur quoi eſt fondée

la préférence qu'il lui donne ; (1) Elle n'a certainement ni autant de charmes

(1) » La terre parée des tréſors de l'automne étale » une richeſſe que l'œil admire ; mais cette admira- » tion n'eſt point touchante : elle vient plus de la » reflexion que du ſentiment. Au printemps la cam- » pagne preſque nue n'eſt encore couverte de rien ; » les bois n'offrent point d'ombres, la verdure ne » fait que poindre, & le cœur eſt touché à ſon aſ- » pect. En voyant renaître ainſi la Nature, on ſe » ſent ranimer ſoi-même ; les compagnes de la vo- » lupté, ces douces larmes, toujours prêtes à ſe » joindre à tout ſentiment délicieux, ſont déjà ſur » les bords de nos paupieres : mais l'aſpect des » vendanges a beau être animé, vivant, agréa- » ble, on le voit toujours d'un œil ſec.

» Pourquoi cette différence ? C'eſt qu'au Spec- » tacle du printemps l'imagination joint celui des » ſaiſons qui le doivent ſuivre ; à ces tendres bour- » geons, que l'œil apperçoit, elle ajoute les fleurs, » les fruits, les ombrages, quelquefois les myſteres » qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point » des temps qui doivent ſe ſuccéder, & voit moins » les objets comme ils ſeront que comme elle les » deſire ; parce qu'il dépend d'elle de les choiſir. » En automne, on n'a plus à voir que ce qui eſt. » Si l'on arrive au printemps, l'hiver nous arrête, » & l'imagination glacée expire ſur la neige & les

que le printemps, ni autant de beautés que l'été. A peine a-t-elle avancé vers l'hyver, qu'elle ſe reſſent de ſes approches, par les brouillards du matin, la froidure du ſoir & la longueur des nuits. Une belle journée d'automne ne laiſſe pas l'eſpérance que celle qui la ſuit doive lui reſſembler; & ſi elle nous eſt donnée, on la regarde comme un bienfait inattendu, on la reçoit avec une ſorte de reconnoiſſance. Cependant chaque jour qui fuit enleve à la campagne une partie de ſes agrémens; les arbres ſe dépouillent, les feuilles jauniſſent & ſe deſſéchent, la verdure pâlit; &, quoique ce changement nous préſente encore des beautés, il faut convenir qu'elles ſont le dernier effort de la Nature. Le peu de fleurs qui reſtent, fanées & inodores, ſéchées par le froid, ou pourries

---

frimats. *Tel eſt le ſentiment du célebre Citoyen de Geneve, qui a ſi bien vu & ſi bien peint La Nature.* Émile, page 324, livre II. édit. Amſt. M. DCC. LXII.

par l'humidité, se flétrissent sur leurs tiges. Les bois ne seront bientôt plus des retraites desirées; on redoute déjà le peu d'ombre qu'ils donnent. Les eaux perdent leurs charmes; leur fraîcheur, si recherchée dans l'été, va cesser de nous plaire. Les premiers froids, les vents fréquents, les brouillards humides & la Nature inactive & dépouillée nous annoncent le terme fatal de nos jouissances. En un mot l'automne, bien différente du printemps qui se montre sous les traits brillans de l'aimable jeunesse, très-éloignée de la vigueur de l'été, ne nous présente plus sur sa fin que les rides & les disgraces du vieil âge.

DE L'HYVER.

§. IV.

Au seul nom de l'hyver mon imagination se glace & la plume tombe de mes mains. L'inflexible Nature a arrêté

dans ſes immuables décrets que tout ce qui a pris naiſſance doit croître, décliner & mourir. Et tel eſt l'ordre invariable qu'elle s'eſt preſcrit, que chaque ſaiſon en amene une autre à ſa ſuite. Mais peut-être n'a-t-elle établi la ſucceſſion des ſaiſons que dans la vue de les faire valoir les unes par les autres; &, ſi l'hyver précede le printemps, ce n'eſt vraiſemblablement que pour faire goûter encore mieux les agrémens de cette ſaiſon aimable, & reſſortir avec plus d'avantage tout ce qu'elle a d'attraits. Laiſſons donc chanter aux Poëtes les charmes d'un printemps perpétuel; celui qui le deſire fait ſans doute un ſouhait indiſcret.

Malgré ces avantages, l'hyver n'en paroîtra pas moins déplaiſant à mes yeux. La Nature engourdie & ſans action a perdu tout ce qu'elle avoit d'intéreſſant. Que d'autres contemplent les beautés auſteres de cette dure ſaiſon; elles ſont

ſans attraits pour moi. Les plus belles perſpectives, s'il en exiſte alors de telles, ne nous préſentent nul abri contre ſes rigueurs ; nous ne ſaurions en jouir, ſans éprouver un ſentiment douloureux qui nous lesfait bientôt abandonner. Tout ce que cette ſaiſon produit d'admirable, les accidens occaſionnés par les glaces & les frimats ne dépendent nullement de notre induſtrie ; ils ne doivent leurs effets les plus frappans qu'à ſon extrême intempérie. Il ſeroit difficile, peut-être impraticable, de compoſer des ſcènes pour de ſemblables effets. Le froid de nos hyvers d'ailleurs n'eſt ni aſſez violent, ni aſſez long, pour nous donner ces accidens tant vantés, dont le Nord ſeul fournit des exemples. Quelquefois un beau ſoleil nous engage à ſortir, & nous procure quelques heures ſupportables, mais dans nos climats ſeptentrionaux, ces courtes journées ſont rares ; des pluies abondantes, des vents violens, un froid noir

leur ſuccédent tout auſſitôt, & nous forcent à reſter oiſifs ſous nos toits.

Mais quand la neige couvre la ſurface de la terre, c'eſt alors qu'il faut fuir les champs; ils ſont ſans reſſource pour nos plaiſirs. Son éblouiſſante blancheur eſt auſſi fatiguante par ſon éclat, que triſte par l'uniformité qu'elle répand ſur toute la Nature. Le ton gris & ſans nuance qui regne par-tout, le jour foible & égal qui éclaire à peine l'athmoſphere, en rendant les objets ſemblables, confondent toutes les diſtances & anéantiſſent tous les rapports.

Vous! cependant qui paſſez à la campagne cette ſaiſon fâcheuſe, voulez-vous vous procurer quelques jouiſſances qui dépendent de l'art des Jardins? Choiſiſſez aux environs de votre habitation un terrein à l'aſpect du midi, auquel vous puiſſiez communiquer ſans intermédiaire. Couvrez-le de gazons;

s'ils ſont ſoignés, & que l'eſpece en ſoit bien choiſie, ils conſerveront leur verdure. Pratiquez-y des ſentiers ſolides & toujours propres. Plantez, dans ce lieu ainſi préparé, un bocage dont les maſſifs légers ſoient eſpacés de maniere que le ſoleil les pénetre de toutes parts. Que les arbres ſoient choiſis dans ceux qui, toujours verds, ne quittent jamais leurs feuilles. Ornez-le de ces arbriſſeaux & arbuſtes qui végetent aux moindres rayons des premiers ſoleils, & de ceux qui réſiſtent & fleuriſſent même au milieu des frimats. Par des plantations hautes & preſſées, toujours d'arbres verds, mettez ce bocage à l'abri des vents du nord & des pluies fréquentes du couchant; vous vous ſerez préparé un enſemble de verdure très-agréable, & vous aurez fait le ſeul Jardin d'hyver dont nos climats ſoient ſuſceptibles. Au milieu des rigueurs de la ſaiſon, il ſe paſſera peu de jours qui ne vous

permettent quelques heures de jouiſſance, & pendant leſquelles vous ne puiſſiez vous livrer à l'utile exercice de la promenade.

Celui qui met un prix à poſſéder le Jardin d'hyver le plus complet, celui à qui une culture d'agrément placée ſous ſes yeux peut plaire, l'obtiendra avec du diſcernement & quelque dépenſe. Qu'il cherche dans ce même bocage un endroit exactement à l'abri du nord ; mais diſpoſé de maniere à recevoir ſans obſtacle les foibles influences du ſoleil. Là, en ſuivant la forme de la clairiere qu'il aura préférée, qu'il plante des poteaux de fer liés à des traverſes, pour recevoir des chaſſis. Que cette conſtruction ſoit tellement arrangée, qu'elle ſe perde dans les maſſifs qui l'entourent ; qu'ils la déguiſent & ſe confondent avec elle : ce qui ſeroit difficile, ſi elle étoit tracée ſur un plan régulier. Sous ce toit tranſparent, il ſe complaira dans la vue de ſon

bocage, qui de-là lui préſentera une perſpective agréable, s'il eſt compoſé avec intelligence & deſſiné avec goût. Ce n'eſt pas dans les Jardins de ce genre qu'il faut ſe ménager des points-de-vue extérieurs; ils ſont alors trop peu deſirables. Cette ſerre, au moyen de la chaleur artificielle qu'il peut y introduire par des conduits cachés, lui procurera les faveurs du printemps & ſa douce température. Il y cultivera les plantes les plus délicates, les exotiques les plus agréables, les indigenes les plus hâtives. Un mince filet d'eau, qui coulera & ne gêlera jamais, animera cette petite ſcène, agréable quoique factice. S'il a ſu en planter l'entrée d'une maniere détournée, il jouira de la ſurpriſe des curieux qui y auront pénétré, ſans s'en être apperçus: Enfin cette enceinte de verre parſemée de plantes en pleine végétation, & d'arbres verdoyans & fleuris, environnée au-dehors d'une conſtante verdure, peut renfermer des

oiſeaux qui, trompés par ſa température, lui donneront d'agréables concerts & même des pontes prématurées.

Au retour du beau temps, les chaſſis & les poteaux enlevés, il reſtera des arbres que leur beauté & leur rareté font toujours rechercher, & qui, plantés en pleine terre, ſemblent avoir vaincu les obſtacles qu'un climat trop rigoureux oppoſe à leur délicateſſe. Dans cet état, ce bocage peut n'être pas à dédaigner, ſi on l'a diſpoſé de maniere que la partie, qui étoit encloſe, faſſe un tout ſans déſunion, avec les plantations qui l'entourent. Par cette précaution, il ſera encore viſité dans les ſaiſons même, où l'homme ceſſe d'être caſanier.

CHAPITRE VII.

DU TERREIN.

De ſes effets généraux.

§. I.

LES peintures, que nous venons de faire paſſer en revue, ne préſentent que des accidens paſſagers. Quoique les effets en ſoient très-ſenſibles; quoique quelques-uns aient une grande énergie, le temps qui, dans ſon vol rapide, amene & détruit tout, ne les a pas plutôt deſſinés qu'il en efface les traits, pour leur en ſubſtituer d'autres non moins fugitifs. Les préceptes même, auxquels chaque ſaiſon a donné lieu, ne ſont pour la plûpart que des regles de détail, ſubordonnées à une infinité d'exceptions, & ſoumiſes à des convenances locales qui les

ſont admettre ou rejetter à raiſon des obſtacles, & du plus ou moins de facilité à les mettre en pratique.

Il n'en eſt pas ainſi du grand tableau, appellé *Site* général, qui reçoit un caractere déterminé de l'enſemble du terrein. La ſucceſſion des ſaiſons ne change rien à ſon ordonnance ; le temps ne ſauroit en altérer les maſſes principales qu'après une longue ſuite de ſiecles, encore ſon empreinte eſt-elle inſenſible. C'eſt du mouvement & du jeu combiné de ſes diverſes parties qu'il tire ſon expreſſion ; il peut recevoir quelques modifications par le concours des autres matériaux qui ſe joignent à lui & varient ſa ſurface ; mais malgré tous ces acceſſoires, ſes coupes & ſa charpente, ſi je puis m'exprimer ainſi, en feront toujours le principal accident.

Quoique par leur immutabilité, les ſites, vus des mêmes points, ſe préſentent ſous la même forme, il eſt rare que

l'homme, cet être ſi actif, reſte long-temps à la même place ; d'ailleurs dans un ſite heureux, les détails ſont ſi multipliés, les effets ſi contraſtés, que l'œil le plus accoutumé y découvre toujours des beautés nouvelles qui lui étoient échappées. Mais quelle richeſſe & quelle magnificence dans l'infinie variété de ſcènes que produiſent toutes les combinaiſons du terrein, lorſque, diviſé en montagnes, en vallées, en collines & en vallons mélangés avec les plaines, projetés en tout ſens & placés à toute ſorte de diſtances, il donne pour chaque ſtation un nouveau ſite & de nouveaux tableaux ! A l'aide des effets de la perſpective, réunis aux illuſions optiques, les objets aux moindres mouvemens du ſpectateur ſe montrent ſous des formes & des rapports différens & ſouvent imprévus. Ils fuient & s'effacent ; d'autres prennent leur place ; ſans ceſſe les ſituations varient ; les ſcènes ſe ſuccédent à chaque

chaque pas ; & ces tranſitions s'opérent, tantôt par des paſſages ſimples & préparés, tantôt par des changemens bruſques & inopinés.

Que l'on monte ou que l'on deſcende, auſſitôt l'horizon paroît ſe hauſſer ou s'abaiſſer par un mouvement ſemblable, s'éloigner ou ſe rapprocher en même proportion. Des points les plus élevés, la voûte vague & azurée des Cieux couronne un pays immenſe qui n'a de limite que ce même Ciel, avec lequel il ſe confond. Cette vaſte découverte, lorſqu'elle eſt l'effet d'une tranſition ſubite & inattendue, cauſe toujours un ſentiment d'étonnement mêlé d'admiration. Dans les lieux bas au contraire, le ſite ſe rétrecit, le ciel ſe reſſere & ſe cache en partie derriere les hauteurs. Les épais ſommets des plus voiſines tracent des lignes fermes & prononcées, & par leur ton ſourd & leur opacité, ils tranchent ſur la couleur dia-

phane du firmament : oppoſition qui en fait mieux ſentir l'incalculable diſtance.

Ailleurs l'œil découvre une plaine immenſe que terminent des chaînes de montagnes diverſement colorées à raiſon des matieres qui les compoſent & les recouvrent, à raiſon de l'angle ſous lequel le ſoleil les éclaire, & de l'épaiſſeur des couches d'air & de vapeurs interpoſées.

Plus circonſcrite & plus familliere, ſe préſente peu loin de-là une riche vallée que les yeux ſe plaiſent à parcourir ; d'agréables côteaux en pente douce & inégale la deſſinent & l'enferment. Le mélange heureux de leurs ſaillies & de leurs renfoncemens en varie les contours de mille manieres ; il enfante des vallons qui s'entrecoupent de tout ſens : jeu qui excite la curioſité par des changemens continuels, & ſoutient l'attention par des ſurpriſes répétées.

Tranſportez-vous d'un autre côté, &

vous ne verrez qu'avec admiration la majeſté impoſante des montagnes. De loin elles ne ſe font appercevoir que par des traits à peine ſenſibles, que leur diſtance & des tons *vaporeux* lient avec l'horizon ; mais conſidérées de près, ce ſont des maſſes énormes qui compriment & foulent les entrailles de la terre. Une ſuite de monts accumulés les uns ſur les autres ſe perdent dans les nues, & leurs cimes bleuâtres ſe confondent avec les cieux. Des vallons profonds & reſſerrés, dont les côtes dures & eſcarpées forment autant de précipices continus, les partagent & les ſéparent. Dans leurs bruſques & fréquens détours, ils forment des angles ſaillans & rentrans preſque toujours correſpondans. Leurs divers aſpects préſentent à la fois tous les climats & toutes les ſaiſons. Des neiges éternelles couronnent les ſommets les plus élévés, & y entretiennent un froid vif & conſtant. Plus bas regne le

printemps, ſa fraîcheur & ſes charmes; tandis que les fonds ſont brûlés par les feux du ſoleil renfermés entre les gorges; ſes rayons, cent fois réfléchis par les plans preſque verticaux du terrein, entretiennent une chaleur rarement tempérée par le zéphyr. D'un côté le ſol eſt fertile & animé par la plus active végétation; de l'autre, ce ne ſont que rochers arides & bruyeres parſemées de quelques buiſſons ſauvages & rampans. Ici des maſſes ſuſpendues ſemblent détachées de la maſſe générale; aſſiſes à peine ſur les baſes frêles & étroites qui les portent, entourées d'abymes profonds que l'œil le plus ferme n'oſe ſonder, la hardieſſe de leurs ſaillies, leur hauteur inacceſſible inſpirent la terreur, & en impoſent au ſpectateur étonné. Là ce ſont des rochers merveilleux, des caſcades bruyantes, des torrens impétueux. C'eſt dans les ſites de ce genre qu'on rencontre ces accidens ſinguliers

& preſque ſurnaturels, tels que les antres ſauvages, les ténébreuſes cavernes, les précipices effrayans ; c'eſt-là que la Nature audacieuſe & bouleverſée affecte de ſe mettre au-deſſus des loix de la Phyſique, auxquelles elle ne ſauroit pourtant ſe ſouſtraire. Fiere de cette apparente indépendance, il ſemble que dans ſes écarts elle ait dédaigné ſa marche ordinaire ; qu'elle ne connoiſſe de bornes que celles de ſes caprices, ou que, laiſſant ſon œuvre imparfaite, elle n'ait voulu produire qu'une ébauche informe, pour nous montrer dans ſon ſublime déſordre le ſpectacle rare & frappant d'une belle horreur.

Tous ces effets du terrein s'embelliſſent encore par les bois, les rochers, les eaux ; ils reçoivent des modifications par les teintes des terres aſſociées au verd des pelouſes, au verd plus beau des gazons, par le velouté des mouſſes que releve le ton brun & ſec des bruyeres,

par les plantes de toute eſpece, les guirlandes que forment les arbuſtes grimpans & ſarmenteux entrelacées & diſtribuées par les mains de la Nature, avec cette grace & ce goût sûr & facile dont elle ſeule connoît le ſecret. A ces accidens joignez ceux des ſaiſons, de l'air, de la lumiere inſéparable des ombres, & vous aurez tous les genres de tableaux imaginables, depuis le ſublime juſqu'au naïf, depuis le cultivé juſqu'au ſauvage; enfin les aſpects les plus âpres & les plus auſteres, ainſi que les plus rians & les plus gais.

Mais c'eſt à la compoſition, au jeu, au développement du terrein que tous ces grands caracteres doivent leurs traits principaux; & ſes inépuiſables variétés ſont telles que, malgré la diverſité des ſites de toute eſpece qu'il nous préſente, la diverſité encore plus grande des combinaiſons poſſibles fait que, parmi leur nombre prodigieux, ce ſeroit un miracle,

s'il s'en trouvoit deux parfaitement ſemblables.

Dans l'impoſſibilité de montrer tous les avantages & de détailler tous les ſervices qu'on retire des pentes du terrein & de ſes précieuſes inégalités, je n'ajouterai plus que cette obſervation : c'eſt que, ſans elles, les eaux n'auroient ni chûte, ni écoulement ; qu'elles couvriroient les ſurfaces de niveau, & n'en feroient que des marais impraticables & infectes ; qu'elles ne trouveroient pas de baſſins pour les arrêter & les fournir au gré de nos beſoins & de nos plaiſirs; leur bruit & leur mouvement n'animeroient plus les ſcènes de la Nature, & dans cet état la terre n'exiſteroit ni pour l'agrément de ſes habitans, ni pour leur utilité.

Principes ſur la formation du terrein.

§. II.

L'infinie variété, ſous laquelle les objets de la Nature ſe préſentent, abuſera tout homme ſuperficiel dans l'art des Jardins. Quiconque ne les a pas ſuivis dans leur modification, & n'a pas examiné attentivement les formes du terrein, ſe perſuade, par une erreur trop ordinaire, que ces formes ſont arbitraires; parce qu'elles ſont irrégulieres & d'une grande diverſité; & qu'à tout hazard il ne peut manquer de les imiter, s'il évite les lignes droites & paralleles, & les contours trop ſymmétriques. En abandonnant au caprice ce qui eſt une ſuite néceſſaire de cauſes conſtantes & connues, on ne produira que des effets bizarres, des invraiſemblances & des contre-ſens; car ces formes pour être irrégulieres ne ſont pas ſans regles.

Si elles étoient arbitraires, il ſeroit bien plus commode aux Artiſtes, qui ont pour but l'imitation de la Nature, de ſe laiſſer guider par leur imagination, de s'abandonner à tout ce qu'elle leur ſuggere : mais ils ſavent trop bien que, ſans une étude conſtamment ſuivie de ce beau modele, il n'eſt point pour eux de ſuccès à eſperer. S'il en eſt quelqu'un qui le dédaigne, ou qui manquant de goût, ſe livre avec trop d'excès à ce qu'on appelle le genre de caprice, il pourra, à la faveur d'un moment de mode, obtenir peut-être un ſuccès auſſi paſſager qu'elle ; mais le peu de cas qu'on fera bientôt de ſes médiocres productions, ne tardera pas à le déſabuſer & à le faire appercevoir de ſa mépriſe. Celui, au contraire, que la gloire aiguillonne, celui qui aſpire à la célébrité, ſans ceſſe aux pieds de la Nature, la contemple, l'interroge, l'examine avec curioſité, il la ſuit pas-à-pas, & n'eſt content de lui-

même que lorſqu'il a ſaiſi la pureté de ſes contours, qu'il a copié ſes formes avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, & rendu ſes effets dans toute leur vérité. Que de fineſſes & de beautés dans ſes contours échappent aux yeux vulgaires ! l'Artiſte les voit & les imite, l'homme de goût les ſent ; elles ſont preſque nulles pour les autres. J'oſe prédire à quiconque ſe livre à l'étude des Jardins que, ſans cette opiniâtreté qui ſeule peut initier l'Artiſte dans les ſecrets les plus cachés de la Nature & lui dévoiler ſes beautés, il n'atteindra jamais à la perfection. De tous les arts, le ſien doit le moins s'écarter de la vérité ; il n'étudie pas la Nature pour apprendre à l'imiter, mais pour la ſeconder.

Il ſeroit difficile de connoître tous les moyens que la Nature met en œuvre, de la ſuivre dans toutes ſes marches, de la faire voir ſous toutes ſes formes, & de rendre compte de toutes ſes combinai-

ſons. Je me bornerai à quelques obſervations générales, ſur les cauſes principales qui déterminent la forme du terrein : elles ſeront cependant ſuffiſantes pour éveiller l'attention de celui qui ſe vouera à l'art des Jardins.

La circulation perpétuelle des eaux, ſans ceſſe reduites en vapeurs & pompées par l'action du ſoleil, principe univerſel d'activité & de mouvement, eſt un effet phyſique très-connu & remarqué par les hommes les moins attentifs. Ces vapeurs légeres, transformées en nuages ſoumis à l'impulſion des vents qui les promenent ſur nos têtes, ſe condenſent, tombent en pluie & ſe diſtribuent ſur tous les points de la ſurface du globe. Dans leur chûte elles déplacent & entraînent tout ce qui cede à leurs efforts répétés. Les parties les plus molles & les moins adhérentes coulent avec elles des lieux les plus élevés dans les plus bas, tandis que les plus dures & les plus

fermes réſiſtent à leur choc. Les terreins, de forme pyramidale, portés ſur de larges baſes, ſont moins altérés par leur action que ceux qui en ont d'étroites : c'eſt-à-dire, que dans leur chûte les impreſſions des pluies ſont plus fortes & plus ſenſibles ſur les terreins dont les pentes ſont plus rapides, toutes choſes égales d'ailleurs. Elles donnent aux maſſes plus ou moins de peſanteur & d'importance, par la qualité, la grandeur & la direction des diviſions auxquelles elles les ſoumettent : elles donnent à leur forme plus ou moins de flexibilité, ſelon que les forces actives agiſſent ſur les paſſives. Ce ſont elles qui modelent les montagnes, qui arrondiſſent leurs angles, qui leur procurent cet accord dans les formes & cette molleſſe dans les contours. Ce ſont elles qui lient, par une union imperceptible, toutes les différentes pentes entr'elles & avec les parties de niveau. Ce ſont elles encore qui,

en détachant les terres qui les enveloppent, laiſſent à découvert ces énormes ſuites de rochers élevés & ſuſpendus, contre leſquels tous leurs efforts ſont impuiſſans.

Lorſque par leur chûte, elles ont façonné les parties convexes, raſſemblées par les plans inclinés, elles coulent en torrens, en ruiſſeaux, en riviere dans les parties concaves qui les contiennent & les dirigent. Les ravins, les gorges les verſent avec précipitation dans les petits vallons, & ceux-ci les conduiſent dans les grandes vallées. Ce ſont-là autant de canaux qui, ſemblables aux vaiſſeaux du corps humain, ſe diviſent & ſe ſubdiviſent, ſe ramifient & ſe bifurquent, pour porter par-tout la fraîcheur & la vie, & perfectionner les formes.

Dans leur principe les pentes ſont plus rapides, & les élévations latérales qui repréſentent les parois de ces canaux

ſont plus rapprochées. Mais à meſure que ces canaux s'éloignent du point de leur naiſſance, les côteaux devenus montagnes s'écartent, ſans doute pour proportionner l'eſpace qu'ils laiſſent entr'eux, au volume des eaux qui augmentent, tant par leur réunion avec celles des petits vallons, que par la diminution des pentes, dont la rapidité eſt aſſez communément en raiſon inverſe de la largeur des vallées.

La direction des vallons ſubordonnés eſt rarement en ſens contraire à celle de la vallée principale, à laquelle ils s'embranchent, ſur-tout dans leur point de réunion. Les uns & les autres décrivent dans leurs marches des lignes ſinueuſes dirigées par la conſiſtance des terres, par leur inclinaiſon & les autres ſortes d'obſtacle que rencontrent dans leur cours les eaux qui, ſans cela, parcourroient des lignes droites; & l'on remarque que ces ſinuoſités ſont d'au-

tant plus fortes & plus multipliées, & que les côtés correſpondans des plans inclinés obſervent un paralléliſme d'autant plus exact, que les vallons ſont plus étroits & plus reſſerrés.

Tel eſt la marche générale de la Nature dans la formation du terrein, & telle eſt la regle que l'Artiſte doit ſuivre, lorſqu'il ſe propoſe de lui faire ſubir quelques changemens. Mais il n'en fera jamais une heureuſe application ſur une plaine, à laquelle il voudra donner les accidens d'un terrein montueux. En creuſant ici, en hauſſant là, il parviendra bien à la rendre inégale ; mais il n'aura pas établi cette tendance générale que la Nature obſerve dans ſes pentes ; de ſorte que l'œil, malgré tout l'art & toute la dépenſe, ſentira bien vîte le trait & la correſpondance du niveau dans les points qui n'ont pas ſouffert le travail. C'eſt cette correſpondance, ſi facile à appercevoir, qui, montrant l'œu-

vre de l'homme au lieu de celle de la Nature, manifeſte l'incapacité du jardinier, & déplait au ſpectateur qui ne voit dans ces déblais & ces remblais que des creux & des buttes, où il croyoit trouver des côteaux & des vallons.

Les eaux ſont ſans contredit un des principaux agens, dont le terrein reçoit preſque toutes ſes modifications, & réciproquement celui-ci détermine leur marche & leurs accidens. Toutes les formes, auxquelles le jardinier ſe propoſe de le ſoumettre doivent porter l'empreinte de leur action, ou du moins doivent ne pas préſenter des effets qui la contrarient, s'il veut leur donner un caractere de vérité; s'il veut que le goût les adopte, que la raiſon s'en contente, que l'œil ſoit ſatisfait, & qu'enfin la Nature les reconnoiſſe.

Ce n'eſt pas que le terrein ne ſe montre quelquefois ſous des formes extraordinaires qui ſemblent, au premier aſpect, contredire

contredire ces principes généraux, quoiqu'elles n'en ſoient réellement que la conſéquence. Leur ſingularité ne nous frappe que parce que nous ne connoiſſons pas tous les effets que les combinaiſons de la Nature peuvent produire, & que nous ignorons une partie de ſes reſſources ; tout ce que nous regardons comme phénomene le prouve. Cependant celui qui cherche à la rendre, ne doit pas s'attacher à l'imiter de préférence dans les choſes qui ſemblent trop ſenſiblement étrangeres à ſa marche ordinaire ; il doit préférer le vraiſemblable au vrai. Que ſi l'on prend pour modele les accidens ſurprenans qui nous paroiſſent hors de ſa ſphere, il arrivera que, toujours déplacés, ou bien copiés d'une maniere meſquine ou trop précieuſe, ils déceleront la main impuiſſante dans les moyens, & mal-adroite dans l'exécution qui a tenté de les rendre ; & là, où il n'y a pas une illuſion

parfaite, il n'y aura tout au plus que de la surprise pour le premier coup d'œil; l'ennui & le dégoût seront pour le second : bref, dans l'imitation, les formes du terrein ne nous satisfont qu'autant que l'art nous les présente sous une apparence de vérité non équivoque.

Observateur des effets simplement comme Artiste, je laisse à la Physique à décider si les vallées & les montagnes sont nées des causes que je leur assigne; mais je suis fondé à croire que ces causes ont beaucoup contribué à leurs formes; qu'elles ont donné lieu à la plus grande partie de leurs accidens; qu'elles leur font souffrir d'insensibles, mais de perpétuelles altérations; que c'est par elles qu'ici les pentes augmentent en rapidité, qu'ailleurs elles diminuent; qu'elles rempliſſent les vallons ou les creusent; qu'elles abaissent les plaines ou les haussent, & que toutes ces variations s'operent par la chûte des pluies & le courant des

eaux; desorte que c'est particulierement à ces deux causes que le terrein doit la correspondance qu'on remarque dans ses pentes. Sans doute que les vents violens, les fortes gelées, les rayons puissans du soleil d'été, l'action & la force des vapeurs sans cesse en mouvement, les secousses souterreines, les volcans, & d'autres principes de fermentation, agissant conjointement ou séparément, concourent aussi à modifier le terrein; mais les effets qui en résultent, ne s'écartent que peu de ceux dont nous venons de faire la peinture, & ils ne sont ni si sensibles, ni si généraux.

Conclusion.

Si les formes du terrein ne sont pas un jeu du hazard; si elles ne sont pas nées du caprice; si au contraire elles sont le résultat de l'action & de la réaction de certains agens, il s'en suit que le choix n'en doit pas être livré à la fantaisie;

qu'elles ſont ſoumiſes à des regles, & que quelque ſoient leur diverſité & leur variété, les formes qui ne paroiſſent pas l'effet d'une cauſe phyſique ſont à rejeter.

Il ſe préſente ici deux difficultés qui ont ſouvent arrêté l'Artiſte habile & ſcrupuleux qui deſire & cherche la perfection : l'une regarde l'exécution, & l'autre la compoſition. Voici la premiere.

Dans tous les arts de goût, il y a deux parties diſtinctes : le libéral & le méchanique ; ou en termes moins techniques, la partie qui dépend du goût & du ſentiment, & celle qui tient à l'opération manuelle. Quelques-uns réuniſſent l'une & l'autre dans le même individu : tels ſont la Peinture & la Sculpture. D'autres ſont forcés de ſe faire ſeconder, & d'employer des mains étrangeres pour la partie de l'exécution : tels ſont l'Architecture & la Muſique. Heureux

les Artiſtes qui, pouvant ſe paſſer du ſecours d'autrui, ou trouvant des hommes exercés, parviennent à exécuter leur compoſition avec la préciſion la plus exacte ! Mais le Jardinier, qui veut façonner un terrein, à qui confiera-t-il la conduite de ſes opérations ? où trouvera-t-il des ouvriers en état de l'entendre ? peut-il ſe flatter de former au goût qu'exige ſon art, des hommes groſſiers, deſtinés à remuer la terre ? ou bien, l'outil à la main, ira-t-il lui-même la travailler ? s'il avoit du moins les reſſources de l'Architecte qui peut arrêter ſes idées d'une maniere préciſe, & faire, pour ainſi dire, lire dans ſon ame l'ouvrier intelligent ; un piqueur, à l'aide des cottes & d'un plan, la toiſe & le niveau à la main, ſuffiroit pour conduire ſans peine & d'une maniere sûre ſes projets au terme heureux d'une parfaite exécution. Mais les formes perpétuellement variées, ſoit en plan, ſoit en élévation,

les touches tantôt fermes, tantôt délicates; les contours ſi multipliés des parties convexes & concaves; les liaiſons imperceptibles des pentes & des niveaux; la déclivité générale du terrein & ſon rapport avec les pentes particulieres, tous ces détails ſi néceſſaires à l'exacte vérité, à la parfaite exécution échappent aux reſſources que les autres arts ſe ſont procurées. Ici l'œil & le ſentiment, ſeuls juges des effets, en décident ſouverainement.

La maniere de compoſer un projet & le moyen d'en faire connoître les effets au propriétaire forment la ſeconde difficulté. Il n'eſt point de propriétaire qui ne demande d'abord un plan géométral à l'Artiſte. Un plan géométral! eh! qu'y verra-t-il? comment y appercevra-t-il l'enſemble du tableau général, le ſentiment d'une ſcène particuliere, le moindre effet de perſpective? comment ſentira-t-il le mélange de la lumiere &

des ombres, les divers accidens des saisons, les effets de l'air, ceux des distances, les points-de-vue éloignés qui, pour être hors du plan, n'en font pas moins partie de l'ensemble? quel trait lui montrera les rapports & la correspondance des parties au tout, & lui en indiquera le style? Je n'accuserai pas le propriétaire qui ne connoît ni l'art, ni ses difficultés; mais que penser de l'Artiste qui se flatte de manifester ainsi ses idées, ou qui se sert d'un moyen si peu propre à lui en rendre compte? Je ne crains pas d'avancer que, quiconque ose proposer un plan géométral pour l'instruction du propriétaire, ou s'en contente pour la sienne propre, donne, par cela seul, une preuve évidente de sa mauvaise foi, ou de son ignorance dans l'art des Jardins: autant vaudroit-il qu'un peintre, pour avoir tracé le plan des pieds de son modele, voulût persuader qu'il en a fait le portrait & prétendît le faire reconnoître.

Celui-là seul, qui sent les finesses & connoît la variété infinie des effets de la Nature, conçoit l'impossibilité de les figurer & de les rendre sur un plan topographique; il en voit évidemment l'inutilité & l'insuffisance. Tout au plus y suppléera-t-il par des descriptions & des dessins; encore faudra-t-il se défier du crayon du Dessinateur, dont le *faire* peut séduire, & de la plume de l'Ecrivain, dont le style peut abuser.

De la relation du terrein aux especes de Jardin.

§. III.

Le site doit avoir une relation à l'espece du Jardin; la connoissance de cette relation dépend presqu'autant du sentiment que du raisonnement: elle seule cependant facilite les moyens & épargne la dépense. Sans une juste application de l'un à l'autre, il ne faut esperer ni succès

pour l'Artiſte, ni jouiſſance agréable pour le propriétaire.

Ne ſeroit-ce pas en effet renoncer à ces avantages que de projeter le *pays* ſur un terrein froid, ſans mouvement & ſans caractere, dénué d'accidens & de variété? que d'aſſeoir le *Jardin* ſur un ſite vaſte, abondant en grands tableaux, en contraſtes, en points-de-vue éloignés, ou enfermé de montagnes, dont les pentes dures & rapides ſeroient couvertes de rochers & de bruyeres, & dont l'aſpect auſtere ſe trouveroit en oppoſition avec le ton frais & aimable qui caractériſe cette eſpece? N'y auroit-il pas une contradiction manifeſte à préférer, pour l'établiſſement de la *ferme*, un lieu aride, un ſol ſtérile, ou qui ne ſeroit ſuſceptible que d'une maigre culture; tandis que la culture, ſon unique objet, doit préſenter l'abondance, & que ſes ſcènes ne ſont intéreſſantes que par les riches productions de la terre?

ne ſeroit-il pas enfin tout auſſi inconſéquent de placer le *parc* ſur un terrein reſſerré & coupé, dont l'enſemble n'auroit ni nobleſſe dans le ſtyle, ni grandeur dans les effets & dont les environs, pauvres & dénués d'agrémens, n'offriroient pour perſpective qu'un déſert inhabitable.

Mais des quatre eſpeces, le *pays* eſt celui qui exige abſolument un ſite fait. Si la Nature, par ſa propre diſpoſition, n'a pas fourni les grands caracteres & n'en a pas ordonné les principaux matériaux, il faut y renoncer : eſt-il en notre pouvoir de créer une ſi grande machine? avons-nous les moyens de fabriquer ces immenſes perſpectives, de produire ces magnifiques tableaux, dont l'enſemble conſtitue le *pays* ? On ne refond pas la Nature, on la fait encore moins. Il eſt au-deſſus des forces de l'humanité de lui donner même un caractere oppoſé à celui que le ſitè préſente. S'il eſt aimable

& ouvert, on parviendra peut-être, à force de remuement, de déplacement de terre, à force de plantations à le rendre mauſſade & obſtrué, mais jamais ſombre & myſtérieux. A-t-il une expreſſion forte & vigoureuſe ? on ne l'adoucira pas ; on l'affoiblira ou il reſtera ſans effet & ſans accord. Que le Compoſiteur ſe garde donc de vouloir créer le *pays* ; qu'il craigne même de changer le caractere dominant d'un grand enſemble, & qu'il ne diſe pas : *ici je ferai une montagne, là un vallon.* Celui qui ſe propoſe de telles entrepriſes, ignore les bornes de l'art, ou n'a pas calculé ſes moyens. Se flatteroit-il de faire illuſion par quelques brouettées de terre amoncelées en forme de taupinieres qu'il donnera pour des montagnes ? par une rocaille maigre & méthodiquement conſtruite en moilons de meuliere qu'il appellera du nom impoſant de rocher ; par une rigolle tortillée, de quelques

pieds de largeur, qu'il gratifiera du titre faſtueux de riviere, à l'aide de cette puérile & ridicule imitation, il ſe perſuadera peut-être qu'il a fait le *pays*, & que ſur quelques arpens il a rendu les grands tableaux de la Nature : qu'il ſe déſabuſe, il n'en a pas même fait la charge.

Si tous les moyens humains ſont inſuffiſans pour fabriquer un ſite de quelqu'importance ſur l'échelle juſte de la Nature, l'Artiſte, qui s'eſt fait des principes raiſonnés, s'aſſujettira à la marche du terrein ſur lequel il ſe propoſe de travailler ; il n'y projetera que l'eſpece de Jardin que ce terrein comporte. Si le ſite prête au *pays*, guidé par le goût & le vrai, qu'il cherche à rendre les effets plus ſenſibles & plus déterminés, & non à les changer ; à renforcer le caractere propre, & non à le contrarier. Qu'il l'enrichiſſe par des accidens analogues & bien placés, s'il eſt pauvre ; qu'il établiſſe des liaiſons, s'il eſt incohérent ;

& ſur-tout qu'il embraſſe dans ſon enſemble tout ce que le ſite offre à la vue, parce qu'on ne la circonſcrit pas, & qu'elle n'a de bornes que le ciel & l'horiſon : on peut tout au plus la reſſerrer dans quelques points & encadrer quelques tableaux rapprochés ; mais tout ce que l'œil embraſſe doit faire partie de l'enſemble général, pour qu'aucun des accidens qui y figurent ne paroiſſent étrangers, découſus ou indépendans. Cette maniere de procéder le forcera à traiter le *pays* en grand, à le rendre conforme à la Nature, dont les dimenſions abſolues ne ſauroient ſe prêter à des proportions relatives ; parce que chaque objet a ſa meſure fixe & invariable. Obligé par cette méthode de *mettre enſemble* le terrein qu'il travaille & les objets qu'il lui aſſocie, il ne fera rien qui ne paroiſſe vrai. Il éloignera toute idée de factice qui jamais ne ſe concilie avec le *pays*. C'eſt ainſi qu'il compoſera

un tout, ſans déſunion ni diſcordance, dont les parties ſeront dans leur vrai rapport, & chacune dans ſon exacte proportion.

Les reſſources de l'homme ſont plus puiſſantes & s'emploient avec plus de ſuccès dans l'exécution du *parc*. Les effets que cette eſpece de Jardin admet ne ſont ni auſſi grands, ni auſſi variés que ceux du pays; l'Artiſte peut juſqu'à un certain point les aſſujettir à ſes vues: cependant plus le ſite choiſi ſera convenable aux diſpoſitions projetées, & moins il lui reſtera à faire pour les exécuter. Les parties du terrein, auxquelles il importe le plus de donner des ſoins, celles qui demandent du détail ſont les alentours du château qui tiennent beaucoup du *Jardin*. Cette regle eſt fondée ſur celle de convenance dont nous avons parlé. En effet la poſſeſſion d'une terre, ſuppoſant un homme puiſſant dans le propriétaire, ſuppoſe auſſi de la déli-

cateſſe, & des moyens pour la ſatisfaire : il eſt donc de la bienſéance que ce qui eſt ſous ſes yeux, que ce qui environne ſa demeure annoncent ſon opulence & ſon goût; que la propreté & un air d'arrangement s'y faſſent remarquer. Le château étant une production de l'art, on a pu choiſir le ſite, dans lequel il eſt poſé, & le ſol ſur lequel il eſt aſſis ; il eſt naturel que tous les deux ſoient agréables & ſuſceptibles d'un bel enſemble. Mais que ſous ce prétexte on n'aille pas ſe livrer à des recherches minutieuſes, à de puérils détails ; qu'on ſe reſſouvienne ſur-tout que, malgré tous les efforts poſſibles, la factice ne plaît pas longtemps, & que les charmes de la Nature ont ſeuls le privilége d'écarter l'ennui & de prévenir la ſatiété. D'ailleurs dans la compoſition du *parc*, les ſcènes les plus fraîches & les plus ſoumiſes aux ſoins doivent ſuccéder à des ſcènes plus champêtres & plus négligées : & comment

ſe lieront-elles, ſi elles ſont diſparates? car le *parc* doit reſſembler au *pays* par les extrémités & au *Jardin* par le centre; c'eſt par cette aſſociation, qu'il réunira les agrémens de l'un aux beaux effets de l'autre, & qu'il alliera la nobleſſe du ſtyle aux graces de la Nature.

L'arrangement du terrein dans le *Jardin* peut être entierement ſoumis au travail. C'eſt-là que l'homme eſt vraiment créateur. Les licences auxquelles cette eſpece ſe prête, la douceur de ſes effets, la gentilleſſe de ſes ſcènes, le jeu peu tourmenté de ſes pentes, ſes tableaux circonſcrits, qui ne veulent que de la grace dans le trait & de la fraîcheur dans le coloris, ſes eaux en petit volume, enfin ſon enceinte reſſerrée dans d'étroites limites, tout cela n'exige ni des travaux immenſes, ni un mouvement de terrein bien conſidérable, pour peu qu'on ait mis de l'attention dans le choix. Ce ſont les arbres précieux, les gazons entretenus,

nus, les recherches, la propreté, les ſoins journaliers & toutes les beautés de détail qui, ſe multipliant à raiſon de la fantaiſie & de l'imagination, occaſionnent ſa grande dépenſe. Le véritable but du *Jardin*, outre l'agrément du coup d'œil géneral, eſt que chaque objet ſoit vu de près; que, dans ſes tranquilles & lentes promenades, le propriétaire le puiſſe parcourir ſans fatigue, par des pentes douces, un marcher commode; qu'il en puiſſe examiner toutes les parties à ſon aiſe; que chaque point en un mot lui offre une jouiſſance facile. Voilà pourquoi tout doit être précieux & fini dans les détails, frais & piquant dans le tableau général, élégant & recherché dans chaque objet en particulier.

La *ferme*, plus complaiſante, ſe prête à toute eſpece de ſituation; elle ne demande pas de remuement de terre pour ſon agrément. La plus ornée ne veut que peu de recherches apparentes: ſimple &

familiere, elle s'accommode de tout. En quelqu'endroit qu'elle ſe trouve, elle ne ſauroit être déſunie de ce qui l'entoure; parce qu'elle doit ſe conformer au caractere & à la diſpoſition du terrein qui doit en déterminer le genre. Elle n'eſt jamais déplacée nulle part, pourvu que le ſol ſoit ſuſceptible de culture. Mais ſon indifférence pour tous les ſites, bien loin d'en ſuppoſer dans le choix, exige au contraire du tact, pour le faire avec ſuccès; & puiſque c'eſt de ſa ſituation qu'elle tient ſon charme & ſon genre, il faut d'autant plus d'intelligence, de goût & de ſentiment, pour fixer ſon établiſſement. Quoique la plaine ne ſoit pas une raiſon d'excluſion, cependant ſi l'on avoit préféré un terrein abſolument de niveau pour ſa ſituation, elle manqueroit de variété dans ſes productions, & cette variété eſt une de ſes plus grandes beautés. Elle ſeroit en effet privée des cultures réſervées aux côteaux & aux

vallons; &, ſans eux, elle n'auroit dans ſon voiſinage ni ruiſſeau, ni prairie, deux choſes qui lui ſient ſi bien.

Les eaux ſont deſirables ſans doute dans toute eſpece de Jardin; mais elles deviennent indiſpenſables à celle, pour qui l'aridité eſt un inconvénient dans l'objet principal de ſon inſtitution; à celle qui doit réunir les agrémens champêtres à cette abondance des fruits de la terre, que promet une culture fertiliſée par ce grand agent de la végétation.

CHAPITRE VIII.

DES EAUX.

Effets généraux.

§. I.

LES eaux ſont au payſage ce que l'ame eſt au corps; elles animent une ſcène donnent de l'éclat à une perſpective, & répandent la fraîcheur & la vie dans tous les lieux où elles ſe trouvent. Par leur charme elle attirent nos regards & fixent notre attention. Par-tout elles ſont l'objet le plus intéreſſant & le premier remarqué. Qu'elles ſoient ſtagnantes, qu'elles coulent avec lenteur, qu'elles marchent avec rapidité, ou bien qu'elles tombent avec fracas, leur effet n'eſt ni équivoque, ni incertain. Le poli de leur ſurface réfléchit & double les ob-

jets ; & le miroir d'une eau tranquille nous trace des tableaux que le ſpectateur peut varier à ſon gré. Leur bruit, leur mouvement, leur couleur propre, celle qu'elles empruntent de ce qui les environne, cette propriété de renvoyer la lumiere dans preſque toute ſa vivacité, leur donnent de grands attraits & une prodigieuſe diverſité de caractere ; & par-là nous fourniſſent des moyens & des reſſources infinies, pour enrichir les ſcènes de la nature & en varier l'expreſſion.

Mais c'eſt ſur-tout par leur bruit & leur mouvement qu'elles ágiſſent puiſſamment ſur nos ſens ; parcequ'elles ſeules ont l'avantage de produire ces deux effets ſans diſcontinuité. Le mouvement de l'air, lorſque ſon agitation eſt le plus ſenſible, ne fait pas la même impreſſion. Ce fluide, n'agiſſant pas poſitivement ſur le ſens qui eſt le juge du mouvement, ne dit rien à l'ame. L'air

agité eſt plus agréable par la fraîcheur qu'il nous procure que par les accidens qu'il cauſe, & lorſque ſon agitation eſt violente, il n'eſt qu'incommode & fatiguant, & nous force à chercher un abri contre ſon excès intolérable.

Les plus grands vents, ne pouvant à l'aide de leur mouvement propre & des ébranlemens qu'ils procurent, rendre la Nature plus animée, la marche trop inſenſible de la végétation produira encore moins cet effet.

C'eſt donc à leur action continue & à leur bruit non interrompu qu'il faut rapporter la puiſſance que les eaux exercent ſur nos ſens. Tantôt lentes & flexibles, elles cédent ſans murmurer au plus foible obſtacle, & ſe détournent au moindre empêchement; tantôt vives & pétulantes, elles renverſent avec fracas & violence les digues les plus fortes, & entraînent tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage. Quelquefois renfermées

dans leurs canaux, elles ſemblent proportionner leur volume à leur capacité, & n'en jamais excéder les bords. D'autres fois, par leur affluence, elles s'échappent & ſe répandent au loin. Dans leur courſe vagabonde, elles inondent des plaines entieres; & la rapidité de leur courant forme des iſles, par la multiplicité des lits qu'elles ſe creuſent.

Comment tant d'action, comment des mouvemens ſi ſenſibles & ſi évidens ne donneroient-ils pas à la Nature un air animé, lorſque les traces que les eaux laiſſent dans les lieux où elles ont paſſé, nous en rappellent vivement l'impreſſion par les lits à ſec, les ravins & leur ravage? lorſque même dans leur état de ſtagnation, on les voit, par leur extrême mobilité, frémir à la plus legere impulſion de l'air?

Ces effets frappans ne ſont pas les ſeuls: les eaux nous inſpirent des ſentimens très-variés, & tel eſt leur empire

que, ſecondées du ſite qui les environne, elles mettent l'ame dans les ſituations les plus oppoſées. Agréables ou importunes, tranquilles ou agitées, ſilencieuſes ou bruyantes, elles nous font éprouver, dans leurs différens états, depuis le calme le plus parfait juſqu'à la plus vive émotion, & même juſqu'à l'effroi.

Ce ſont elles qui nous impoſent ſilence & nous jettent dans la rêverie, lorſque, ſous la forme d'un ruiſſeau vif plutôt que rapide, elles murmurent doucement & ſerpentent entre les herbes & les fleurs. Ce ſont elles encore qui nous éveillent, quand, par un mouvement plus animé, leur murmure ſe change en un gazouillement moins égal & plus fort. Bouillonnent-elles parmi les obſtacles qui les contrarient & les tourmentent ? Deviennent-elles plus agitées & plus bruyantes ? elles nous égayent & nous inſpirent une ſorte d'activité. Roulent-elles en torrens ? tombent-elles

en cascades ? ou elles nous réjouissent par leur éclat & leur pétulance, ou elles jettent l'allarme dans tous nos sens par leur fracas & leur rage.

Ce n'est pas tout. La surface tranquille d'un lac augmente le calme d'une scène paisible, & sa vaste étendue nous en impose. Un large fleuve est majestueux, si son cours est rapide, sans être furieux; si ses bords élévés, sans être âpres ni déserts, lui forment un bassin de grande proportion. Une riviere qui traverse une plaine riche & meublée, dont les eaux claires & limpides laissent appercevoir le fond sableux & propre, sur lequel elles roulent, nous offre un aspect délicieux; ses bords nous fourniſſent d'agréables promenades; nous osons nous approcher de ses rives en pente douce & nous nous confions avec sécurité à ses ondes tranquilles. Mais son cours est-il plus rapide, l'onde est-elle irritée & profonde? elle nous cause de l'effroi par

l'image des dangers qu'elle peut nous faire courir.

Outre les effets réſultans de leur maſſe, de leur bruit & de leur mouvement, les eaux acquiérent encore d'autres caracteres par leur couleur & leur ſituation. Elles rendent une perſpective plus ſombre & plus myſtérieuſe, quand elles coulent ſans bruit & ſans efforts entre des arbres touffus qui les ombragent. Leur tranſparence donne de la légéreté & de l'éclat à un payſage; & leur limpidité eſt le charme des yeux. Un ravin déjà excavé devient tous les jours plus déſaſtreux, par le dégât qu'occaſionne leur activité prodigieuſe. Un abyme ténébreux ſemble plus horrible, par les eaux ternes qu'il renferme dans ſon ſein, par les ſourds mugiſſemens que leur chûte fait entendre, & que dans ſes cavités profondes les échos redoublent encore & portent au loin.

L'aſpect d'un lac, dont les eaux ſont

épaiſſes & fangeuſes, augmente la triſteſſe d'une perſpective ſauvage. Enfin une riviere indolente dans ſa marche, enveloppée de côtes eſcarpées & hériſſées d'arides rochers, qui ſe laiſſe à peine appercevoir à travers les vapeurs groſſieres & mal-ſaines qu'elle exhâle, nous préſente un aſpect mélancholique & dégoûtant qui nous repouſſe.

Si l'on meſure la diſtance immenſe qu'il y a du ſentiment pénible, qu'une ſemblable perſpective nous fait éprouver, à l'aimable gaieté qu'inſpire la vivacité d'un joli ruiſſeau, dont les eaux criſtallines coulent ſur un ſable argenté entre des bords rians, & qui, libres dans leur cours, ſemblent ne ſe détourner ſans ceſſe que pour porter de tous côtés l'abondance & la fraîcheur; l'on comprendra ce que peuvent ſur l'ame les matériaux de la Nature heureuſement combinés; on ſentira qu'elle force ils ont, quel empire ils exercent ſur nos ſentimens, puiſque

celui-ci seul nous affecte de tant de manieres & nous remue si puissamment.

Quoiqu'on puisse se passer de eaux dans la composition d'un Jardin, quoiqu'elles n'y soient pas absolument nécessaires, il faut avouer qu'on les y regrette toujours, & que celui qui en manque, perd non-seulement la variété qu'elles y jettent, mais est encore privé d'un des plus beaux objets, d'un des plus précieux effets de la Nature. Il n'est point de scènes si petites, où elles soient déplacées, & auxquelles elles ne prêtent des graces; il n'en est point de si grandes où elles ne figurent avec avantage, qu'elles n'embellissent & dont l'expression ne puisse emprunter & recevoir plus de force & de vivacité; il n'en est pas même de si brillantes, auxquelles elles ne puissent encore ajouter de l'éclat. Enfin, indépendamment des impressions qu'elles nous font éprouver, les eaux

plaiſent par elles-mêmes ; on aime à les voir ; on recherche les lieux où elles ſe trouvent, elles répandent une fraîcheur voluptueuſe ſur tout ce qui les environne, quand elles ſont bien placées. Mais elles n'ont de la grace que lorſqu'elles ſont libres : c'eſt-à-dire que, quand hors de toute contrainte, du moins apparente, elles ſe trouvent dans les lieux, où la pente du terrein a dû les conduire ; car la liberté fait leur premier agrément après la limpidité.

Caracteres particuliers des eaux.

§. II.

Les eaux s'offrent à nos yeux ſous trois états différens : elles ſont ſtagnantes, courantes ou tombantes. Dans leur premier état, elles forment les lacs, les étangs, les baſſins des fontaines, & en général tout ce qu'on comprend par piece d'eau. Dans le ſecond, les ruiſ-

ſeaux les rivieres & les torrens. Le troiſieme état eſt celui des eaux tombantes qui prennent le nom de chûte, de cataracte & de caſcade.

La premiere impreſſion que font naître les eaux courantes, après celle du mouvement, eſt celle de la continuité; l'imagination n'en cherche & n'en fixe ni le commencement, ni la fin : ces deux termes ſont nuls pour elles comme ils doivent l'être pour les yeux. Ce qui s'apperçoit évidemment, c'eſt qu'elles partagent le ſite ; mais bien loin de le ſéparer en deux parties, elles le lient, lorſque les deux lignes paralleles, entre leſquelles elles ſont renfermées, ſe conforment à-peu-près aux ſinuoſités des vallées & des vallons, dans leſquels elles coulent : ce qui n'arrive pas quand leurs bords ſont tracés par des lignes droites qui contrarient la marche du terrein. Alors non-ſeulement elles le partagent, mais elles le déſuniſſent à l'œil & font

d'un tout deux parties, à cauſe du peu d'analogie entre l'un & l'autre : vice qui détruit même cette idée de continuité qui caractériſe les eaux courantes ; parce qu'on ſait que de pareils allignemens appartiennent plus à l'art qu'à la Nature, & que l'art eſt borné dans ſes dimenſions.

Les ruiſſeaux & les rivieres ne différent que par leur largeur, avec ces diſtinctions néanmoins que les ruiſſeaux ont communément plus de rapidité ; que les vallons, dans leſquels ils coulent, étant plus reſſerrés & plus ſinueux, ils ſont ſoumis à leurs fréquens détours, ſans compter ceux que les obſtacles produits par les accidens leur procurent ; tels que les arbres, qui bordent leurs rives, les rochers qui ſe rencontrent ſur leur paſſage.

Mais les ruiſſeaux, augmentant en volume à meſure qu'ils avancent, & les vallons devenant plus larges, les lignes

qui les deſſinent s'éloignent moins de la droite ; parce que la maſſe plus conſidérable de leurs eaux a plus de force, pour vaincre les obſtacles qui les détournent, & que les côteaux & les montagnes, étant plus éloignés, leur direction a ſur celle de leur cours un empire moins réel & même moins apparent.

On peut tirer de ces obſervations une regle aſſez générale : c'eſt que plus une riviere eſt large, moins ſes détours ſont multipliés, & plus les ondulations des deux lignes qui les bordent ſont lâches : de ſorte que lorſqu'elle vient enfin à être d'une largeur conſidérable, ſon cours ne s'éloigne pas ſenſiblement de la ligne droite ; quoique dans ſes vaſtes détours, elle laiſſe toujours appercevoir ſa continuité.

Une large riviere, dont les détours ſeroient fréquens & leurs angles aigus, ne ſeroit ni naturelle, ni agréable ; elle ne préſenteroit que des baſſins détachés

qui

qui détruiroient l'idée de continuité. J'ai dit, & je le répete, qu'elle lui eſt eſſentielle.

Un petit ruiſſeau échappe à cet inconvénient. Son cours eſt très-déterminé par la marche vive de ſes eaux, par la facilité que ſon petit eſpace donne pour le voir dans une grande étendue ; la fréquence de ſes détours même le ramene ſur une ligne que l'œil peut parcourir dans preſque toute la longueur de la vallée qu'il arroſe.

Il eſt inutile ſans doute de faire obſerver qu'entre un petit ruiſſeau & une grande riviere, il y a des grandeurs intermédiaires qui ſe conforment aux regles que nous venons d'établir, ſelon que leurs dimenſions ſe rapprochent l'une de l'autre.

C'eſt cette continuité non interrompue des eaux courantes qui a fait imaginer l'art des communications ; elle a donné lieu à l'invention des ponts. On voit

de-là pourquoi ils figurent ſi bien ſur une riviere & ne la coupent jamais, quoiqu'ils la traverſent preſque toujours à angle droit. On conçoit par la même raiſon pourquoi ils font un ſi mauvais effet ſur des eaux ſtagnantes qui, étant terminées de toutes parts, n'empêchent nullement les communications, puiſqu'on peut les tourner pour parvenir d'un de ſes bords au point oppoſé. C'eſt donc toujours un contre-ſens que d'établir un pont ſur un lac, & de laiſſer appercevoir les extrémités d'une piece d'eau qui doit préſenter l'idée d'une riviere ; car alors les eaux, quoique ſtagnantes, doivent prendre le caractere des eaux courantes ; elles en obtiendront même tous les agrémens; & dans cette imitation l'illuſion ſera complette, ſi le trait qui les deſſine les aſſujettit à des contours vrais, ſi les deux termes en ſont ingénieuſement maſqués ; & particulierement ſi la largeur annonce plutôt une riviere qu'un

ruiſſeau; parce que celui-ci, pour l'ordinaire très-animé, ſe trouve privé dans l'état de ſtagnation de cette vivacité qui eſt un des principaux traits qui le caractériſent, & que la riviere, plus modérée dans ſa marche, n'exige pas un courant ſi ſenſible. D'ailleurs une ſurface plus grande, offrant plus de priſe aux vents, le plus léger zéphyr ſuffit pour procurer un frémiſſement qui imite les ondulations de l'eau courante, preſtige auquel les yeux ſe laiſſent facilement tromper.

Les eaux courantes produiſent les iſles, accident heureux qui orne leur cours, & diverſifie leur marche ſouvent trop uniforme. En général une iſle, par ſa poſition au milieu des eaux, par ſes plantations, par ſes bords, par ſa ſolitude même, eſt toujours un objet agréable, ſoit comme aſpect, ſoit comme ſite. Il n'eſt pas juſqu'à la difficulté d'y parvenir qui ne lui prête des charmes: elle pique

la curioſité & fait naître le deſir de la viſiter.

Pour peu qu'on ait fait attention aux cauſes qui produiſent les iſles, on devinera quelle forme elles doivent avoir. Les eaux dans leur cours, rencontrant des obſtacles qui les ſéparent, les partagent en deux ou pluſieurs bras moins larges chacun que le lit commun, & vont ſe réunir en un ſeul canal au point où l'obſtacle ceſſe; ce qui donne à toutes les iſles une forme plus ou moins allongée, plus ou moins pointue aux deux extrémités, renflée dans le milieu; quelquefois convexe d'un côté & concave de l'autre, lorſqu'elles ſe trouvent placées dans le point d'un détour. Telle eſt, à l'égard des iſles que forment les rivieres, la marche de la Nature & la figure qu'elle leur donne. C'eſt ſur ce modele que l'art doit les faire quand on veut qu'elles paroiſſent une ſuite naturelle des cauſes qui concourt à leur formation. C'eſt la

néceſſité des accidens qui les crée ; le goût en arrête la place, en fixe la longueur, & les pare d'ornemens ſimples ou riches relativement aux circonſtances & à l'effet qu'elles produiſent, comme aſpect & comme ſite.

Quant au torrent, outre ce qu'il a de commun avec les ruiſſeaux & les rivieres, il ſe caractériſe plus particuliérement par la rapidité de ſa marche. Ses bords durs, inégaux & heurtés doivent ſe reſſentir de la roideur de ſa pente, de la vivacité de ſon cours ; & leur déſordre doit annoncer qu'il eſt ſujet à des crues abondantes & momentanées. Son lit, ordinairement trop large, parce que ſouvent il a peu d'eau, eſt rempli de reſſauts, de pierres, de cailloux, ſur leſquels ſes eaux bondiſſent. Impétueux, il détache & roule des rochers, il déracine & entraîne les arbres, & porte au loin ſes ſables & ſes déſaſtres. Ses détours fréquens doivent être juſtifiés

par des obſtacles très-marqués. S'il s'en rencontre d'aſſez puiſſans pour lui réſiſter, il s'arrête un moment, puis il les franchit avec fracas, s'échappe avec violence, & produit ces chûtes & ces cataractes, dont les effets, tout-à-la-fois agréables & terribles ne ſont jamais vus ſans émotion.

Le lac, comme toute eſpece d'eau ſtagnante, n'a point de mouvement propre, mais la moindre action de l'air fait frémir ſa ſurface, & lorſque les vents ſont déchaînés ils agitent ſes ondes, & les diviſent en de profonds & mobiles ſillons. La liberté qu'ont les eaux ſtagnantes de varier leurs bords de toute maniere, équivaut à l'agrément que les rivieres obtiennent de leurs cours non interrompus. Le lac admet les baies qui s'enfoncent dans les terres, les pointes avancées qui forment les caps & les promontoires, les bancs de ſable & quelquefois les iſles. Ces

accidens, lorſqu'ils ſont amenés par la diſpoſition du terrein, leur ſont auſſi familiers qu'ils ſont peu convenables aux rivieres; par la raiſon que les eaux qui coulent ne cherchent point à s'étendre en tous ſens, comme les eaux ſtagnantes qui ſont preſſées de toutes parts.

Tantôt en pentes rapides ou a pic, les bords d'un lac s'oppoſent & reſiſtent aux efforts multipliés des flots en courroux qui viennent s'y briſer & les blanchir de leur écume; tantôt plats ou légerement inclinés ils offrent un aſpect plus doux, lorſque des vagues moins furieuſes, quoiqu'auſſi agitées, en s'avançant & reculant par un mouvement alternatif, décrivent ſur le rivage un trait ondulé & mobile, & le rendent ferme & égal, par le ſable & la greve qu'elles y apportent: ce qui permet d'approcher juſqu'à la ligne incertaine qu'elles tracent & invite à la parcourir. De-là les yeux aiment à ſe promener ſur une ſur-

face mouvante que terminent des bords variés, riches & agréablement meublés : & lorſque le calme lui a rendu ſon poli, & qu'elle brille de tout l'éclat de la lumiere, on ſe plaît encore à contempler le reflet d'un beau ciel orné de nuages légers, & celui des objets environnans qui s'y peignent tremblans & renverſés ; mais dans leſquels on remarque avec plaiſir l'exactitude des contours & la vérité des couleurs.

Les inégalités dans la hauteur des bords d'un lac, leurs ſaillies & leurs enfoncemens conſtituent la variété ſi eſſentielle au trait qui le circonſcrit ; tandis que le mouvement du terrein, qui l'enferme, lui preſcrit ſa forme générale & ſes accidens particuliers : forme qui, pour lui être ſoumiſe, n'en eſt pas moins ſuſceptible de grace & même d'élégance.

Mais ſi le lac tire ſa beauté de ſon étendue en tout ſens, & de la variété

de ſes bords, cette étendue doit avoir ſes bornes & cette variété ne doit pas dégénerer en déſordre. Il faut que ſa ſurface ſoit proportionnée au ſite dans lequel il figure. Elle ne doit pas être ſi vaſte que ſes limites ſoient perdues, même lorſque le local pourroit le comporter. L'œil doit toujours rencontrer des objets qui l'attirent. Si la vue ne trouve rien qu'elle puiſſe ſaiſir, elle s'égare, elle ſe laſſe. Une étendue immenſe, qui nous en impoſe d'abord, ne nous plaît pas longtemps; ſa monotonie nous ennuie bientôt & finit par nous fatiguer. A l'égard de ſes bords, il faut éviter les détails pauvres, & ne pas les déchirer par une multitude de petites ſaillies qui produiſent non de la variété, mais de la confuſion. Il faut ſavoir rompre à propos les grandes projections, par d'heureux accidens & d'intéreſſans détails.

Sans diminuer réellement l'étendue trop vaſte d'un lac, on parvient à rappro-

cher la partie de ſon rivage trop éloignée, en élévant ſes bords, en les réhauſſant encore par des objets qui pyramident & par des plantations de grands arbres fortement maſſées, dont le feuillage ſombre reçoit de ſon épaiſſeur une couleur plus foncée qui diminue la diſtance. Par des moyens contraires on lui donne plus d'étendue, en applatiſſant ſes bords juſqu'au niveau des eaux, en détruiſant les objets qui s'élevent; alors le rivage fuit, il ſe confond avec l'horizon; & la ſurface des eaux, moins ſenſiblement circonſcrite, paroît plus vaſte.

C'eſt ainſi que fixant des limites trop vagues, & que, rendant indéciſes celles qui ſont trop fermement prononçées, on peut ſans éloigner ou raprocher les diſtances, tromper l'œil ſur les intervalles: c'eſt ainſi que, plaçant à-propos des devants vigoureux qui faſſent fuir les objets qu'on a intérêt de repouſſer, ou qu'en en interpoſant de légers & de vaporeux

dans des circonſtances oppoſées, on alonge ou racourcit les ſurfaces. C'eſt par l'uſage bien entendu de pareilles reſſources qu'on parvient auſſi à ſéparer des points trop voiſins qui, ſans cela, détruiroient les eſpaces & mettroient confuſément les objets les uns ſur les autres. Mais ces moyens, dont on ſe ſert dans plus d'une occurrence, ſont la partie de l'art la plus difficile & la plus délicate. Ils exigent une grande connoiſſance des effets de la perſpective aërienne & terreſtre, & une étude approfondie de ce que les peintres appellent les *plans*.

Le lac admet auſſi des iſles ; mais il faut en craindre l'abus; il faut ſavoir s'en paſſer quand elles ne contribuent pas à enrichir la ſcene ; car elles ſont nuiſibles, ſi elles ne concourent à la perfection du tableau. Comme elles naiſſent plus de la diſpoſition du terrein que de l'action des eaux, elles

peuvent varier leur forme à l'infini ; le goût & le raiſonnement doivent agir de concert pour les placer, les deſſiner & déterminer leurs plantations, leurs accidents & leur volume.

Le lac tire quelquefois ſon origine d'une riviere, lorſque par la diſpoſition du terrein ſes eaux trouvent dans leur route un large baſſin propre à les contenir ; alors elles s'y épanchent, le rempliſſent par l'effet du niveau; enſuite, par celui des pentes, elles continuent leur marche, en reprenant le caractere de riviere. Voilà ſans doute la maniere la plus intéreſſante de préſenter les eaux ; parce que l'entrée de la riviere dans le lac & ſa ſortie, autoriſant des chûtes, elles peuvent ſe montrer très-naturellement dans la même ſcène ſous leurs trois états différens.

Mais il eſt rare que les eaux & le terrein ſe pretent à une ſi heureuſe diſpoſition, & que toutes les circonſtances

propres à produire un effet ſi deſiré ſe rencontrent enſemble. Vouloir les y aſſervir ſeroit une entrepriſe ſouvent impoſſible & toujours très délicate. Le moindre obſtacle de la part de l'un ou de l'autre, mettant en évidence les efforts qu'il auroit fallu faire pour le ſurmonter, feroit évanouir tout le charme d'un des plus beaux accidens de la Nature. Mais je préviens celui qu'une poſition favorable décidera à tenter un pareil effet, qu'il doit faire une grande attention à la maniere dont il deſſinera l'entrée & la ſortie des eaux, & ſur-tout à celle dont il les placera. Ces deux points ſont eſſentiels. Et, ſi pour l'exécution de ce projet il eſt obligé de travailler ſon terrein, il cherchera à excaver la partie qui doit faire lac, & non à en exhauſſer les bords ; parce que les remblais corrompent beaucoup plus la marche naturelle du terrein que les déblais. Au ſurplus, on peut ſe contenter d'une

chûte à l'entrée ou à la sortie du ruisseau; il faut même s'en passer, si l'on prévoit trop de difficulté, d'obstacles ou de dépense.

Les eaux tombantes sont peut-être les plus difficiles à traiter dans le bon genre. Pour obtenir des chûtes & des cascades, on est obligé d'employer des moyens artificiels, toujours dangereux à substituer à ceux que la Nature met en œuvre en pareil cas. S'il faut opposer aux efforts des eaux qui tombent en cascades des forces capables de résister à leur action continuelle & de prévenir leurs affouillemens, comment déguiser la régularité qu'exigent de solides constructions, qui cependant ne doivent présenter que les effets bruts du travail des eaux & le désordre que leur chûte occasionne?

Autres difficultés. Les cascades tomberont-elles en une seule nappe, ou seront-elles divisées en plusieurs chûtes?

leur naiſſance préſentera-t-elle une ligne de niveau ? y a-t-il un rapport déterminé entre leur hauteur, leur largeur & le volume des eaux ? ces dimenſions ont-elles des relations préciſes avec le ſite où elles ſe trouvent ? conviennent-elles à toute eſpece de Jardin ? les chûtes interrompues & briſées par des obſtacles ſont-elles preférables aux nappes égales ? quels ſeront ces obſtacles ? il ſe préſente ici une foule de queſtions qui ont ſans doute chacune leur réponſe ; mais elles tiennent à tant de circonſtances, elles dépendent de tant de combinaiſons, que chaque cas particulier exigeroit une regle. Pour l'homme de goût j'en ai aſſez dit ; pour celui qui en manque je n'en dirois jamais aſſez.

Dans tous les effets de ce genre il eſt une regle conſtante : c'eſt de ne laiſſer jamais appercevoir les moyens mis en uſage pour ſe les procurer. Pour peu qu'ils ſe montrent le charme eſt détruit.

C'eſt ici ſur-tout que l'art doit cacher l'artifice, & que l'illuſion doit être parfaite. Si l'art eſt à découvert, plus ces ſortes d'effets factices préſentent de dépenſes & d'efforts, moins ils nous intéreſſent : ſi l'on a manqué la Nature, en voulant l'imiter, ils ſont ridicules.

L'étude des loix de la Nature, jointe au goût, apprend à déterminer la place la plus favorable aux eaux relativement à l'enſemble & aux ſcènes particulieres, à les mettre en proportion, à ſavoir les découvrir ou les ombrager à propos, à en fixer le bruit & le mouvement ſelon le rithme & l'accent le plus convenable, à ne montrer de leur ſurface que ce qu'il en faut pour les faire valoir & en augmenter l'étendue aux yeux de l'imagination, toujours prodigue, lorſqu'on ſait la mettre en jeu : fineſſes qui échappent aux regles, mais bien dignes d'exercer l'Artiſte.

D'après tout ce qu'on vient d'expoſer, n'eſt-il pas ſuperflu d'avertir qu'un contre-ſens

tre-sens impardonnable seroit de ne pas suivre la pente générale du terrein dans la trace d'une riviere factice ; ou de placer les eaux sur les hauteurs, sur-tout si elles ont le caractere d'eaux courantes, lorsque les fonds & les lieux les plus bas en seroient privés ? la nature ne fit jamais couler les rivieres sur les montagnes, ni les eaux dans un sens contraire à la pente du terrein.

Quant aux caracteres des eaux applicables à chaque espece de Jardin, je ferai remarquer en peu de mots que le *pays* les admet tous; qu'il se prête aux plus grands effets de cette nature & ne dédaigne pas les plus petits ; mais l'artiste ne doit s'occuper que de leur relation avec les sites particuliers, & de l'impression qu'ils peuvent faire dans l'ensemble général. Car cette espece se refuse à tout ce qui n'est pas marqué au coin de la vérité la plus scrupuleuse.

Le *parc* préfere les eaux d'une grande

étendue. S'il permet quelque fois de petites parties, il ne les admet que dans les ſcènes particulieres, pour leur donner plus d'agrément. Il n'a pas la prétention de faire concourir des objets de détail à l'ornement de l'enſemble ; &, à moins que les circonſtances ne les amenent naturellement, il les rejette comme nuiſibles ou peu convenables.

Le *Jardin* ne veut que de petites rivieres tranquilles dans leurs cours que juſtifient des bords agréables & à fleur d'eau. Il fait uſage des eaux ſtagnantes, parce qu'elles n'exigent pas toujours une grande étendue. Il ne ſouffre pas les caſcades majeſtueuſes ou impoſantes qui ſuppoſent un terrein tourmenté & preſque toujours accompagné de rochers ; mais de petites chûtes bien ménagées lui donnent de la gaieté, & ne ſortiront pas des bornes preſcrites à cette eſpece.

Enfin la *ferme* ne choiſit pas ; toute eſpece d'eau lui convient. S'il en eſt

qu'elle préfere, ce ſont les ruiſſeaux ombragés qui animent la végétation, & les eaux ſtagnantes, quelques ſoient leurs dimenſions; mais les uns & les autres doivent s'y montrer ſous les traits ſimples & peu affectés de la Nature négligée. Elle s'éloigne, autant qu'elle le peut, des eaux qui ravagent & dévaſtent; tels que les torrens, & ne ſe plaît qu'avec celles qui contribuent à la fertilité de ſes cultures & aux beſoins de ſa manutention; car dans cette eſpece, il n'y a rien d'agréable, s'il n'eſt utile.

CHAPITRE IX.

Des effets de la végétation.

LA marche ſucceſſive des ſaiſons jette de la variété dans les ſcènes de la nature : le jeu & le mouvement du terrein en détermine le genre & conſtituent leur caractere : les eaux leur donnent de l'action & y répandent de l'intérêt ; mais c'eſt à la végétation qu'elles doivent leurs charmes & leurs attraits les plus puiſſans. C'eſt elle qui fournit à la terre nue & dépouillée le vêtement qui la pare & l'embellit. Sans la teinte douce & amie de l'œil, dont elle la colore, la Nature ne nous offriroit que des perſpectives triſtes & ſauvages, que des tableaux ſans accords & ſans graces. Le ſoleil, n'étant tempéré ni par la verdure qui abſorbe une partie de ſes rayons, ni par l'ombre des arbres qui met à l'abri

de ſon éclat & de ſon ardeur, deviendroit bientôt fatiguant & même inſupportable.

La diverſité de nuance des différentes productions de la végétation, l'effet de celles qui s'élevent ſuppléent à la monotonie toujours ennuyeuſe des niveaux; elles diviſent, détaillent & bornent les plaines que leur égalité & leur grande étendue rendent trop uniformes. Les côteaux, les montagnes & tout ce qui ſe préſente verticalement ne nous offriroit ſouvent, ſans elles, que des maſſes lourdes, des formes ſéches, des contours durs & un horizon ſans variété. Les vallées, ſi favorables aux productions de la terre, ne ſeroient ni fraîches, ni riantes; les eaux même, dénuées de ce bel acceſſoire perdroient leur plus grand agrément. Enfin ſans le fard de la végétation, la terre inactive & pauvre, telle qu'elle ſe montre dans ces lieux incultes & dans ces ſables arides

qui se refusent à toute espece de productions, seroit un séjour sans beauté comme sans utilité.

Une étonnante quantité de plantes de tous les genres, herbacées, ligneuses, rampantes, aquatiques, toutes caractérisées par la différence de leur volume, par la diversité de leur forme, par celle de leurs feuilles, par l'élégance de leurs fleurs & la variété de leurs couleurs, compose la collection magnifique des productions qui décorent l'intéressant & superbe spectacle de la Nature.

Mais dans cette foule de productions, l'arbre, cette classe si distinguée dans l'ordre de la végétation, tient sans contredit le premier rang. En s'élevant dans les airs, il fait valoir le bleu pur d'un beau ciel qui lui sert de fond; celui-ci détaille ses élégans contours, & en fait appercevoir les plus petits accidens. Objet imposant par sa masse, agréable par sa forme & son feuillage, il est remarquable sur-tout

par ſon infinie variété. Celui-ci d'une circonférence immenſe abonde en branches vigoureuſes qui, ſortant à angle droit de ſon énorme tronc, s'étendent fierement & portent à de grandes diſtances un feuillage épais & touffu; celui-là ſvelte & filé préſente une tige en cône droit, & ſemble négliger ſon foible & maigre branchage, pour s'élancer dans les nues avec plus de légéreté. Quelques-uns ſans tige principale préſentent de maîtreſſes branches dès leur racine, & dans leur réunion compoſent de belles touffes. Une écorce liſſe, claire & brillante enveloppe certaines eſpeces; une croute dure, brune & écailleuſe en recouvre d'autres. Les feuilles de celles-ci entraînées par leur propre poids ſe grouppent par paquets & font plier l'extrémité des branches déliées & flexibles qui les portent. Plus roides & plus fermes les branches dans celles-là s'élevent preſque verticalement, & portent à leur

ſommité, leurs fleurs, leurs fruits & leurs feuilles. Une grande partie des arbres ne pouſſe de rameaux qu'au haut de la tige. Chez quelques-uns ils naiſſent du pied même; & alors ils ſe préſentent ſous une forme pyramidale à large baſe; ou bien étroite par le bas, la pyramide s'élargit juſqu'au milieu ou au tiers de la hauteur. Souvent irréguliers, ils prennent toute ſorte de formes & les varient depuis la racine juſqu'au ſommet. Ici le tronc & les branches ſont droits ou mollement courbés; là ils ſont noueux & tordus en tout ſens; tantôt leurs rameaux s'élevent preſque perpendiculairement, ou ſuivent une direction horizontale; tantôt ils ſont obliques ou s'inclinent juſqu'à terre.

La maniere dont les feuilles ſont aſſemblées ſur leurs branches, produit encore une nouvelle ſource de variété. Quelquefois également diſtribuées, elles en couvrent & les garniſſent dans preſ-

que toute leur longueur ; d'autres fois, ſous la forme de bouquets détachés, elles ne naiſſent qu'à leur extrémité. Elles ſe diſtinguent encore par leur découpure particuliere, leur différente grandeur, & même par leur mobilité qui les ſoumet plus ou moins à l'action de l'air. A tous ces accidens ajoutez ceux de leurs diverſes nuances, telles que le verd clair, jaune, blanc ou argenté ; le verd-brun, noir ou foncé ; tout ce qui donne aux arbres un ton tranſparent ou ſourd, un air léger ou peſant, un caractere gai ou triſte. Réuniſſez encore les diſſemblances qui proviennent de leur proportion, depuis l'arbriſſeau juſqu'à l'arbre foreſtier ; de leur nobleſſe, de leur ſimplicité, de leur âge ; les embelliſſemens qu'ils reçoivent de leurs fleurs, de leurs fruits ; & la différence ſi caractériſée de ceux qui, aſſujettis aux viciſſitudes des ſaiſons, changent avec elles & quittent annuellement leurs feuilles, & de ceux qui, conſtam-

ment verds ne les perdent jamais ; vous aurez dans cette prodigieuſe diverſité des reſſources infinies, & une richeſſe étonnante de formes qui fourniront abondamment à tout ce qui convient à chaque ſite & dans chaque circonſtance.

Cependant toutes ces beautés de détail, que preſentent les arbres, ſont bien inférieures à celles que produit leur aſſociation, d'où ſe forment les vaſtes forêts, les bois, les bocages, les maſſifs détachés. C'eſt ſous ce point de vue qu'il faut les enviſager, pour concevoir toute la magnificence des effets qu'on peut obtenir de cette partie importante de la végétation, ſoit comme objet d'aſpect, ſoit comme ſite.

Rien n'eſt indifférent dans un bois ; ſa maſſe plus ou moins forte, ſa ſurface plus ou moins grande, ſa ſituation relativement à l'aſpect, ſon ſol ſec ou humide, montueux ou de niveau, la ligne qui le termine & l'enferme, ſa liaiſon

avec ce qui l'environne, les clairieres qui le diviſent, la ſorte d'arbres dont il ſe compoſe; tous ces accidens, dont la connoiſſance & l'uſage ſont ſi eſſentiels, exigent de la part de l'Artiſte la plus grande attention.

C'eſt avec les reſſources que lui fourniſſent les bois, qu'il donnera de l'agrément aux lieux les plus triſtes, qu'il enrichira les aſpects les plus pauvres, qu'il variera les plus uniformes, qu'il adoucira les plus auſteres. Nulle perſpective dont un pareil ſecours ne puiſſe renforcer le caractere ou le corriger; il n'a point en main de moyens plus facile & plus sûrs pour opérer des grands changemens; & leur abondance ne lui laiſſera d'embarras que celui du choix. Un ou deux tableaux peints d'après les principaux caracteres des bois rendront ſenſibles la puiſſance & la diverſité des effets dont ils ſont ſuſceptibles.

Entrons dans une vaſte forêt de vieux

chênes, où le ſoleil ne pénétra jamais. Une fraîcheur éternelle s'y fait ſentir ; elle ſaiſit & glace les ſens à ſon approche. Sa vétuſté, atteſtée par l'énorme volume & la prodigieuſe élévation de ſes arbres, par les mouſſes & les plantes paraſites qui s'y attachent & les recouvrent, en rappellant des temps reculés, nous conduit, ſans nous en appercevoir, à méditer ſur l'inſtabilité des choſes humaines. Un jour ſombre & myſtérieux, une ſolitude profonde, un ſilence d'autant plus morne qu'il n'eſt interrompu que par les lugubres accens des oiſeaux qui fuient la lumiere, tout cet enſemble porte l'ame au recueillement, & lui fait éprouver une ſorte de terreur religieuſe : ſentiment dont, à cet aſpect, il eſt difficile de ſe défendre, & qui rend vraiſemblable ce que l'hiſtoire nous apprend de la vénération que nos peres avoient pour les forêts, & du culte qu'ils leur rendoient.

Telle eſt la magie des grands effets que nous préſente le ſpectacle de la Nature : eux ſeuls, revêtus d'un caractere véritablement impoſant, remuent puiſſamment l'ame par le ſecours des ſens. Les objets dont ils ſe compoſent, quoiqu'inſenſibles & inanimés, en agiſſant ſur la faculté intellectuelle, parviennent à élever notre eſprit juſqu'aux plus ſublimes contemplations.

A ce tableau faiſons ſuccéder celui d'un bocage frais & riant, où le goût a réuni tout ce que la végétation a de plus agréable, où il a aſſorti les grouppes, où la diſpoſition bien entendue des maſſes rend les effets de la lumiere plus piquans & l'ombre plus deſirable. Dans ce bocage égayé par les fleurs, cette production aimable à qui la Nature a prodigué la fineſſe & l'élégance dans les contours, la grace & la ſoupleſſe dans les formes, la vivacité & la variété dans les couleurs & les parfums les plus

ſuaves ; dans ce bocage, dis-je, une herbe tendre & toujours nouvelle couvre ſa ſurface d'un gazon fin & uni ; ſon agréable verdure, qui rend l'éclat des fleurs plus vif, invite à le fouler. Retraite charmante que l'on parcourt ſans fatigue, où l'on ſe repoſe avec ſécurité, dont le calme & le ſilence, image de la paix & de la tranquillité, n'ont rien de monotone, ni de triſte ! aſyle délicieux qui ne fait éprouver que d'agréables & douces émotions; & dont tous les objets portent la ſérénité dans l'ame & la volupté dans tous les ſens !

Dans ces deux légeres ébauches on voit que, quoique les ſcènes qu'elles préſentent tirent leurs effets des ſeuls matériaux de la végétation, leur impreſſion eſt diamétralement oppoſée ; & qu'entre ces deux extrêmes il exiſte une immenſité de modifications poſſibles & d'expreſſions différentes.

Sans doute que la terre abandonnée

à elle-même ſe fût entierement couverte d'arbres & d'herbes ; les premiers ſe ſeroient emparés du haut des coteaux & des montagnes, & les plantes herbacées auroient cherché de préférence les fonds, les lieux bas, dont la fraîcheur & l'humidité leur convient mieux. Cette diſtribution, indiquée par la Nature elle-même, eſt ſans contredit la maniere la plus agréable comme la plus naturelle de faire uſage des uns & des autres. Sans les arbres & les gazons, il ne ſauroit y avoir de Jardins ; ils en ſont les principaux matériaux : à leur égard les autres ne ſont dans le vrai que des acceſſoires.

Toutes les cultures qui réuniſſent l'agréable à l'utile, des gazons fins embellis par quelques maſſifs d'arbuſtes à fleurs & d'arbres foreſtiers, une pelouſe d'une grande étendue que termine une riche bordure de beaux arbres, fierement deſſinée par des ſaillies hardies &

de profonds renfoncemens, la ſurface diaprée d'une prairie émaillée de fleurs qui tapiſſe le fond d'un vallon, des bois variés & de vaſtes forêts : voilà les principaux objets que la végétation préſente à l'induſtrie du Jardinier.

Une forêt, qui occupe une grande étendue, ne convient qu'au *pays ;* mais elle peut quelquefois, dans la partie la plus rapprochée d'un château, être traitée comme un bois particulier & d'agrément. Au moyen de cette liaiſon, le *parc* admet volontiers ſon voiſinage. D'ailleurs elle n'eſt guere ſuſceptible d'embelliſſemens de détail ; elle tire ſa beauté de ſon étendue immenſe, de la qualité de ſon ſol, du grand mouvement du terrein, de l'âge & de la diverſité des arbres qui la compoſent. Tout ce que l'art peut y ajouter eſt de la rendre acceſſible par des routes & des percées, ſans leſquelles il ſeroit difficile & ſouvent impoſſible d'y pénétrer.

Mais

Mais au milieu d'un vaſte aſſemblage d'arbres ſouvent ſemblables, ſerrés, diſpoſés au hazard, où l'on ne ſauroit découvrir au loin, qui laiſſe à peine appercevoir le ciel, & où conſéquemment on n'a pas de moyen pour ſe reconnoître & diriger ſa marche, des routes tortueuſes & des percées obliques formeroient néceſſairement un dédale inextricable & jetteroient dans une incertitude inquiétante, par la crainte de s'égarer. On chemine dans une forêt, on la traverſe, mais on ne s'y promene pas. Les routes alignées, qui par leur direction abregent le chemin qu'on a à parcourir & laiſſent voir l'iſſue par où l'on peut ſortir, obvient à ces inconvéniens.

Un bois, dont l'étendue eſt médiocre, ne préſente pas l'idée d'une ſolitude effrayante ; il ne peut dans aucun cas faire naître des inquiétudes & donner lieu à des pareilles craintes : là des routes ſinueuſes & tracées avec intelligence jet-

tent dans un doute léger qui engage & fait desirer de les parcourir. Qu'on ne se persuade pas cependant qu'il suffise de le percer dans toute son épaisseur par des allées étroites & contournées, comme on le pratique trop ordinairement. Rien n'est si fastidieux que de circuler perpétuellement resserré entre deux lignes paralleles qui n'offrent jamais que les mêmes objets. Après avoir marché longtemps dans ce labyrinthe, on doute si l'on a avancé ; & sans l'impatience & la lassitude que cause une si insipide promenade, on seroit tenté de croire qu'on n'a pas changé de place. Voulez-vous que les pieds ne se fatiguent pas ? amusez les yeux par la variété : c'est une maxime que le Compositeur ne doit jamais perdre de vue.

Si l'on se plaît à suivre les détours d'un sentier, c'est lorsqu'il est court, & que, prévenant le moment de l'ennui, son terme peu éloigné présente un objet

agréable & inattendu qui flatte le promeneur surpris. Que tantôt ce sentier le conduise sous des massifs de beaux arbres élevés & touffus, & le fasse jouir d'un jour doux sous leur ombre fraîche; ou bien qu'au sortir d'un fourré épais & ténébreux, il se trouve tout-à-coup sur une vaste pelouse, & passe immédiatement de la plus sombre obscurité à l'éclat du grand jour. Qu'ici il parcourre des taillis entre-coupés par des clairieres détournées qui lui présentent mille routes incertaines; qu'ailleurs il rencontre des arbres isolés, & qu'engagé par le doux tapis de mousse, sur lequel ils sont plantés, il erre à l'aventure, qu'il hésite un moment, indécis de quel côté il portera ses pas; mais que bientôt un asyle agréable & commode, qui invite au repos, s'offre à ses yeux, le détermine & l'attire. De-là il contemplera un innombrable assemblage de troncs & de branches de toute espece, croisés en tout

ſens ; il verra quelques rayons du ſoleil échappés d'entre les feuilles qui les ombragent, qui, pénétrant çà & là juſqu'à leurs écorces, brillent par points lumineux ſur les plus liſſes & les plus claires, & forment un mélange piquant de lumiere & d'obſcurité. Mollement aſſis à l'abri de leur chaleur & de leur éclat, il admirera le contraſte des grouppes, la variété des arbres, la majeſté d'un chêne vigoureux, la beauté d'un hêtre, l'élégance d'un frêne, ou la forme quelquefois bizarre mais pittoreſque d'un vieux orme reſpecté du temps. Ses yeux parcourront à l'aiſe tout ce qui l'environne ; ici ce ſera une plante ſarmenteuſe qui embraſſe l'arbre qui l'avoiſine, l'entrelace & le feſtonne de guirlandes ; d'un autre côté un ſimple buiſſon, une fleur champêtre, des plantes négligées qu'il croit jettées au hazard ; tout en un mot, juſqu'aux moindres accidens, que l'Artiſte ſaura lui préſenter comme un

jeu de la Nature, attirera ſon attention & payera tribut à ſon amuſement.

Après quelques momens de délaſſement, s'il continue ſa courſe, &, qu'entraîné par un ſentiment de curioſité, il s'engage de nouveau dans quelque route inconnue, faites qu'il ſe trouve au milieu d'un bois négligé & ſauvage, retraite écartée, déſert environné de toutes parts, abandonné au déſordre de la ruſtique Nature : là, ſe croyant ſeul, marchant à pas lents, s'oubliant lui-même, il ſe laiſſe aller à ces délicieuſes diſtractions où nous plongent le ſilence de la ſolitude ; lorſqu'au premier détour une vaſte perſpective, s'ouvrant ſoudain devant lui, préſente à ſes yeux le vivant tableau d'une campagne riche & peuplée. Ce ſpectacle auſſi intéreſſant qu'inattendu ſuſpend ſes tranquilles méditations, & le ramene à des reflexions attendriſſantes ſur les véritables richeſſes que la Nature n'accorde avec profuſion

qu'à la ſueur de l'homme ; ſur les travaux les plus pénibles, mais les plus utiles à la ſociété, livrés aux mains les plus groſſieres. Une moiſſon abondante qu'une foule de bras actifs ſeyent & lient en gerbes ; l'herbe nouvellement fauchée entaſſée en meules, ou étendue ſur la prairie ; l'air parfumé de l'agréable odeur des foins fraîchement coupés ; la gaieté franche & ingénue des robuſtes moiſſonneurs qu'encourage l'aſpect d'une recolte sûre ; ſur-tout celle des jeunes faneuſes que des occupations fatiguantes & la chaleur exceſſive ne ſauroient altérer ; le tracas des chevaux & des voitures ; le mouvement des animaux des champs répandus de tous côtés qui, participant aux travaux, ſemblent partager la joie commune. Tous ces objets réunis & diſperſés compoſent la ſcéne la plus intéreſſante & la plus animée ; & ce tableau ſi touchant & ſi digne de ſes regards l'occupera longtemps.

C'eſt par de tels moyens, ou par d'autres tirés des poſitions ; c'eſt en mettant à profit tous les accidens, qu'un bois peut, comme ſite, produire des effets auſſi intéreſſans que variés ; que chaque pas offrira une nouveauté piquante ; qu'une ſuite d'objets & d'images liés ou contraſtés, amenés avec adreſſe ou préparés avec intelligence, nous ménagera des jouiſſances ſans ceſſe renouvellées ; leurs impreſſions toujours vives, quand on a l'art de les faire valoir les unes par les autres, enchantent & ſubjuguent les ſens, le cœur & l'eſprit.

Comme objet d'aſpect, les bois nous offrent encore des obſervations bien eſſentielles ; parcourons-en quelques-unes. Les bois ſont la limite la plus avantageuſe pour terminer l'horizon. En effet, un aſſemblage de beaux arbres, par la variété de leur forme, leur inégalité de hauteur, le deſſinent par des

contours légers & très-diverſifiés ; ils lient le ciel & la terre de la maniere la plus agréable. Un bois en amphitéâtre, vu de bas en haut, préſente toujours une belle & riche perſpective. Plus la pente eſt rapide, plus il paroît ſuſpendu & plus l'effet en eſt magnifique. Mais s'il ne couvre pas le ſommet, s'il le laiſſe appercevoir, il perd preſque tout l'avantage de la poſition. Cet effet des bois ſuſpendus eſt quelquefois ſi précieux, que, pour le fortifier, on ſupplée au peu d'élévation du terrein par un choix dans la proportion des arbres, en plaçant ſur la ſommité les plus grands, & les plus petits dans le bas. Les arbres employés en pareilles circonſtances, étant néceſſairement d'eſpeces différentes, il faut dans leur aſſociation avoir égard au ton, à la forme, pour que ce mélange ne ſoit pas diſcordant, & que toute liaiſon ne ſe trouve pas détruite ; car une ſorte d'unité eſt ici eſſentielle.

Une des plus importantes obſervations ſur les bois, porte ſur la ligne extérieure qui les termine ; cette ligne compoſe ſouvent une portion conſidérable de l'aſpect de la maiſon ; elle deſſine les clairieres, termine les pelouſes, décide leur forme, & fait preſque toujours le fond d'un tableau pris ſur ſoi-même. Il eſt peu de parties dans un Jardin qui exigent autant de goût & demandent autant d'attention. Si le trait qui ſépare le bois des gazons, décrit une forme peu naturelle, & telle qu'elle laiſſe à découvert l'intention de l'Artiſte, qu'on apperçoive en un mot la main qui l'a deſſinée, quelqu'élégante qu'elle ſoit, elle n'aura ni grace, ni agrément. Il faut que ſes contours aient cette négligence aimable de la Nature, qu'ils ſoient variés ſans confuſion, riches & pourtant ſimples, fermes ſans roideur ni uniformité, grands & non lourds ; que tantôt la pelouſe s'enfonce profondé-

ment dans le bois & aille s'y perdre ; que tantôt le bois faſſe une ſaillie en pointe ſur la pelouſe : cette maniere large & fiere agrandit aux yeux de l'imagination un tapis de verdure, ſans que ſa feinte étendue ſemble jamais trop vaſte ; elle donne au bois le plus étroit une apparence d'épaiſſeur & de profondeur qu'il n'a pas en effet. Une ligne formée par des ondulations molles & égales ſeroit trop peu ſenſible ; à une certaine diſtance ſur-tout, elle n'échapperoit pas à l'inſipide uniformité que préſente toujours le trait régulier dont elle approche.

C'eſt donc à l'aide des fortes ſaillies & des grandes projections, jointes à la variété des plantations, qu'on peut jetter de l'agrément dans la ligne extérieure d'un bois & lui donner du mouvement, tant dans le trait qui la deſſine, que dans ſon effet vertical. La combinaiſon de tous ces moyens met, entre les parties les plus

ſaillantes, des diſtances marquées qui préſentent des maſſes diſtinctes ; elles font ſentir & varient les *plans*. Les arbres les plus près dominent ſur les plus éloignés, & font jouer avec grace leurs têtes dans les cieux ; de même les plus hauts & les plus vigoureux, par la couleur de leurs feuilles & la groſſeur de leurs branches, ſemblent ſe rapprocher, tandis que les plus petits & les plus légers fuient & s'éloignent. Ces effets, fondés ſur les loix de la perſpective, flattent les regards, charment le ſpectateur; ils lui offrent une étonnante variété, & lui montrent d'autres tableaux & une décoration nouvelle lorſqu'il change de poſition.

Si un heurt, un tertre ou un changement ſubit dans la pente du terrein détermine la ligne de ſéparation entre le bois & la pelouſe, ſéparation aſſez communément pratiquée par la Nature, ces accidens fourniront encore de nouveaux moyens de variété pour la ligne exté-

rieure. Les arbres les plus beaux & les plus majeſtueux couronneront quelques éminences, de ſimples buiſſons en couvriront à peine d'autres. Des gorges & des vallées pratiquées avec art & bien placées, donneront au heurt un mouvement naturel & inviteront, à la faveur de la pente facile qu'elles préſentent, à pénétrer dans le bois. Quelques arbres iſolés, placés en avant, deſtinés à fondre, pour ainſi dire, le bois & le gazon, en croiſeront l'entrée, ſans la cacher, & donneront à la ligne extérieure une ſorte d'indéciſion bien propre à la modifier, ſans en altérer les grandes parties, & à la rendre un objet de perſpective bien plus intéreſſant que la ſéchereſſe de la préciſion.

Il eſt peu de circonſtances où l'on doive ouvrir un bois d'outre en outre. Il faut réſerver ces percées pour les clairieres qu'il renferme dans ſon ſein : elles lui procurent des accidens, des points-de-vue, des perſpectives tou-

jours agréables, parce qu'elles ſont peu prévues. C'eſt-là qu'on trouve aiſément l'occaſion de les pratiquer ſans affectation & avec ſuccès, & qu'on peut donner aux tableaux qu'elles offrent, la juſte dimenſion du cadre qui leur convient le mieux.

Mais enfin ſi de fortes raiſons, telles qu'un champ trop reſſerré par un bois peu profond, un point-de-vue précieux ou d'autres cauſes, déterminoient à percer un bois dans toute ſon épaiſſeur, il faudroit tellement contraſter les deux lignes qui naiſſent de cette ſéparation, que les parties détachées préſentaſſent l'effet de deux bois qui ſe rapprochent & non une déſunion. On y parviendroit ſans peine, ſi l'ouverture ſe trouvoit dans la partie préciſément la plus baſſe entre deux côteaux; alors le mouvement du terrein viendroit au ſecours, pour faciliter l'illuſion : mais lorſqu'il eſt de niveau, ou d'une ſeule pente, lorſque les arbres des

deux côtés ſont de même eſpece, de même hauteur, il eſt bien difficile que l'ouverture n'ait pas l'air d'une ſolution de continuité, d'autant plus mal-adroite, que l'objet pour lequel elle aura été faite, ſera plus remarquable.

Je ne tarirois pas, ſi je m'arrêtois ſur tous les objets dignes d'attention que préſentent les bois, ſi je notois toutes les obſervations fines & utiles, dont ils ſont ſuſceptibles ; les ſecours qu'on en tire, pour fixer l'étendue d'une perſpective, pour preſcrire de juſtes bornes à un ſite, pour lier les bâtimens & les fabriques au payſage. Si je rappellois toutes les circonſtances où l'on en fait uſage, pour tracer des routes, deſſiner des ſentiers, ombrager des eaux : ſi je détaillois toutes les eſpeces de bois, depuis l'humble & fraîche ſauſſaie, juſqu'à l'antique futaie : champ immenſe ouvert à l'Artiſte qui y trouvera tout ce que l'imagination la plus féconde & le goût le

plus délicat peuvent lui ſuggérer.

Je paſſe à l'application de principaux objets de la végétation aux eſpeces de Jardins dont elle eſt la baſe. J'obſerverai ſommairement que tous peuvent avoir des prairies & des pelouſes, mais que, dans le *pays* & la *ferme*, elles ſont autant un objet d'utilité que d'agrément; que dans le *parc* & le *Jardin* au contraire, l'utile le cede à l'agréable. Les communes ne ſont que pour le *pays ;* les pâturages pour le *pays* & la *ferme;* les gazons ſont réſervés au *parc* & plus particuliérement au *Jardin* qui en fait ſes délices. Les forêts ne ſauroient être placées convenablement que dans le *pays ;* mais elles peuvent tenir au *parc*, comme objet acceſſoire. Le bois appartient, comme ſite, au *parc* ſeul, & comme aſpect au *pays* & au *parc*. Mais celui-ci partage avec le *Jardin* les bocages, les maſſifs & toutes les plantations d'agrément. Quant aux arbres iſolés, ils trouvent leur place par-

tout. La *ferme* ſe contente de quelques bois épars ; elle a ſeulement en propre des ſauſſaies pour les lieux bas & frais, & ſurtout des vergers qui ſont ſes bois d'agrément. Enfin toutes ſortes de culture, créés par l'utile induſtrie, & dirigées par le goût de la ſimplicité, ſont de ſon reſſort; que ſi le *pays* les admet également, c'eſt que la *ferme* peut faire partie du *pays*, & qu'il eſt lui-même la collection de tout ce que la végétation peut produire.

CHAPITRE X.

Des Rochers.

Les rochers ne ſont un objet digne de nos regards, & ne ſe font remarquer que, quand, revêtus d'un grand caractere, ils ont une forte expreſſion. Trop âpres & trop auſteres pour prétendre aux graces & à l'élégance, ils ne conviennent qu'aux perſpectives ſauvages dont ils ſont le plus bel accident, & aux lieux déſerts qu'ils rendent plus affreux.

S'ils ſont raſſemblés en maſſes fortes & élévées, ils en impoſent par leur majeſté : telle eſt l'impreſſion des grands tableaux de la Nature. Dans leurs diverſes combinaiſons, ils ſe montrent quelquefois ſous les formes les plus bizarres & les plus extraordinaires, & leur effet tient alors du terrible ou du merveilleux. Comme ils ne ſe rencontrent que dans

les lieux très-montueux & qu'ils ont une grande solidité, ils donnent au payſage un mouvement étonnant qu'augmente encore la chûte des torrens & des caſcades qui les accompagnent preſque toujours. Ils ſe couvrent de mouſſes qui les colorent; ils s'ornent de plantes rampantes; ils ſe coëffent d'arbres & d'arbuſtes qui, le plus ſouvent, s'attachent où ils peuvent, ne prennent racine qu'avec peine, & ne croiſſent qu'avec effort. La contrainte & les obſtacles qu'ils éprouvent, les tourmentent, & leur font prendre des formes & des ſituations ſingulieres & pittoreſques qui ajoutent à l'effet de la ſcène.

Les rochers ſont un des matériaux de la Nature, dont l'Artiſte peut s'emparer, lorſqu'elle les a placés ſous ſa main; mais il ne peut jamais les créer, & rarement peut-il les tranſporter & les arranger avec ſuccès; ils ſont trop peu traitables pour ſe prêter à ſes deſirs. Auſſi

toute imitation de ce genre ſera-t-elle petite, & par conſéquent ſans intérêt; excepté dans quelque cas, elle n'offrira qu'un effet pauvre & meſquin; on ne parviendra jamais à en faire un enſemble majeſtueux qui nous en impoſe, terrible qui nous effraie, ou merveilleux qui nous étonne : expreſſions par leſquelles ils ont des droits ſur notre attention.

D'ailleurs ſi quelqu'un étoit aſſez hardi, aſſez vain pour oſer le tenter, où placera-t-il des rochers? dans le *Jardin?* il ſe refuſe à tout ce qui eſt impoſant, ſauvage ou effrayant; & de petits rochers qui ne ſauroient produire aucun de ces effets ne lui donneroient certainement ni de la grace, ni de la gaieté. Et que feront, au milieu des gazons & des fleurs, ſur un terrein dont tous les effets doivent être frais & doux, des pierres brutes ſi peu analogues au lieu que, ſi la Nature les y avoit miſes, le premier ſoin de l'Artiſte eût été de les

détruire ou de les cacher. Sera-ce dans la *ferme?* il ne lui faut qu'un ſol fertile qui ſe prête à la culture ; leur ſtérilité y porteroit obſtacle, ſans y répandre nulle ſorte d'agrément. S'il eſt un genre de *ferme* qui ne les rejette pas, comme on le verra, ils y ſeront en telle quantité & diſtribués avec un tel déſordre, que la grandeur de l'entrepriſe & l'incertitude du ſuccès rebuteront. Ce n'eſt pas avec des rochers factices qu'on peut changer l'expreſſion d'un payſage, & donner un caractere ſauvage à une grande ſcène, quand la Nature ne s'en eſt pas mêlée elle-même. Le Jardinier veut-il en faire uſage dans le *parc?* celui-ci ne les admet que dans quelques parties éloignées & lorſque le ſite s'y prête ; il les rejette, ſi l'effet n'eſt vrai, ſi la maniere de les traiter n'eſt aſſez grande pour détruire tout ſoupçon de factice. Les deſtine-t-il enfin au *pays*, la ſeule eſpece de Jardin, où ils peuvent figurer dans

toute leur magnificence ? mais alors ſe flattera-t-il de leur donner toute l'importance néceſſaire ? comment entaſſera-t-il d'énormes maſſes les unes ſur les autres ? & comment obtiendra-t-il de l'art ces grands effets, ces caracteres vigoureux qui peuvent ſeuls captiver les regards & obtenir notre admiration?

Convenons que les rochers ne ſe fabriquent que dans peu de cas, & que ſans une forte illuſion tout eſſai ſera toujours ridicule ou vain. L'Artiſte qui a du goût & de l'expérience, ne le tentera qu'avec la plus grande circonſpection. Mais ſi la Nature lui en a fait préſent, qu'il s'attache à les rendre plus expreſſifs, en tâchant de renforcer leur caractere propre, par les moyens qui lui ſont ſoumis. Qu'ici il les rapproche par des plantations, lorſqu'ils ſeront trop épars ; quelques parties ſaillantes, qui s'échappent d'entre les arbres, paroîtront tenir à d'autres plus conſidé-

rables, & en recevront une importance qui, ſans cette liaiſon, leur manqueroit. Que là il découvre avec précaution les plus belles maſſes, en détachant celles auxquelles il voudra donner plus d'apparence, en les dégageant de ce qui les enveloppe. Que tantôt il les orne de plantes qui rompent leur trop grande uniformité, & leur ôtent la ſéchéreſſe des formes trop égales. Qu'ailleurs il répande ſur eux une teinte ſombre, pour augmenter l'effet d'une ſcène déjà ſauvage, par des plantations d'arbres triſtes & obſcurs qui ne ſont point étrangers à de tels ſites. Que quelquefois il leur donne plus d'élévation, en les ſurmontant d'arbres grands & élancés. Qu'il rende acceſſibles les endroits les moins abordables, par des ſentiers tracés ſur le penchant des côtes eſcarpées, comme on en voit dans les lieux très-montueux & peu fréquentés. Que, par une précaution oſtenſible contre le danger, il

faſſe paroître un chemin étroit au bord d'un précipice, plus périlleux en apparence qu'il ne l'eſt réellement. Que, pour établir un paſſage néceſſaire ſur un torrent profond, il jette hardiment d'une pointe de rocher à l'autre un pont ruſtique à demi ruiné par l'injure du temps & des ans. L'aſpect de cette fabrique, d'un effet toujours pittoreſque, glace d'effroi, & de quelque part qu'elle s'apperçoive, elle ajoute à l'horreur de la ſcène. Quand il en trouvera l'occaſion, qu'il pare quelques petits vallons détournés de tout ce que la végétation a de plus frais, mais ſans affectation ni ſoins apparens. Au milieu de la ſtérilité, le contraſte ſera piquant; & la rencontre inattendue d'une prairie riante, ornée de quelques arbres d'un verd gai, conſole & dédommage du ſentiment pénible que le ſpectacle d'un déſert aride a fait éprouver. Enfin il s'attachera à tous les accidens propres à

recevoir, de ſes ſoins & de ſon goût, un caractere plus marqué & des effets plus reſſentis.

Les eaux jouent-elles un rôle parmi les rochers ? il leur donnera un mouvement analogue à la ſcène. Si elle eſt majeſtueuſe, elles couleront ſans viteſſe, ni lenteur, mais en grand volume. Il préférera à de petites chûtes multipliées une caſcade unique plus impoſante & plus digne du lieu. Eſt-elle ſauvage ? il ſéparera ſes eaux en petits ruiſſeaux; il les fera marcher d'un mouvement inégale, comme par ſecouſſes ; il les conduira par des détours bruſques & irréguliers; dans leurs cours, elles s'épancheront pour former des marais couverts de joncs & de plantes aquatiques qui donnent au ſite un air d'abandon. Pour le genre merveilleux ou terrible, il fera ſortir les eaux avec véhémence des fentes des rochers ; elles tomberont en chûtes précipitées & mouſſeuſes ; el-

les rouleront en torrens impétueux & bruyans ; & leurs mugiſſemens, répétés par les échos, rendront les aſpects plus affreux & le ſite plus extraordinaire.

Fortifier, corriger, voilà donc à quoi ſe réduiront à-peu-près les opérations de l'Artiſte ſur les rochers. Ces moyens, qui ne ſont pas toujours au-deſſus de ſes forces, lui procureront des beautés mâles & des effets vigoureux qu'envain il eût eſſayé d'obtenir en voulant les créer.

Que ſi cependant, après de mûres réflexions, des reſſources faciles le déterminoient à jetter, dans quelques ſcènes de ſes Jardins, un aſſemblage de rochers, pour en fortifier le caractere & lui donner plus d'expreſſion, il n'oubliera pas que le terrein doit avoir de l'inégalité dans ſes mouvemens, & même de la dureté; que les arbres, les arbuſtes & les plantes ne peuvent être que de l'eſpece

de ceux qui croiſſent communément dans les lieux arides ; & qu'enfin le ſite & le local veulent être diſpoſés de maniere à faire douter ſi l'abſence des rochers n'eſt pas un oubli de la Nature. Une légere expérience lui aura appris qu'il n'obtiendra jamais qu'une imitation imparfaite, en employant toute ſorte de pierres, quand même par leur ſingularité elles ſembleroient ſe prêter à ſes vues, fuſſent-elles taillées & arrangées par le plus habile Sculpteur ; & qu'il ne parviendra jamais à produire un effet vrai, qu'en tranſportant de véritables rochers, diſtribués dans le même ordre que la Nature les lui a offerts dans les lieux d'où il les a tirés.

A ces précautions il joindra celle de les aſſembler avec aſſez d'art, pour qu'ils préſentent des blocs d'une grande dimenſion ; & c'eſt-là un des grands moyens d'éloigner toute idée de factice : idée que ce genre de fabrique doit ſur-tout crain-

dre de faire naître, parce qu'elle détruit le preſtige. Il aura ſoin encore d'amener cette ſcène par des préparations qui l'annoncent naturellement ; une tranſition ſubite, & des alentours d'un genre diſparate auroient l'air d'un contraſte fait à la main. Bref, à force d'art il retrouvera la Nature.

Ce qui rend les rochers ſi peu traitables, c'eſt qu'ils ne doivent jamais paroître une fabrication ni par leur arrangement, ni par la place qu'ils occupent; c'eſt la difficulté des moyens qui, ne ſuffiſant pas toujours à la grandeur des effets, & ne pouvant atteindre à une illuſion parfaite, n'en font ſouvent qu'un accident pitoyable & quelquefois riſible.

Au goût qui donne de la grace, au ſentiment qui répand de l'intérêt il faut encore aſſocier les reſſources du génie qui facilitent les entrepriſes les plus hardies & l'adreſſe qui les fait exécuter avec ſuccès. L'heureux Artiſte qui réunit tous

ces talens, celui dont ils dirigent le crayon, marchant d'un pas assuré, détermine d'un coup d'œil le rapport de chaque partie au tout & entr'elles; il allie les grands effets & les petits objets; il imagine des oppositions saillantes; il connoît les liaisons délicates & bien ménagées; il emploie avec succès les contrastes les plus frappans, sans craindre les contresens; il ne sacrifie jamais les beautés d'ensemble à celles de détail; en un mot, il met chaque chose à sa place & dans sa juste proportion, & arrive toujours à son but par la voie la plus courte & les moyens les plus simples.

CHAPITRE XI.

Des Bâtimens.

Ce n'eſt pas de la conſtruction qu'il s'agit ici; elle eſt la ſcience de l'Architecte : ce n'eſt pas poſitivement de la décoration qui en eſt l'art. J'enviſagerai les bâtimens par leur expreſſion & leur caractere. Mon projet eſt de conſidérer ceux de la campagne, dans leur aſſociation avec les objets de la Nature; d'examiner l'effet qu'ils produiſent dans un payſage, dans un Jardin; enfin ce qu'ils ajoutent à une ſcène.

La convenance en Architecture eſt une partie fine & délicate qui tient au ſentiment, & qui s'acquiert moins par l'étude des regles que par une profonde connoiſſance des mœurs, des uſages du ſiecle & du pays où l'on vit; (1) elle

(1) La convenance en Architecture eſt comme

n'eſt pas tout-à-fait la même à la campagne & à la ville. Dans celle-ci chaque eſpece de bâtiment a bien ſon caractere propre, mais elle compoſe un tout indépendant & ſans influence ſur ce qui l'avoiſine ; les habitations ſe touchent, & cependant s'iſolent par la

---

la bienſéance dans les vêtemens & les manieres; c'eſt une convention générale que l'uſage nous apprend. Les formes de l'Architecture n'ont rien par elles-mêmes qui déterminent cette convenance, puiſqu'elles ſont de pure invention. Soumiſes à un goût local, livrées à des combinaiſons arbitraires, elles ont varié de ſiecle à ſiecle, de pays à pays, de climat à climat, à raiſon des mœurs, des uſages des nations qui varient elles-mêmes ſans ceſſe, & n'ont eu de bornes que celles de la ſolidité : on ſe convaincra encore mieux de cette vérité, ſi l'on jette les yeux ſur les anciens monumens, ſur le genre que chaque nation a adopté & ſur les viciſſitudes que cet art a éprouvées dans tous les temps & dans tous les lieux. C'eſt encore là ce qui doit le diſtinguer de celui des Jardins qui, trouvant ſon type dans la Nature, auroit dû être dans tous les pays & dans tous les ſiecles invariable comme elle.

différence de leur proportion & de leur décoration. A l'exception de l'alignement, auquel la voie publique les soumet, l'ordonnance des façades, leur étendue, leur hauteur dépendent absolument de l'état, des besoins, des moyens des propriétaires & du goût de celui qui les dirige : & c'est le parfait accord de la décoration & du bâtiment avec sa destination qui en fait la convenance. Cet assemblage de construction de différens genres & de toute espece constitue la ville, & lui donne beaucoup d'agrément. Sans cette variété, elle ressembleroit moins à une ville qu'à un bâtiment immense & unique ; & quelque belle qu'en fût la décoration, sa monotonie la rendroit triste & ennuyeuse. Cette uniformité seroit d'ailleurs impraticable ; la différence d'état, de fortune & de rang de ses habitans, les monumens élevés à sa gloire ou pour son utilité, les constructions qu'exigent les ac-

cidens de sa situation diversifient nécessairement la forme, la disposition, l'étendue, le caractere de ses bâtimens, & donnent à chaque quartier sa physionomie. Ici ce sont des quais, là des places, par-tout de grandes & larges rues croisées par de plus petites & de plus étroites, où les édifices les plus somptueux & les plus élégans sont placés sans intermédiaire à côté des maisons les plus simples & les plus ordinaires.

Mais à la campagne, la plupart des bâtimens sont communément à de grandes distances; ils ont, outre leur caractere propre, un rapport avec le site qui les environne, & une influence qui s'étend quelquefois très-loin. C'est particulierement cette relation du caractere au site que j'appelle *convenance* dans l'art des Jardins. Quand je l'aurai fait connoître, quand j'aurai traité de la situation qui convient à chaque espece de bâtimens, de leur caractere, de leur forme

&

& de leur maſſe, ainſi que du ſtyle, de la teinte qui les mettra d'accord avec le payſage, dans lequel ils figurent; j'aurai rempli ma tâche ; celle de l'Architecte ſera d'en diriger l'exécution pour la ſolidité, d'en diſtribuer l'intérieur pour l'agrément & la commodité, & de leur donner extérieurement l'expreſſion que le Jardinier en attend, pour le charme & la vérité de ſes tableaux : objet important qui le forcera ſouvent à ſacrifier les détails à l'enſemble & les regles préciſes aux effets.

Les bâtimens, enviſagés ſous ce point de vue, ſont ce que dans la Peinture on nomme *fabrique :* expreſſion dont je me ſervirai, pour déſigner tous les bâtimens d'effet & toutes les conſtructions que l'induſtrie humaine ajoute à la Nature, pour l'embelliſſement des Jardins; & ſi, comme tels, l'Architecture s'en empare, ce ſera une nouvelle branche ajoutée à cet art précieux qui ſuppoſe déjà tant de

connoiſſances & de goût, & dont les productions ſont auſſi admirables que ſon objet eſt utile.

De ce que les conſtructions ſont l'ouvrage des hommes, il réſulte qu'elles ne doivent être qu'un objet acceſſoire dans le payſage; de ce qu'elles ne ſont pas celui de la Nature, (1) elles ſuppo-

(1) Quoi qu'en aient dit tous les Auteurs qui ont écrit ſur l'origine de l'Architecture, je ne penſe pas que ce bel Art ait trouvé ſes modeles dans la Nature. Ils ont répété les uns après les autres que les colonnes avoient pris naiſſance des troncs d'arbres qui formoient les points d'appui dans les bâtimens jadis conſtruits en bois; que l'entablement, qui les ſurmonte, n'étoit que le poitrail qui ſervoit à ſoutenir les ſolives du plancher; que le fronton repréſentoit l'égout du toit. De-là ils ont conclu que l'Architecture étoit fondée ſur la Nature; mais où ont-ils vu qu'elle eût deſtiné les troncs d'arbres à porter autre choſe que leurs branches, leurs fruits & leurs feuilles? qu'elle les eût ſoumis à recevoir les abouts d'une piece de bois équarrie? La premiere cabane, toute ſimple, toute groſſiere qu'elle étoit fut certainement le fruit de l'induſtrie & du raiſonnement & non une imitation de la Na-

ſent un but & une intention : ce but & cette intention doivent ſe manifeſter au premier coup d'œil par la forme ſous laquelle elles ſe préſentent, & par la place qu'elles occupent. Comme *fabriques*, elles ornent une perſpective ; mais, comme *convenance*, elles ajoutent au caractere & à l'effet d'une ſcène. Les bâtimens, pour n'être qu'acceſſoires au payſage, contribuent à déterminer ſon expreſſion, dans beaucoup de circonſtances.

En effet, voulez-vous qu'un payſage paroiſſe vivant ? vous y parviendrez par des bâtimens d'habitation. Voulez-vous rendre plus ſolitaire un lieu qui l'eſt déjà ? placez dans l'endroit le plus écarté, un bâtiment qui annonce la retraite ou l'abandon. Le plus petit pont déſigne un

ture. La ſeule conſéquence raiſonnable qu'ils auroient pu tirer de cette aſſertion, c'eſt que l'Architecture perfectionnée, en employant la pierre, a ramené les formes primitives des bâtimens exécutés en bois, & voilà tout.

paſſage, malgré la riviere qui ſemble y mettre obſtacle ; & un ſite, qui n'eſt que champêtre, acquerra l'attrait touchant de la ſimplicité ruſtique, par une humble chaumiere. Cette influence des conſtructions, eſt une des connoiſſances de l'art des Jardins qui exige le plus de goût & de réflexion.

Parcourez les campagnes, jettez les yeux ſur un vaſte payſage, examinez les divers bâtimens qui y ſont parſemés, vous leur trouverez une expreſſion qui leur eſt propre, & un caractere qui en déſigne l'objet. A l'extrémité d'une vallée, traverſée d'un ruiſſeau, ſe préſente un village, aſſemblage de petits bâtimens ſimples & peu élevés ; leurs toits de même hauteur, & à peu près ſemblables, jouent entre les arbres des Jardins, dont chaque maiſon eſt pourvue : la ſeule égliſe, placée au centre, ſe détache & offre un bâtiment conſidérable pyramidé par le clocher.

A travers les arbres inégaux d'un bois négligé qui borde une prairie, l'on entrevoit à peine quelques toits de chaume; c'eſt un petit nombre de cabanes éparſes qui forment un hameau. Ces ruſtiques habitations, placées chacune au milieu d'un verger agreſte entouré de haies & de ſimples palis, ſont ſi peu apperçues, qu'elles ne détruiſent pas le caractere ſolitaire d'un ſite ſi champêtre ; & ſans quelques petits champs cultivés, ſans quelques troupeaux répandus dans la prairie & les ſons aigres de la cornemuſe de berger, on ne ſe douteroit pas qu'il fût habité.

Sur le penchant d'une colline eſt un antique château ; ſon aſpect a je ne ſais quoi d'impoſant qui le fait reconnoître pour le manoir ſeigneurial. Il eſt environné de grands arbres, au-deſſus deſquels dominent encore le faîte des combles & les girouettes des tours qui le flanquent ; ſa gotique décoration, la

ſolidité de ſa conſtruction, la teinte que le temps lui a imprimé lui donnent de la nobleſſe, & annoncent l'ancienneté de celle du maître à qui il appartient.

Au centre de ces vaſtes cultures, voyez ce grouppe de bâtimens de diverſes formes & de diverſes hauteurs, c'eſt une groſſe ferme; elle eſt entourée d'enclos au milieu deſquels on voit ſes granges & le manoir plus apparent, l'inégalité des toits, la pointe ronde & aigue de celui du colombier qui les domine, mêlés aux meules de bled; tout cet enſemble préſente un effet champêtre & tout à-la-fois pittoreſque: des hommes laborieux & des animaux utiles la peuplent. Ses environs cultivés, par leurs ſoins vigilans, en leur procurant les ſolides richeſſes, les biens de la terre, lui donnent un air de vie, & ſur-tout d'abondance que n'ont ni le faſte, ni le luxe qui ne ſuppoſent pas toujours l'aiſance.

D'un côté tout oppoſé, les yeux ſont attirés par l'éclat d'une couverture d'ardoiſes ; c'eſt celle de la maiſon d'un parvenu. Un avant-corps, couronné d'un fronton porté ſur des colonnes, marque le milieu de la façade ; la blancheur de ſon enduit, les vaſes, les ſtatues, les murs de terraſſe, les jets-d'eau frappent les regards plus qu'ils ne les récréent. Elle paroît iſolée, parce que ſon avenue en ligne droite, ſes cours & avant-cours, ſes arbres taillés, ſon partere ſymmétrique & ſans verdure, ſes allées ratiſſées tranchent & la détachent du payſage qui l'environne : cet aſſemblage ſec & diſcordant qui ne flatte ni n'intéreſſe eſt une de ces productions de l'orgueuilleuſe opulence, auſſi éloignée des beautés de la Nature & des graces champêtres, que celles-ci ſont étrangeres au propriétaire qui vient de temps-en-temps y traîner ſon ennui.

Tournez vos regards ſur ce charmant

vallon ; contemplez ſes douces pentes, & le tapis verd & uni qui les recouvre ; admirez les belles maſſes d'arbres ingénieuſement grouppés qui l'embelliſſent. Un pavillon d'une architecture élégante, que couronne une baluſtrade, ne ſe laiſſe voir qu'en partie ; enveloppé de tout côté, la fraîcheur de ſon enduit brille d'un plus grand éclat. Des arbres ſinguliers & rares & des arbuſtes à fleurs forment au tour de lui de charmans bocages ; ils ſont traverſés par un ruiſſeau qui, dans ſes flexibles détours, paroît, s'échappe & reparoît encore, & ſe jette enfin dans un petit lac entouré d'une pelouſe ombragée de grands arbres, avec leſquels ſe mêlent les mâts, les voiles, les banderoles des barques légères qui voguent ſur ſa tranquille ſurface. Quelques fabriques, de forme élégante & heureuſement placées, aſyles ſombres & myſtérieux, deſtinés au repos, achevent d'orner les Jardins de cette

agréable maiſon de plaiſance que le goût s'eſt plu à parer de tout ce que l'art a de plus délicat & la Nature de plus voluptueux.

Au pied d'une côte aride & eſcarpée, parſemée de bruyeres & des rochers, eſt une uſine dont les eaux favoriſent l'exploitation; quelques plantations d'arbres deſtinés à l agrément, fruits des ſoins du maître, ſe font d'autant plus remarquer, que nulle part le ſol n'en produit. La néceſſité des chûtes l'a placée dans une de ces poſitions triſtes & ſauvages qui, ſans elle, n'euſſent jamais été habitées. La fumée des fourneaux, le ſifflement des roues, le bruit des eaux qui les mettent en mouvement, celui des machines, auxquelles elles le communiquent, rendent ſa ſituation encore plus ſinguliere & plus bizarre.

Peu loin de là, ſur un ſite auſſi ſolitaire, mais plus aimable, on rencontre une habitation champêtre. Un ſentier

entre deux haies non alignées, entremêlées de quelques arbres étêtés & noueux, parce qu'ils ſont ſouvent émondés, lui ſert d'avenue. Il eſt couvert d'un gazon fin, journellement pâturé par les beſtiaux commenſaux de la chaumiere. Le manoir eſt ſitué au bord d'une prairie plantée d'arbres fruitiers que des pampres entrelacent ; une fontaine d'eau vive & limpide fuit en ruiſſeau, la traverſe & l'arroſe. Des ſaules & des aunes marquent ſes libres contours; quelques-unes de leurs racines n'embarraſſent ſon cours, que pour exciter un léger murmure. Les modeſtes bâtimens, tapiſſés par le lierre, égayés par la vigne vierge qui verdiſſent ſes murs, ſont garantis des ardeurs du midi, par un gros noyer; ſon feuillage domine les toits : ſon ombre ſert d'abri aux oiſeaux de la baſſe-cour, dont le chant & le mouvement animent les alentours de l'habitation, mais n'en troublent jamais la tranquillité

Asyle champêtre, séjour de l'innocence! quel est celui qui n'a pas quelquefois envié tes douceurs, & à qui l'aspect d'une retraite si simple & si paisible n'arracha jamais un soupir?

Voilà quels sont les principaux manoirs de la campagne, les sites qui leur conviennent, & ceux qui conséquemment méritent, comme tels, l'attention du Jardinier. (1) En examinant leur effet, il acquerra la connoissance de leur rapport avec les scènes, dans lesquelles ils sont placés, & celle du caractere propre à chaque espece. Cette étude lui apprendra à éviter les contre-sens dans l'application qu'il en fera; il ne construira pas une chaumiere, où il faut une maison de plaisance; un hôtel où doit figurer un château; il ne placera pas une

(1) On se doute bien que de tous ceux que je viens de faire passer en revue, j'en exclus le Jardin symétrique.

ruine dans le *Jardin ;* un Kioſque dans la *ferme ;* une maiſon bourgeoiſe dans le *parc ;* un palais dans le *pays*, ni un pavillon à l'italienne dans un ſite ruſtique & ſauvage. Il apprendra encore à lier les fabriques aux objets de la Nature ; elles ſont d'un genre ſi différent des matériaux qui compoſent un payſage, qu'il faut bien de l'art & du goût, pour les leur aſſocier. (1)

Avant d'aſſeoir le manoir, il aura déjà arrêté ce premier objet de convenance, il aura même projeté les principales diſtributions de ſes Jardins, pour le mettre

(1) L'art de l'Architecture differe tellement de celui des Jardins, que ce n'eſt que l'habitude & la néceſſité qui nous font ſupporter le mélange des bâtimens dans les tableaux de la Nature ; & que toute conſtruction, qui n'a pas le beſoin pour excuſe eſt défectueuſe. Voilà pourquoi les eſcaliers, les rampes, les murs deſtinés à ſoutenir les terres, à contenir les eaux, à renfermer les terreins répugnent ſi fort à l'œil & au goût, & paroiſſent ſi déplacés dans un payſage.

dans une position favorable, pour être en état d'en fixer la masse relativement à l'étendue du site qu'il lui destine. Le développement du bâtiment est-il trop grand ? il la resserre & la retrécit ; ne l'est-il pas assez ? il la fait paroître vague & nue.

Que si les besoins du propriétaire exigeoient des bâtimens d'un volume plus considérable que le site ne peut le comporter, il se gardera bien, pour obvier à cet inconvénient, d'entasser étage sur étage. Cet usage pratiqué à la ville, où le terrein est rare & précieux, où il faut avoir en hauteur ce qui manque en superficie, est non-seulement inutile & déplacé à la campagne, mais produit encore l'effet le plus déplaisant pour l'aspect ; il est de plus un obstacle à la jouissance, parce qu'il met les Jardins à une distance considérable. On est peu tenté de sortir, l'on va rarement se promener, quand l'appartement de société

eſt au premier étage. Y a-t-il un eſcalier à franchir ? on héſite ; c'eſt une ſorte de barriere qui arrête.

J'aimerois mieux diviſer les bâtimens, détacher du manoir ceux qui ne lui ſont qu'acceſſoires ; je les cacherois par des plantations, & ne laiſſerois en évidence que la maſſe qui ſeroit en proportion avec le tableau dont elle fait partie. Pourquoi les bains, par exemple, ne feroient-ils pas un objet à part qui auroit ſon Jardin, ſon ſite particulier ? ce qui vaudroit mieux que de les placer dans des bas humides, mal-ſains & ſans vue, comme on y eſt ſouvent forcé, lorſqu'on accumule tout ſous le même toit, & que l'on veut avoir tout ſous ſa main. Eſt-il néceſſaire que la chapelle, les écuries ſoient immédiatement liés à l'habitation ? je penſe au contraire que cette maniere de ſéparer les bâtimens de dépendance en pluſieurs corps de logis, peut fournir d'agréables accidens dans la compoſi-

tion, & qu'elle a ſon avantage dans beaucoup de circonſtances ; ne fût-ce que pour faciliter les diſtributions intérieures, & pour écarter des hôtes ce que certaines parties du ſervice ont d'incommode & d'importun. Qu'y a-t-il d'ailleurs de plus ſec, de plus auſtere, de plus éloigné des graces champêtres que ce luxe de bâtimens, que ces faſtueuſes conſtructions, & cet amas énorme de pierres raſſemblées en un tas ? (1)

(1) Quand un riche Citadin achete une poſſeſſion à la campagne, on croiroit qu'il recherche la liberté, la tranquillité, & que ſon but eſt de s'y livrer à des exercices amuſans autant que ſalutaires, de jouir de la pureté de l'air, du ſpectacle de la Nature & de lui-même ; que conſéquemment ſes Jardins ſont l'objet important dont il va d'abord s'occuper ; mais non : ce qui l'intéreſſe, ce qui fixe ſon premier & preſque ſon unique ſoin, c'eſt ſon habitation. Il entaſſe pierres ſur pierres ; il en décore ſes environs, ſes cours, ſes avant-cours ; il en enferme ſes eaux, il en entoure ſes terres. A voir tant d'ouvriers, tant de matériaux, on diroit qu'il veut bâtir une cité. La maiſon n'eſt jamais aſſez

Après avoir fixé la masse du manoir ; il faut en déterminer la situation ; mais quelle sera sa position ? le placera-t-on à mi-côté, sur la hauteur ou dans un fond ? son sol sera-t-il de niveau ou en pente ? préférera-t-on ce qu'on appelle

---

grande, assez volumineuse extérieurement ; dans l'intérieur rien n'est épargné pour les embellissemens, rien n'est assez beau, assez riche, assez éclatant : il y porte le luxe avec l'embarras de la ville : il y veut jusqu'aux aises de la molesse. Plus flatté de ses bâtimens, où il ne devroit se renfermer qu'à regret, que de ses Jardins, son véritable séjour, il ne parle que de son sallon doré, de ses meubles somptueux ; il montre ses bains de marbre, sa belle distribution ; il vante ses grands murs de terrasse, ceux de ses vastes fossés. Que s'ensuit-il de tant de superfluité, de tant de dépenses ? qu'il en est bientôt las ; que, sans la table, le jeu, que sans la nombreuse compagnie qu'il a grand soin d'y rassembler, il n'y resteroit pas vingt-quatre heures sans périr d'ennui : cela doit être ainsi. Ayons à la campagne une petite maison, c'étoit l'avis & le goût de Socrate ; rendons-la propre & commode, mais procurons-nous un grand Jardin agréable & riant, & nous jouirons.

une

une belle vue, c'eſt-à-dire, une vue étendue à un aſpect borné? Qu'on me permette de m'arrêter un moment ſur cette partie ſi intéreſſante de l'art des Jardins; la matiere eſt neuve, & la diſcution ici ne ſera pas déplacée.

Deux conſidérations eſſentielles doivent ſervir de guide dans la poſition du manoir : l'aſpect & le mouvement du terrein. L'un a pour but de procurer un marcher facile & des promenades engageantes; l'autre de préſenter un enſemble qui plaiſe au premier coup-d'œil, & qui cependant intéreſſe toujours. J'en ajouterai une troiſiéme : la ſalubrité. La réunion de ces trois conditions forme ce que j'appelle une ſituation agréable.

Je ne voudrois pas ſous ma maiſon une vue très-étendue, quelque belle qu'elle fût; une telle perſpective étonne, enchante d'abord, mais elle perd bientôt ſon prix : le charme diminue, s'évanouit même tout-à-fait pour qui l'a

toujours ſous les yeux. Tel eſt l'effet conſtant du ſentiment d'admiration, de ſurpriſe, qu'il n'a que le premier moment pour lui & ne revient plus; & que plus ſon impreſſion eſt vive, moins elle eſt durable. Si cette vaſte perſpective réunit une grande quantité d'objets, elle fatigue; ils ſont ſi éloignés, ſi mêlés, ſi confus, qu'on les diſtingue à peine: aucun n'attache & n'intéreſſe. Si elle en a peu, elle eſt vague; l'œil regarde, ſans voir, & ne ſait où ſe repoſer.

Une vue étendue, n'ayant pour elle que la ſurpriſe du premier moment, ſera donc mal placée au devant du manoir, d'où l'habitude de la voir à toute heure la rend inſipide ou nulle, & d'où elle peut être même fatiguante. Admettons pour un inſtant qu'elle ſoit la plus belle de toutes celles que les différentes poſitions du Jardin peuvent offrir; dénué de ce puiſſant attrait, le Jardin ſera négligé; car n'ayant rien d'auſſi intereſſant

à préſenter, qu'iroit-on y chercher? Mais ſi les grandes perſpectives, les grandes découvertes ſont d'autant plus agréables, qu'on les voit moins ſouvent & moins longtemps; s'il eſt un art de les rendre plus piquantes, par la maniere dont elles ſe préſentent, par là ſurpriſe qu'elles excitent, par les contraſtes qui les font valoir; ſi l'attrait de la curioſité engage à les aller chercher; ſi elles ſont le motif d'une promenade, le but d'une courſe & le dédommagement de la légere fatigue qu'elles auront donnée, il eſt donc à propos de les éloigner de la maiſon, d'où elles perdroient tous ces avantages. Voilà mes raiſons pour éloigner du manoir les vues trop vaſtes. Je choiſirois encore moins une vue ſauvage & aride; elle eſt triſte & affligeante. Et j'éviterois ſur-tout de placer le manoir ſur un ſol aquatique, près d'un marais, dont les eaux ſtagnantes ſeroient ſujettes à ſe croupir; cet aſpect eſt auſſi

dégoûtant que la ſituation eſt inſalubre.

Je préférerois une vue familiere, dont les principaux objets ſeroient à ma portée, dont l'enſemble agréable & riant parût par ſa médiocre étendue faire partie de mon patrimoine, à moins que mon Jardin ne fût un *pays*. Cet air de propriété ſeroit un intérêt de plus ajouté à ma jouiſſance. Je voudrois un aſpect qui m'offrît l'eſpoir d'une promenade engageante, par la diſpoſition du terrein en pente douce près du manoir. S'il monte avec trop de rapidité, la vue ſera peu agréable & ſans variété, le marcher ſera fatiguant; deſcend-il précipitamment, il aura le même inconvénient: l'œil d'ailleurs ne ſuit point une pente trop rapide; il ſaute par-deſſus, va chercher au-delà les objets qui ſont à ſa hauteur, & l'intervalle n'eſt plus qu'un creux perdu pour lui. Je ne me priverois pas dans certaines circonſtances d'un lointain, cet accident en procu-

rant de l'air & un plus grand ciel, termineroit agréablement la perſpective, feroit valoir les devans, & rendroit la limite incertaine, ſans être vague. Si un tel ſite n'excite ni admiration, ni ſurpriſe, il récrée, il intéreſſe & ne laſſe jamais; il attache par ſon enſemble, par ſes détails & les charmes de la variété.

Au ſurplus, chaque eſpece de Jardin doit avoir ſon caractere particulier, & la perſpective du manoir doit être différente. Pour le *pays*, il faut une vue étendue, mais meublée d'objets qui en déterminent la caractere, & enrichie d'effets pittoreſques & variés : ſon ſite donné par la Nature & la diſpoſition du terrein ne ſe fait pas, on le choiſit. Pour le *parc*, les points-de-vue ſeront moins éloignés, le ſite ſera moins vaſte; mais il préſentera un heureux aſſemblage de grandes parties toutes correſpondantes au château. Cette correſpondance an-

nonce la propriété, un des caracteres qui lui eſt eſſentiel, ainſi qu'à tous les Jardins. (1) Eſt-ce le *Jardin* proprement dit? ſon tableau ſera plus rapproché & totalement pris ſur lui-même, parce qu'il ne ſe lie que rarement avec les objets extérieurs; il n'exige qu'une médiocre étendue: auſſi ſe plie-t-il aiſément aux formes qu'on veut lui donner. Son genre & ſon caractere dépendent preſqu'entierement du Compoſiteur; il peut en créer tous les effets. Il peut l'orner de tous les embelliſſemens dont la combinaiſon bien entendue des bois agréa-

(1) Il eſt bon de ſe reſſouvenir que le manoir du *pays* doit avoir dans la partie, où il eſt placé, un Jardin particulier d'un caractere qui lui ſoit analogue; mais ce Jardin, qui n'eſt qu'une très-petite partie de l'enſemble général, doit concourir comme le reſte à former un tout, ſinon par ſon uniformité du moins par ſon indentité. Ce n'eſt pas que le manoir ne puiſſe faire auſſi du *pays* ſon ſeul Jardin; alors il aſſujettit ſon caractere au ton général.

bles, des pelouſes unies, des eaux tranquilles, aſſociés à des pentes peu tourmentées ſont ſuſceptibles. Quant à la *ferme*, ſa vue n'aura pas de borne fixe; ſon verger, ſes enclos & le genre de ſes cultures lui procureront un ſite toujours intéreſſant, & formeront ſes ſcènes principales : les autres objets qui entreront dans le tableau, s'ils ſont analogues au genre, ſeront un agrément dont elle fera ſon profit, mais qu'elle ne recherchera pas comme néceſſaires.

Il eſt rare que le manoir ſoit bien ſitué ſur une hauteur; des pentes dures & peu praticables rendent les promenades fatiguantes & le marcher incommode : une vue vague & plongeante ne donne jamais une perſpective aimable. Dans une telle poſition, l'on ſera privé des eaux qui ſe trouvent plus communément dans les vallées; les bois, vus de haut en bas, n'offrent pas un auſſi beau ſpectacle que vus de bas en haut,

& le bâtiment, comme objet d'aſpect, paroîtra iſolé & détaché du payſage. S'il eſt un manoir, à qui une pareille ſituation puiſſe convenir, c'eſt quelquefois celui du *pays* ſauvage; pourvu néanmoins qu'elle ne le prive pas des promenades; qu'elle ne le ſépare pas trop des eaux, des bois qui rendent une habitation agréable, & dont le trop grand éloignement ne ſeroit que foiblement compenſé par la plus vaſte perſpective.

La ſituation du manoir, au milieu de la plaine, eſt encore plus déſavantageuſe. Une grande plaine n'offre qu'une froide égalité, qu'une conſtante monotonie & un horizon ſans grace & ſans variété. C'eſt une étendue immenſe, & d'un coup-d'œil on l'embraſſe. Tous les accidens, tous les détails ſont perdus, parce que le plus petit obſtacle les cache & obſtrue de grandes ſurfaces. Si elle a des eaux, elles ſont ſtagnantes; on ne les voit qu'autant qu'elles ſont vaſtes

& rapprochées. J'éviterai donc la plaine pour l'établiſſement du *parc* & pour la poſition du château. Je la fuirai décidément pour le *pays ;* celui-ci ne ſe plait que dans les aſpects variés, dans les grands mouvemens du terrein, d'où ſe tirent les beaux effets de la Nature. Le *Jardin* même & ſa maiſon de plaiſance n'y trouveroient que de foibles reſſources : la *ferme* ſeule peut s'en accommoder ; mais l'un & l'autre ſeroient privés de nombre d'effets & d'accidens, & ne s'y procureroient pas toutes les beautés, dont ces deux eſpeces de Jardins ſont ſuſceptibles.

Ainſi je ne rechercherois la plaine dans aucun cas pour la ſituation du manoir & l'établiſſement d'un Jardin, quel qu'il fût. Je lui préférerois encore le vallon le plus reſſerré & le plus profond ; il préſente au moins quelques reſſources à l'Artiſte. Il a celle des eaux, celle d'une végétation vigoureuſe ; les

côtes qui l'enferment fourniſſent des accidens de détail, & procurent ſouvent des effets qui peuvent indemniſer des agrémens de la vue, refuſés à de ſemblables ſituations.

Les hauteurs, les plaines, les vallées profondes, ayant toutes beaucoup plus d'inconvéniens que d'avantages, c'eſt aux ſituations à mi-côte & aux larges vallées qu'il faut donner la préférence; elles réuniſſent & offrent en effet tout ce qui compoſe un beau payſage & d'agréables perſpectives. Là ſe trouvent les eaux de toute eſpece; là les côteaux ſe combinent avec les vallons, les bois avec les prairies, & leur mélange donne naiſſance aux accidens les plus ſéduiſans; les productions ſont très-variées, les pentes ſont très-douces, le marcher eſt facile, & l'air ni trop vif, ni trop épais, rend ces ſituations très-ſalubres.

Ce n'eſt point aſſez d'avoir mis de la proportion entre la maſſe du bâtiment

& l'étendue du ſite, ce n'eſt point aſſez d'avoir choiſi une place convenable, il faut encore que le caractere, le ſtyle, la teinte du bâtiment ſoient analogues à la ſcène & à l'eſpece de Jardin auquel on le deſtine.

Si c'eſt le *parc*, il lui faut un château; mais quelle ſera ſa forme? à quoi le diſtinguera-t-on des autres bâtimens? ſon inſtitution va nous l'apprendre.

Le château tire ſon origine de ces temps malheureux de la féodalité où, dans un état de guerre perpétuelle, la force faiſoit le droit. Un Seigneur, aſſez puiſſant pour attaquer, vouloit auſſi ſe défendre contre les ſurpriſes de ſes pareils. Il conſtruiſoit une place forte pour ſa ſûreté; elle renfermoit de vaſtes bâtimens, pour ſervir de refuge à ſes vaſſaux, & les mettre à l'abri des incurſions ſubites de l'ennemi. Il choiſiſſoit ſouvent une hauteur inacceſſible pour former ſon établiſſement, ou, s'il étoit obligé

de l'asseoir dans des lieux bas, il l'enfermoit au milieu des eaux. De-là ces vastes enceintes de murs épais & élevés, ces immenses fossés, ces ponts-levis, ces tours à meurtrieres, monumens de notre ancienne barbarie.

Mais de nos jours tout est changé. Un château n'est plus qu'un asyle champêtre, où le maître va se délasser des fatigues de la ville, & goûter en paix les douceurs de la retraite & les agrémens de la campagne. Il ne lui reste de son ancienne puissance que des droits utiles & honorifiques, & la prééminence sur tout ce qui dépend de sa seigneurie. Ses vassaux, autrefois ses serfs, ne sont plus que ses cliens & ses protégés. Ah ! si jamais un goût personnel, l'usage ou d'autres motifs engageoient les Seigneurs à habiter plus long-temps leurs terres, ils acquerroient une prééminence bien plus précieuse ; celle qu'on obtient en faisant des heureux. La saine Philoso-

phie, en répandant ſa lumiere, en épurant les mœurs, a rapproché l'homme de l'homme, ſans troubler l'ordre hiérarchique de la ſociété. Mais c'eſt l'habitude de vivre aux champs qui le rend compatiſſant pour ſes ſemblables; il voit de plus près leurs beſoins & leur miſere, & ne les ſoulage pas envain : il jouit du bonheur qu'il leur procure : il va chercher ici le malheureux qu'à la ville il repouſſe; & dans cette relation de bienfaits & de reconnoiſſance, le cœur, perpétuellement exercé, devient néceſſairement humain & ſenſible. Je demande grace pour cet écart, & je reviens. C'eſt la prééminence que le ſtyle du château doit annoncer, & qui ſera ſon caractere eſſentiel. Il ſuffira pour cela de lui conſerver les tours qui le flanquent, ſes combles élevés, ſa mâle & antique architecture; mais on comblera ces foſſés peu ſalubres, on abbattra ces triſtes murs qui l'empriſonnent,

on détruira ces ponts-levis effrayans, inutiles aujourd'hui. C'eſt par-là que le château conſervera le caractere de nobleſſe & de ſuzeraineté qui doit le diſtinguer; caractere qui, ſous cette forme, s'aſſocie aux graces champêtres bien mieux que ſous celle que nous donnons à nos châteaux modernes.

Un bâtiment à pluſieurs étages, terminé par deux pavillons qu'une imperceptible ſaillie & des corps de refend détachent à peine, ou dont un maigre avant-corps, qui marque foiblement le milieu, eſt ſurmonté d'un petit fronton : ornement qui ſemble, par ſon fréquent uſage, être devenu le ſigne caractériſtique des châteaux modernes; quelquefois des colonnes qui n'ajoutent nulle nobleſſe à l'édifice; le tout coëffé d'un comble briſé, bas & écraſé, percé de lucarnes qui le rapetiſſent encore : te leſt le ſtyle qui a remplacé celui des anciens châteaux. Il eſt vrai qu'on y a ſuppléé

par de longues & ennuyeuſes avenues droites qui ont pour ſeule & éternelle perſpective le faſtidieux fronton ; qu'on s'eſt enfermé de grilles de fer au lieu de murs ; qu'on s'eſt entouré de cours, d'avant-cours, de parterres ; genre de magnificence qui n'appartient qu'aux palais & aux hôtels. Mais tous ces grands vuides, au milieu deſquels ſe perd le château, d'autant plus admirés qu'ils ſont plus ſpacieux, outre qu'ils ne ſont juſtifiés ni par la néceſſité, ni par l'agrément, ont de très-grands inconvéniens ; ils iſolent le manoir, l'éloignent, le ſéparent des promenades, & lui font une enceinte de ſable & de pavé qui fatigue les yeux & les pieds. Heureux encore quand les cours ne ſont pas enfermées de murs & de bâtimens ! auſſi le maître & ſa ſociété, ne pouvant ſortir d'aucun côté ſans rencontrer un marcher rebutant, ſans être expoſé aux ardeurs du ſoleil & aux injures de l'air, peu tentés d'ail-

leurs de visiter des Jardins, dont l'aspect est sans attraits & d'une insipide monotonie, passent leur temps auxchamps comme à la ville, c'est-à-dire, renfermés sous des toits : ce n'étoit pas la peine de la quitter.

Laissons dans les villes les palais, les hôtels & tout ce qui leur appartient ; construisons des châteaux, des maisons de plaisance, des fermes à la campagne, & ne confondons pas le style imposant de la grandeur avec le ton fastueux du luxe & de la richesse. D'ailleurs cette forme des châteaux modernes ne leur appartient pas exclusivement ; devenue le modele de toutes les maisons bâties à la campagne, elle confond le manoir seigneurial & celui du particulier. Et le publicain, qui aura formé son établissement dans une terre, le disputera au Seigneur, le surpassera même en magnificence, en somptuosité, & la *convenance* sera anéantie.

Si

Si le *parc* exige un château qui annonce la prééminence, le manoir destiné au *Jardin* ne sera qu'une maison de plaisance. C'est pour elle qu'il faut reserver la fraîcheur des enduits, la légereté des formes, & tout ce que la décoration a d'agréable & de riant; c'est-là que la noblesse doit être sacrifiée aux graces, la richesse à l'élégance, la somptuosité au goût. Les grandes masses y paroîtront toujours lourdes, parce que le site du Jardin est communément d'une médiocre étendue. Ce seroit une présomption de ma part d'entrer dans un détail sur la décoration de la maison de plaisance; l'architecture de nos jours, qui s'est perfectionnée dans tous les genres, nous offre des modeles charmans, & nombre d'exemples de composition agréable & gracieuse.

Les bâtimens de la *ferme* seront bas, simples & sans décoration; mais on donnera une grande attention à la ma-

niere dont on les placera, afin que le grouppe qu'ils préſentent ſoit agréable & champêtre, &, qu'au moyen des plantations & des enclos, dont on eſt le maître de les envelopper, ils ſe compoſent d'une maniere pittoreſque : voilà quel ſera leur plus grand charme. Leur ſimplicité ſe tirera non-ſeulement de celle des formes, mais encore de celle des matériaux qui entrent dans leur ſtructure. Le manoir cependant, moins négligé ſe diſtinguera des bâtimens acceſſoires, & notamment dans la ferme bourgeoiſe, où il peut devenir même une agréable maiſon de campagne, ſans s'écarter du ſtyle champêtre.

Quant au *pays*, j'ai déjà dit que le manoir n'eſt dans l'enſemble qu'un accident particulier, ſous la forme qu'exige la place qu'il occupe. Pour la lui choiſir, conſultez tout-à-la-fois l'effet général & le petit domaine qui lui eſt affecté ; & ſoumettez ſon ſtyle & ſa

décoration au caractere de la ſcène particuliere à laquelle il appartient, & ſurtout au genre du *pays*; & ne conſtruiſez qu'une chaumiere, ſi l'un & l'autre ne comportent que cette eſpece de bâtiment. Eh quoi ! une chaumiere pour manoir? oui, une chaumiere; le *pays* n'eſt pas le Jardin du voluptueux ſybarite, mais celui de l'homme de goût, aux yeux de qui la *convenance* eſt préférable à l'étalage d'un luxe déplacé.

Le manoir eſt le principal, mais non le ſeul bâtiment des Jardins; ceux-ci en comportent de bien des genres. Quelques-uns de ces bâtimens ont pour objet l'effet, & d'autres le beſoin : il ſeroit mieux que tous duſſent leur exiſtence à ce double motif. Il eſt rare que ceux, qui n'ont pas un but d'utilité réelle ou du moins apparente, & qui ne ſont conſtruits poſitivement que pour l'effet, embelliſſent réellement une ſcène. Quelqu'agréables, quelque bien ſitués qu'ils

ſoient, ſi une ſorte de néceſſité ne les juſtifie, ils déplaiſent par cela ſeul qu'ils montrent trop évidemment l'intention de plaire. Comme fabriques, les bâtimens ne ſont des accidens heureux que placés à propos, ſans prétention ni confuſion; que lorſque le caractere de la ſcène en reçoit plus d'expreſſion. L'abus de cette facile reſſource, qui annonce la richeſſe du propriétaire qui les a payés, décele en même temps l'inſuffiſance du Jardinier qui les a ordonnés.

Qu'y a-t-il en effet d'intéreſſant dans cette collection de bâtimens d'oſtentation, ſur-tout dans ces monumens d'imitation qui n'ont jamais la proportion ni l'expreſſion de ceux qu'on veut repréſenter ? qu'y a-t-il ſur-tout de plus déraiſonnable que cette aſſociation de tous les genres, anciens & modernes, grecs & gothiques, turcs & chinois, & tout cela dans un ſeul Jardin ? comment

prétendre réunir, ſans revolter le ſens commun, les quatre parties du monde dans un petit eſpace, & tous les ſiecles dans le même inſtant? Un pont ne peut-il être que chinois? l'élégance d'un pavillon conſiſte-t-elle dans la forme & les ornemens gothiques? un repoſoir ne doit-il ſe préſenter que ſous la figure élégante d'un porche? ce n'eſt pas tout: ſi le Compoſiteur s'aſſervit aux regles de l'Architecture, il affecte ſouvent une ſévérité qui ne s'accorde pas toujours avec les graces, & moins encore avec l'effet qu'il ſe propoſe; s'il arrive au contraire qu'il les mépriſe ou les néglige; alors, s'abandonnant au délire d'une imagination licencieuſe, & ne connoiſſant ni frein ni meſure, il fait un groſſier mélange de tous les genres; il ne craint pas de les réunir dans une même décoration. De telles fabriques ſont & paroîtront, dans toutes les circonſtances, un compoſé monſtrueux,

une production barbare. Si l'on ſe prévaut de ce que j'ai dit, que ſouvent les regles préciſes de l'Architecture doivent céder à l'effet, c'eſt m'avoir bien mal entendu.

Que ſera-ce enfin ſi à ce ridicule on joint celui de la ſituation ? ſi, au milieu d'un gazon, ou ſur le penchant d'un côteau, on éleve une butte méthodiquement arrondie, diſpoſée tout exprès pour détacher & mettre en évidence une fabrique ſouvent ſans analogie & ſans accord avec l'expreſſion de la ſcène ? ſi, ſur les bords d'un ruiſſeau frais qui orne un Jardin élégant, on conſtruit une tour ruinée ou un rocher ? ſi, dans un ſite ſauvage, on plante un pavillon décoré des plus riches ornemens de l'Architecture ? ou bien ſi l'on éleve une pyramide égyptienne au centre d'un bocage conſacré aux fleurs & aux graces du printemps ? prétend-t-on par-là produire des contraſtes ? mais des contraſtes ne ſont pas des

contradictions : a-t-on le projet de faire illuſion ? cet artifice groſſier n'en ſuppoſe pas même l'intention.

Le *pays*, qui ſeul peut ſe prêter à une grande variété d'effets, qui eſt ſuſceptible d'une grande diverſité de caracteres, n'admettra jamais des licences ſi contraires à toute vraiſemblance. S'il eſt champêtre, il ne comportera que les bâtimens & les *fabriques* répandus communément dans la campagne & les champs. S'il eſt ſauvage, il ne lui faut que des bâtimens ruſtiques. S'il eſt déſert & abandonné, il ſe permettra des ruines, veſtiges de ſon ancien état ; mais elles ne ſeront pas un monceau informe de décombres entaſſées ; elles n'enrichiront le ſite, qu'autant qu'elles ſeront impoſantes par leur grandeur ; elles ne captiveront les regards qu'autant qu'elles ſeront compoſées d'une maniere pittoreſque ; elles n'intéreſſeront qu'autant que, vénérables par leur antiquité, les

parties encore exiſtantes feront connoître, ſans un effort pénible, la forme générale & la deſtination du monument, dont elles ne ſont que les reſtes; & que les arbres qui croiſſent ſur ſes fondations, que le lierre qui tapiſſe ſes murs, que la mouſſe & l'herbe qui les recouvrent prouveront ſa vétuſté. Si telles ſont les conditions de ce genre de *fabriques*, qui oſera tenter d'en conſtruire & ſe flatter du ſuccès qu'on obtiendra que par la plus parfaite illuſion ?

Je me diſpenſerai de faire paſſer en revue tous les genres de bâtimens, d'en faire l'application à chaque eſpece de Jardin. Vouloir peindre tous leurs caracteres & leurs effets; diſtinguer tous ceux que le goût approuve & qu'il rejette; entrer dans le détail des aſyles, des retraites, des repoſoirs; parler de toutes les eſpeces de clôtures & de barrieres; preſcrire la maniere dont il faut les placer pour qu'elles n'interrompent pas la marche

du terrein, & qu'elles ne bornent pas les perſpectives; décrire toutes les ſortes de ponts; fixer leur proportion relativement au point de vue & à la diſtance; déterminer l'accord de leur largeur avec celle de la riviere qu'ils croiſent, & de leur hauteur avec celle du rivage qui leur ſert de point d'appui, ſeroit outre-paſſer les bornes d'une théorie. Seulement je ferai obſerver, à l'occaſion de ces derniers, que, ſelon les circonſtances, les plus ruſtiques, comme les plus magnifiques conviennent au *pays;* que les plus élégans & les plus légers conviennent au *parc* & au *Jardin*, & les plus ſimples à la *ferme;* qu'en général les ponts de pierre ſont plus mâles & plus graves, mais que ceux en bois ſont plus légers & plus gais; qu'ils obſtruent moins les eaux & ſe lient mieux aux effets d'un payſage; &, qu'à raiſon de leur grace & de leur variété, ils ſont ſouvent préférés.

Tant d'objets à diſcuter ſeroient la ma-

tiere d'un ample volume, & ſans doute je n'aurois pas encore tout dit. Mais il ſuffit d'éveiller le génie, d'échauffer le ſentiment; il ſuffit, pour atteindre au but que je me ſuis propoſé, d'avoir démontré que les conſtructions & les fabriques ſont ſoumiſes aux regles du goût & aux loix du raiſonnement, & non au caprice & à la fantaiſie; que, dans tous les cas, il faut atteindre à la plus exacte vraiſemblance & obſerver la *convenance;* que c'eſt y manquer eſſentiellement que d'élever à la campagne des bâtimens faſtueux; que la magnificence contrarie & fait fuir les graces champêtres, qui ne ſe plaiſent que dans la ſimplicité; & qu'enfin les bâtimens n'étant que des objets acceſſoires, ils doivent ſe conformer au ſite, & non le ſite aux bâtimens.

Mais où placera-t-on les temples, les égliſes gothiques, les cimetieres, les tombeaux, les vers, les inſcriptions, les

monumens allégoriques, emblématiques, & tous ces bâtimens d'imitation & de caprice, dont fourmillent les Jardins modernes qui prennent faveur ſous le nom de *Jardins Anglois*? Quel eſt enfin le ſite qui leur convient? Je ſupplie mon Lecteur de ſuſpendre ſon empreſſement juſqu'au chapitre deſtiné à traiter des *genres*, où tous ces objets ſeront diſcutés.

CHAPITRE XII.

DU PAYS.

Description d'Ermenonville. (1)

LE *pays* est une grande machine qui exige beaucoup d'imagination, & des talens supérieurs; il est dans cet art ce que le Poëme épique est dans la Poësie. L'Artiste, qui se livre de préférence à cette espece de Jardin, est autant au-dessus de celui qui s'attache aux autres, que le peintre d'Histoire est au-dessus du peintre de genre.

J'ai déjà fait observer que le caractere distinctif du *pays* étoit la variété; il présente en effet tous les tableaux de la

(1) J'ai cru devoir appuyer mes principes par des exemples: voilà pourquoi je donne la description des Jardins d'Ermenonville & de Guiscard.

Narure; il en admet tous les accidens; il ſe prête à ce beau déſordre qui la caractériſe; comme elle, il ſe plaît dans les tranſitions hardies & les contraſtes; comme elle, il eſt ſuſceptible d'une infinité de modifications & de combinaiſons. Ouvert ou reſſerré, montueux ou de niveau, ſec ou aquatique, deſert ou peuplé, le *pays* ſera frais & aimable ou ſombre & arride, grand & impoſant, ou ſimple & naïf, inculte & pauvre, ou productif & riche. C'eſt de ces qualités qu'il tire ſes différentes expreſſions; &, ſelon celles qui prédominent, il prend un caractere champêtre, cultivé ou ſauvage; ce qui forme ſes trois principaux genres.

Le *champêtre* peut être plus ou moins ruſtique, mais il ſuppoſe toujours de la fraîcheur & de la ſimplicité dans ſes tableaux. Ses accidens n'ont rien de ſurprenant ni d'extraordinaire; ſes pentes ſont douces; ſa verdure eſt riante &

animée ; ſes eaux coulent ſans violence, & ne ſont agitées que par de foibles obſtacles ; il aime les vallées couvertes de prairies & les côteaux ombragés ; il ſe plaît parmi les ſaules, les peupliers, les arbres gais & légers. Il exige peu de fabriques, parce qu'il eſt un peu ſolitaire ; s'il en adopte quelques-unes, ce ſont les petits hameaux, les chaumieres, les cabanes diſperſées : ce genre eſt le plus intéreſſant des trois. Perſonne n'eſt inſenſible à ſes charmes ; la douceur de ſes effets & ſes graces ſimples plaiſent généralement.

La culture, les champs, les villages, les fermes conſtituent le genre *cultivé ;* ſes côteaux ſont ornés de vignes & d'arbres fruitiers ; ſes plaines ſont des guérets partagés par des haies, ſéparés par des enclos ; ſes vallées, des herbages couverts de troupeaux ; ſes eaux, des ruiſſeaux & de tranquilles rivieres qui portent par-tout la fertilité. Son aſpect riche & peuplé

offre de tous côtés les fruits du travail, de l'activité & de l'industrie.

Le genre *sauvage* se reconnoîtra à son terrein tourmenté, à ses vallées sinueuses & profondes, à ses hautes montagnes fréquemment entrecoupées de gorges & de ravins. Il sera abondant en rochers, il aura de vastes & sombres forêts; son sol aride, ses sables stériles ne produiront que des bruyeres, ils se couvriront de mousses; ses eaux feront des torrens furieux ou de bruiantes cascades; il aura encore de grands lacs, des fleuves majestueux, des marais incultes; & pour fabriques, des hameaux simples & rustiques, des forges noires & enfumées, quelque vieux château abandonné, des tours ruinées, d'antiques monumens qui ont résistés au temps.

Tous ces genres peuvent encore se modifier les uns par les autres, & dans leur mélange, produire des caracteres nouveaux, acquérir des expressions très-

différentes, selon la maniere, dont ils seront associés & à raison de leurs combinaisons.

J'ai dit qu'on ne fait pas le *pays*, mais qu'on le perfectionne ; c'est la Nature qui en ordonne les principaux effets ; c'est elle qui doit avoir ébauché les principales masses : tout l'art consiste à en bien saisir l'ensemble, à bien distinguer & fortifier les traits qui lui donnent son expression. Si l'Artiste ose créer des accidens, il ne se permettra que ceux que la Nature auroit pu placer ; ils seront proportionnés au site & analogues aux scènes ; il rejettera tout ce qui altere, affoiblit ou contrarie le caractere général.

Les Jardins d'*Ermenonville* présentent un *pays* en partie champêtre, & en partie sauvage. Sa belle vallée, la riviere qui l'arrose, les côteaux qui la dessinent, les plantations qui l'ornent, les prairies qui la couvrent ont un caractere véritablement

tablement champêtre. Ses montagnes & ſes gorges, l'eſpece d'arbres qu'ils produiſent, les ſables arides, les vaſtes bruyeres, les rochers, un grand lac font d'une autre partie un *pays* très-ſauvage.

La vallée en face du château du côté du nord n'étoit, il y a quelques années, qu'un marais impraticable d'un aſpect repouſſant. Son ſol tourbeux retenoit les eaux de mille ſources qui l'abreuvoient; quatre ou cinq canaux fangeux n'avoient pu le déſécher; des vapeurs groſſieres s'élévoient & couvroient, ſoir & matin, ſa ſurface. Des allées ſymmétriques bornoient la vue de tout côté, rendoient l'aſpect auſſi ennuyeux que triſte. En s'oppoſant à la libre circulation de l'air, ces plantations contribuoient à l'inſalubrité de la ſituation; tandis qu'en cachant le jeu des pentes, elles interceptoient la marche du terrein, & faiſoient d'une vallée agréable une plaine

froide & ſans accidens. De droit & de gauche des côteaux & des vallons charmans étoient ignorés ou négligés ; & une belle forêt tout auprès de la maiſon en étoit ſi bien ſéparée, qu'elle ne procuroit ni embelliſſement pour le ſite, ni jouiſſance pour la promenade. Du reſte un parterre marécageux ; des canaux profonds qui enfermoient des eaux impures, en tout temps couvertes de roſeaux & d'herbes ; un labyrinthe de charmille ſur chaque flanc, où l'on n'oſoit pénétrer à cauſe de leur extrême humidité, faiſoient l'inſipide décoration du Jardin. Du côté du midi, une cour entourée de bâtimens attriſtoit les regards. Une antique & lourde porte donnoit ſur une rue entre deux murs, l'égout du pays ; cette rue, la ſeule avenue du château, étoit encore néceſſaire à la communication d'une partie du village à l'autre. Au-delà un potager aquatique, tout fermé de murs, étoit terminé par

une haute chauſſée, revêtue en pierre & deſtinée à ſoutenir les eaux d'un étang; ſurmontée de deux rangs de tilleuls, elle bornoit la vue & retréciſſoit le ciel. Enfin tout étoit déſuni & indépendant; le mouvement du terrein par-tout dénaturé; la vue obſtruée de tout côté; chaque partie à part, ſans liaiſon & ſans enſemble, n'avoit ni caractere, ni expreſſion. Tel étoit Ermenonville, quand il fut confié à mes ſoins.

Aujourd'hui, du côté du nord une vallée fraîche & riante a pris la place d'une plaine monotone & d'une forme ſymmétrique; le marais déſéché eſt devenu une excellente & agréable prairie; une large riviere a été ſubſtituée aux fétides canaux; ſes eaux toujours à fleur, ſans ceſſe battues par les vents, ſe conſervent pures & nettes. La plupart des objets, qui embelliſſent cette perſpective, naturellement bien placés, n'attendoient que la deſtruction de quelques

plantations qui les cachoient ou les isoloient. Les arbres abattus ont découvert un site délicieux, terminé par une montagne à deux lieues de distance, surmontée d'un village, par-dessus lequel s'éleve très-haut l'antique tour de Mont-Epiloy à demi ruinée. Ce bel accident, qui fait le lointain du tableau, paroît, à raison de son éloignement, toujours coloré de ces tons bleuâtres & vaporeux qui lient d'une maniere si douce le ciel & l'horizon.

Les murs de clôture détruits, ainsi que le gothique bâtiment qui faisoit l'entrée de la cour, laissent voir la continuation de la vallée du côté du midi; elle forme la perspective du derriere du château. La riviere qui prend sa source de ce même côté, arrose & traverse une pelouse sur l'emplacement qu'occupoit le potager. Cette pelouse va se réunir sur la droite à la forêt, & se perdre sous une futaie de beaux arbres suspendus sur une côte

qui se précipite ; à gauche elle se termine à la riviere. La chaussée, qui croisoit la vallée, a été déguisée par un mouvement de terre combiné avec les plantations, & ne la coupe plus ; elle lui procure seulement un ressaut d'autant plus naturel, qu'il est positivement à l'endroit, où les côtes du levant & du couchant semblent vouloir se réunir. Une cascade en nappe, que produit le trop plein de l'étang & que justifie ce ressaut, anime la scène par son éclat, son mouvement & son bruit. Cette perspective, aussi agréable, mais moins étendue que l'autre, ne lui ressemble en aucune maniere, quoiqu'également champêtre. Le site plus renfermé n'a rien de vague ni d'indécis ; les objets sont plus près, plus réunis. Les yeux, au moment où le soleil approche le milieu de sa carriere, se plaisent à les parcourir, comme ls aiment à s'égarer dans tous les instans du jour sur la vaste vallée du nord.

Le chemin, ſervant à la communication d'une partie du village à l'autre, a pris une nouvelle direction, & ne s'apperçoit que parce qu'il eſt fréquenté. Débarraſſé des murs qui l'enfermoient; il a été porté à une diſtance ſuffiſante, pour n'en être pas importuné, & cependant il eſt aſſez rapproché, pour diſtinguer parfaitement du château tous les objets. Le mouvemeut perpétuel que ce paſſage occaſionne, peuple & égaie les environs du manoir. La riviere, en traverſant ce chemin, a néceſſité l'établiſſement d'un pont de *bois;* cette fabrique, qui contribue à l'embelliſſement de la compoſition, fait le devant du tableau.

Des deux côtes qui enferment cette vallée, celle de la droite ſe prolonge & paroît, par l'effet de la perſpective, s'abaiſſer à meſure qu'elle s'éloigne. La cime des arbres, dont elle eſt couverte, deſſine dans le ciel une ligne fuyante

qui indique la marche du terrein, & fait ſentir la continuation de la vallée que voile le reſſaut. La côte oppoſée, d'une pente moins rapide, eſt plantée de noyers aſſez eſpacés, pour lui permettre de ſe couvrir d'une pelouſe très-verte du haut en bas. L'étang, qu'on ne voit que lorſqu'on a gravi le reſſaut, eſt devenu un lac de bonne forme ; il ſe perd, ainſi que la vallée, derriere les arbres & dans les détours des côteaux couverts de bois.

La riviere, après avoir tourné la pelouſe, paſſe ſous le pont du chemin, & va ſe jeter peu après dans les foſſés ; elle n'en ſort que pour ſe répandre librement ſur le gazon en face du château du côté du nord, où elle produit un baſſin d'une forme irréguliere & alongée. A ſon extrémité, elle ſe précipite, reprend ſon caractere de riviere, & parcourt toute la vallée. Dans ſa courſe, quelques iſles la diviſent en

pluſieurs bras, varient ſa marche, ſes bords & ſa largeur, & juſtifient ſes détours. On a profité de la différence de hauteur entre la piece d'eau & la riviere, pour conſtruire à l'endroit de la chûte une écluſe qui fait paſſer les barques d'un niveau à l'autre; cette manœuvre intéreſſe la curioſité & permet de s'embarquer au pied même du château.

Cette vallée embellie par le cours de la riviere qui, dans toute ſon étendue, arroſe une prairie immenſe, eſt ornée de quelques accidens qui y jettent de la variété, ſans nuire à la douceur du tableau. Sur la gauche & tout auprès du château, eſt une forte maſſe très-élevée de gros peupliers d'Italie, dont l'ombre légere ne ſauroit préjudicier au gazon ſur lequel ils ſont plantés, mais favoriſe la promenade du ſoir. Au-delà on apperçoit, à la tête d'un bois, les bâtimens d'un moulin entourés d'arbres, avec leſquels ils ſe grouppent agréablement. Le

clocher de l'abbaye de Chailly qui se trouve sur la même direction les surmonte, &, quoiqu'à plus d'une demi-lieu, il paroît y tenir.

A une certaine distance la vallée est coupée en deux parties inégales, par un fort massif d'aunes qui ombrage le cours d'un ruisseau. Ce massif, heureusement placé, concourt à perfectionner la composition ; il divise la vallée qui auroit paru trop large pour sa longueur. Ce resserrement procure une très-grande profondeur à la partie sur la gauche, en même temps qu'il sert de *repoussoir* à la montagne & à la tour qui terminent la perspective. L'autre partie est bornée par un bois qui la croise & l'arrête, sans former obstruction.

La ligne de plantation, qui dessine la forme de la vallée du côté du levant, part immédiatement d'un des deux ponts qui traversent les fossés & lient le château aux Jardins. Elle fait, à peu de distance,

une forte saillie sur la pelouse, & détermine un premier plan. Une petite hauteur au-delà, plantée d'arbres lui succede & en produit un second. Enfin le bois, qui termine la moins profonde des deux parties de la vallée, en forme un troisieme. Cette ligne extérieure a un mouvement suffisant, pour lui donner de la grace & de l'effet, & elle n'est pas assez tourmentée, pour détruire la douce harmonie de l'ensemble; car la douceur & la tranquillité sont la véritable expression du paysage vu du château. C'est sur-tout au moment du soleil couchant, ou, lorsqu'éclairé par la lune, dans une belle nuit d'été, elle se peint dans la riviere, que cet accord est plus sensible, & que le tableau acquiert de nouveaux charmes.

Le bois de la droite, dont on vient de tracer la ligne extérieure, présente des routes & des sentiers sinueux; en les parcourant, on rencontre quelque clai-

rieres qui donnent ouverture ſur un joli vallon. Un pont de bois ſur le ruiſſeau venant de ce vallon conduit à une ſcéne moins champêtre ; elle préſente une côte de ſable couronnée & en partie couverte de bois. D'agréables mouvemens de terrein lui procurent un jeu très-varié de petites collines & de petits vallons ; les pentes, d'abord aſſez fortes, s'adouciſſent & ſe couvrent de pelouſe à meſure qu'elles ſe prolongent, & vont inſenſiblement ſe terminer à la riviere. Cette côte retourne au levant & ſe perd dans l'enfoncement du vallon. La côte oppoſée offre en amphithéâtre les maiſons du village entre-mêlées d'arbres ; ſon ſommet eſt très-remarquable, par l'égliſe & le clocher qui dominent. Cette perſpective, d'une belle compoſition, produit un effet toujours heureux des divers points d'où on la voit, & ſe montre ſous un aſpect toujours nouveau & toujours agréable.

En revenant sur ses pas & traversant la vallée & la riviere près du gros massif d'aunes, on a le château en face, & au-delà sur la droite on apperçoit la forêt & le côteau que nous avons vus descendre précipitemment sur la pelouse du midi. C'est au pied de ce côteau & au point de son détour que se trouve l'autre partie du village. L'effet de celle-ci est très-différent; les maisons plus simples, plus éparses sont presque toutes couvertes de chaume; des jardins & des prairies en avant, & la forêt derriere, lui donnent l'air d'un charmant hameau au milieu des bois; le seul bâtiment qui se distingue un peu, est le pignon d'une chapelle, surmonté d'un petit clocher. Si cette perspective ne joue pas dans la scêne un aussi grand role que l'autre, son effet, plus champêtre, est plus analogue au ton général.

Pour parvenir à la partie sauvage, il faut prendre la pelouse du midi qui mene

à la forêt, où l'on rencontre quelques allées circulantes sur la droite, qui conduisent sur le haut d'une pelouse séche & mousseuse ; de-là l'on découvre le pays sauvage. Un grand lac enfermé dans un vaste bassin, formé par un cercle de montagnes entrecoupées de gorges profondes, couvertes de bruyeres & de massifs de toute sorte d'arbres, parmi lesquels se font remarquer de superbes génevriers d'espece & de grosseur peu commune, dont les branches & les tiges s'élevent, rampent & se courbent en tous sens, composent ce singulier tableau. Derriere une de ces montagnes, qui s'abbaisse avec rapidité, on apperçoit l'église & l'abbaye de Chailly, & une échappée au-delà ; ces deux accidents ne contrarient point l'effet de cette perspective plus que sauvage : elle acquerra même par la suite plus de caractere, par l'effet des pins & des autres arbres verds de toute espece qu'on y a planté.

La pente douce & la charmante pelouſe, que préſente ce côteau, engagent à deſcendre juſqu'au lac qui en baigne le pied. La forme, les plantations, les bords de cette vaſte piece d'eau ſont fortement contraſtés. D'un côté, la crouppe d'une haute montagne, couverte de gros rochers entaſſés hardiment les uns ſur les autres, fait une pointe qui s'avance fierement juſqu'au lac, & ne laiſſe qu'un paſſage étroit entr'elle & l'eau. A la rive oppoſée, un monticule iſolé & d'une pente aſſez rapide, tout planté de bois depuis le pied juſqu'au ſommet, fait une ſaillie circulaire qui ſe prolonge dans le lac, & le force d'en prendre le contour. Le grand mouvement des hauteurs qui l'environnent, la triſte bruyere, dont preſque tout le ſol eſt couvert, les grouppes de genevriers répandus en abondance ſur les côtes, le verd obſcur des aunes qui croiſſent ſur une partie de ſes rives, les joncs & les roſeaux qui

en occupent d'autres, en ſe peignant dans ſes eaux, les bruniſſent; tous ces alentours jettent ſur ce tableau une teinte ſombre, & lui impriment un caractere très-auſtere : caractere ſi oppoſé à celui des deux vallées du château, qu'on croit en être ſéparé par un eſpace immenſe. Cependant ces deux ſites ſe touchent, un moment ſuffit pour paſſer de l'un à l'autre; mais, par leur poſition, l'œil ne ſauroit les appercevoir enſemble que de quelques points, d'où jamais ils ne ſe nuiſent.

Au-delà du lac le terrein eſt plus tourmenté, il eſt même bouleverſé; les eaux s'épanchent dans les lieux bas & forment des marais couverts d'arbres de toute eſpece. Les ſables plus apparens, le ſol plus aride, les montagnes encore plus hautes & plus dépouillées en font un pays deſert très-ſauvage; cependant l'aſpect n'a rien de rebutant. La grande variété d'effets, les arbres ſi

différents d'eſpece, de forme & de ſituation; ici des ſaules, des aunes; là des genevriers; plus loin des chênes; des bouleaux ſur les hauteurs; le mouvement extraordinaire du terrein; les pelouſes vertes des petites collines, les gazons frais des vallons creux parſemés de rochers entremêlés de bruyeres; tous ces objets mélangés confuſément offrent un déſordre qui n'eſt ni ſans beauté, ni ſans agrément.

Voilà en quel état étoient les Jardins d'Ermenonville lorſque j'ai ceſſé de les diriger. C'eſt ainſi qu'une poſition déſagréable eſt devenue un pays charmant; c'eſt ainſi qu'un fond marécageux & mal-ſain a été changé en une vallée riante & aërée, & qu'un lieu triſte a été transformé en une des plus intéreſſantes ſituations. Cependant quoique les tableaux ſoient très-pittoreſques & les ſcènes très-variées, quoique l'expreſſion générale réponde parfaitement à la définition

finition que j'ai donnée de l'eſpece de Jardin que j'ai appellé le *pays*, je dois prévenir, puiſque je cite celui-ci pour exemple, que le château, de forme & de conſtruction moderne, tout au milieu d'un pays qui n'eſt que champêtre, eſt un grand défaut dans cet enſemble dont il trouble l'harmonie ; heureuſement qu'il n'a rien de commun avec la partie ſauvage ; car c'eût été bien pis.

Si les Jardins n'avoient pour objet que l'agrément du coup-d'œil, vus du manoir, ceux d'Ermenonville ne laiſſeroient rien à deſirer ; mais dès que le château en fait partie, dès qu'il ſe montre, de quelque part qu'on le voie, ſon ſtyle, ſa teinte, ſa maſſe, ſa poſition gâtent & contrarient l'effet général & les ſcénes particulieres, dans la compoſition deſquelles il eſt pour quelque choſe. (1) Auſſi eſt-il iſolé au milieu des

(1) Le *pays*, ne ſuppoſant pas une propriété unique, mais bien un aſſemblage de propriétés parti-

champs ; il ne tient à rien de ce qui l'environne ; il n'y a enfin nul accord entre le genre & le caractere de ce bâtiment & la scène où il est placé.

Indépendamment de ce vice de convenance, sa position n'est pas heureuse en ce qu'il croise la vallée, la coupe en deux, & qu'il en interrompt la marche. Cette obstruction frappe d'autant plus qu'une petite échappée, apperçue du côté du couchant, fait desirer vivement cette liaison. Outre que son style n'a rien de champêtre, il n'a en lui-même qu'un foible caractere ; au nord, il ne présente qu'une grande face blanche & monotone qui n'a de mouvement

culieres, le château ne sauroit avoir une correspondance immédiate avec lui. Ceci rentre dans mes principes & confirme ce que j'ai avancé sur les manoirs, & notamment sur le château, lorsque j'ai dit qu'ils doivent avoir dans leur dépendance une propriété qui leur soit particulierement affectée & relative à leur caractere. Voyez aussi la note sur le manoir du *pays*, page 109.

que par les tours qui le flanquent ; s'il ſe montre ſous un aſpect moins défavorable du côté du midi par le jeu que lui procure la ſaillie des ailes, on peut encore lui reprocher qu'il compoſe, avec la grande quantité de bâtimens qui l'accompagnent, un enſemble trop volumineux pour l'étendue du ſite, qui d'ailleurs n'offre rien de champêtre. Quant aux faces latérales, on ne les apperçoit pas, le château étant reſſerré par les côtés.

Il faut convenir que, d'une part, il eût été difficile, quoique non impoſſible, de changer le caractere de ce grand bâtiment; plus difficile encore de corriger ce que ſa ſituation a de vicieux; & que, de l'autre, la diſpoſition & les accidens du local ne comportoient que le *pays*, & ne ſe feroient jamais prétés à l'établiſſement du *parc*.

L'Artiſte, qui aura à compoſer des Jardins pour un manoir déjà conſtruit,

ne rencontrera que trop ſouvent des obſtacles invincibles dans ſa forme & ſa ſituation. Il trouvera difficilement une décoration analogue au caractere du ſite & une poſition bien choiſie relativement au mouvement du terrein & à la nature des effets qu'il exige. Ici ce ſera un grand édifice & un petit eſpace ; là une brillante décoration & une ſite pauvre ; ſouvent une poſition qui iſole le manoir & le détache du payſage, ou bien un ſol intraitable, une expoſition déſagréable, une ſituation ſans aſpect, ſans intérêt. La diſtribution des Jardins ſymmétriques toujours correſpondante à la forme des bâtimens, & aſſujettie à leur décoration & à leur direction, parce qu'on les a toujours regardés comme l'objet principal, quoiqu'à la campagne ils ne ſoient qu'acceſſoires, procede d'après des principes ſi différens de ceux que je propoſe dans cette théorie, qu'il arrivera rarement que ce qui convient aux uns puiſſe

convenir aux autres. Mais revenons aux Jardins d'Ermenonville.

Ce n'étoit pas assez d'avoir conçu ce projet sur un terrein dont l'état primitif sembloit ne devoir se prêter à nul accord & s'opposer à tout effet agréable, sur un site qui présentoit au premier coup-d'œil si peu de ressources & tant de difficultés; ce n'étoit point assez d'avoir déterminé les grandes masses & disposé les effets principaux, il restoit encore à faire une grande partie des détails, pour mener cette entreprise à sa fin: on s'en est occupé depuis. Quoique j'aie bien acquis le droit de dire ce que j'en pense; quoiqu'en les soumettant à une juste critique, j'eusse pu jetter quelques traits de lumiere sur les principes de l'art, je crois devoir les abandonner au jugement des gens de goût. Ceux qui, après avoir lu cet ouvrage, verront les Jardins d'Ermenonville, s'appercevront aisément que ces détails n'ont pas été faits dans le même esprit qui a présidé à l'ensemble.

Mais il y a lieu de croire que celui qui a été assez vivement affecté des beautés de la Nature, pour braver l'opinion reçue, & leur accorder la préférence; que celui qui a osé donner à sa nation le premier exemple d'un genre que ses charmes & ses avantages auroient dû faire naître plutôt, jaloux de justifier aux yeux des curieux que ses Jardins attirent en foule, la réputation qu'ils ont acquise, ne laissera pas exister ces taches légeres, & que, les confiant à d'habiles mains, il les fera parvenir au dégré de perfection dont ils sont susceptibles.

CHAPITRE XIII.

DU PARC.

Deſcription de Guiſcard.

LE *parc*, différent du *pays*, ne ſe diviſe point en genre. Pour en donner une idée juſte, j'ajouterai à ce que j'ai dit plus haut, qu'il faut l'enviſager comme un grand Jardin, qui dans ſon enſemble, peut réunir les effets champêtres & les effets ſauvages ; mais qui, en admettant les beautés mâles de l'un, évite celles qui ſont trop auſteres, & en faiſant uſage des graces ſimples de l'autre, éloigne ce qu'il a de ruſtique. Il tient le milieu entre le *pays* & le *Jardin* proprement dit. Il ſe diſtingue de celui-ci par l'étendue, par la dimenſion des parties qui le compoſent, par ſon aptitude

à se lier à toutes les scènes de la Nature au-delà de son enceinte, & sur-tout par l'exclusion formelle qu'il donne à toutes ces productions, enfans du caprice, nées d'un goût personnel, à cette parure affectée & à cette coquetterie dans les détails, auxquels on ne se livre même qu'avec réserve dans la composition du *Jardin*. Il se distingue du *pays* par la corrélation du manoir aux Jardins, par le manoir lui-même qui ne doit se présenter que sous la forme du château. Quoique le parc puisse & doive se lier aux objets extérieurs, & les faire entrer dans la composition de ses tableaux, cependant il ne se confond pas tellement avec eux, que cette liaison efface ses bornes qui distinguent la propriété : c'est encore là un caractere qui l'empêche d'être confondu avec le *pays*. Enfin il en differe, en ce que le *pays*, ordonné par la Nature, écarte très-scrupuleusement tout ce qui laisse appercevoir un projet formé

d'arrangement ; que, dans la réunion de ſes parties, le *parc* ne craint pas de montrer qu'il eſt une production de l'art, qu'il doit ſes charmes aux combinaiſons du goût qui a cherché à raſſembler les beaux effets de la Nature, à les mettre ſous le jour le plus avantageux, pour en rendre l'aſpect agréable & la jouiſſance facile. (1)

---

(1) L'Artiſte, homme de goût, qui ſe livre à l'art des Jardins, n'a pas l'inſenſée, la ridicule prétention d'embellir la Nature, de faire mieux qu'elle; heureux de pouvoir la ſeconder, il évite de la contrarier, en la ſoumettant à des formes qui lui ſont étrangeres, en lui ſubſtituant des effets qu'elle ne ſauroit avouer. Son but eſt de mettre, dans un ordre agréable tout ce qu'elle offre de plus intéreſſant; d'aſſocier, dans un même lieu, de la même maniere, & par les mêmes moyens qu'elle, les beautés éparſes qu'elle ſemble n'avoir que parſemées & comme jetées au hazard. L'art ſe réduit donc à les bien placer, à les faire valoir les unes par les autres, à varier un enſemble, ſans en détruire l'harmonie & l'unité, ſans en affoiblir le caractere & l'expreſſion; à faire uſage des contraſtes avec in-

Indépendamment des charmes de la Nature, le *parc*, comme aſpect particulier, exige encore une compoſition d'un ſtyle noble : ce ne ſera point par ces décorations faſtueuſes, qui ornent les environs des palais, & annoncent la richeſſe & la magnificence, qu'il l'obtiendra ; mais par de belles maſſes, de grands développemens ; par une poſſeſſion étendue ; par des arbres majeſtueux, de belles futaies, de grands effets d'eau, de vaſtes pelouſes, & ſur-tout par une certaine négligence dans la compoſition, qui ſied ſi bien à la grandeur.

Les Jardins de Guiſcard, qui réuniſſent une partie de ces avantages, me

---

telligence, & des oppoſitions avec ménagement ; à établir des liaiſons naturelles, & à ſe procurer des tranſitions heureuſes : d'où l'on voit que l'art des Jardins n'a pas pour objet de produire une repréſentation factice, que j'appelle Jardin de l'art, mais il a celui de les ordonner conformément aux regles indiquées par la belle Nature.

ſemblent remplir d'ailleurs les conditions qui conſtituent le *parc*. Quoiqu'ils ne ſoient pas encore achevés, je ne laiſſerai pas d'en donner la deſcription; je le peux d'autant mieux faire, qu'ils ſont très-avancés & que les projets ultérieurs ſont invariablement arrêtés.

L'ancien *parc*, de 400 arpens à-peu-près, étoit régulier dans toutes ſes parties. En face du château il y avoit une avenue, par où l'on ne venoit jamais; elle devoit ſon exiſtence, non au beſoin, mais à l'uſage qui vouloit qu'une longue allée d'arbres dirigée ſur le milieu du château lui fût eſſentielle, même lorſqu'elle étoit inutile. Celle-ci ſe terminoit à des cours & des avant-cours, & par une diſtribution plus ordinaire qu'agréable, le château ſe trouvoit placé entr'elles & le parterre. De droit & de gauche on avoit planté des boſquets, où toutes les figures de géométrie avoient été épuiſées. Des allées droites décou-

poient & perçoient les bois dans toute sorte de direction ; de hautes charmilles bordoient & enveloppoient si exactement les massifs, qu'à l'exception de la surface de ces allées, le reste du *parc*, c'est-à-dire, plus des cinq sixiemes étoit absolument nul pour la jouissance. De grands & profonds fossés entouroient le manoir & ses dépendances, & ne contribuoient ni à la gaieté, ni à la salubrité de l'habitation. Dans le *parc*, les eaux stagnantes circonscrites dans des bassins de forme réguliere, quoique vastes, n'étoient apperçues que de la crête des talus hauts & roides qui les enfermoient : on se doute bien qu'elles n'étoient pas exemptes de ces plantes qui les salissent & les corrompent & rendent leur aspect déplaisant.

Tout le terrein venoit en pente sur le château & ne lui présentoit, pour perspective, que le symmétrique parterre, borné par deux allées paralleles d'arbres

quarrés sur toutes les faces ; au-delà une large trouée dans les bois terminoit la perspective : le ciel, tranché par une ligne de niveau, dans la partie la plus élevée du terrein, ne composoit qu'un horizon pauvre, sec & sans accident. La terre forte & compacte rendoit le marcher impraticable en tout temps ; l'humidité la changeoit en boue épaisse, & dans la sécheresse les parties ratissées, les seules où l'on pût marcher, n'offroient qu'un sol aride & couvert de petites aspérités dures & fatiguantes pour les pieds.

En faisant connoître l'état des anciens Jardins de Guiscard qui, dans leur symmétrie, réuniſſoient toutes les beautés du genre régulier, (1) j'ai en vue ;

(1) M. le Duc d'Aumont, propriétaire de cette terre, avois jadis fait planter les Jardins de ce *parc*, qui paſſoient pour les plus beaux de la province. Au-deſſus des préjugés, ni la réputation de ces Jardins, ni cette affection qu'on a naturellement

non d'en faire la critique, mais de montrer les reſſources que l'Artiſte peut trouver dans les parcs de cette eſpece, dont les plantations ſont toutes venues, quand il aura occaſion de les arranger ſur les principes que j'établis dans cette théorie. Depuis cinq ans tout au plus que je m'occupe de celui-ci, les parties finies font tout l'effet qu'on n'obtient qu'après trente ans d'exiſtence. Au moment où j'écris, il ne lui reſte rien de ſes anciennes formes; toutes les lignes droites ſe ſont évanouies, tous les contours factices ſont effacés: il n'y a nul veſtige d'allées droites, quoique les bois en fuſſent

---

pour ſon propre ouvrage n'ont point empêché ce Seigneur de ſentir qu'il étoit un genre plus intéreſſant. C'eſt ſon goût pour les arts, c'eſt le deſir de contribuer à leur perfection, & non cette inquiétude qui agite continuellement & fait changer ſouvent ceux qui ont la malheureuſe facilité de jouir de tout, qui l'a engagé à tenter ce nouveau genre & à lui ſacrifier ſon parc.

criblés; & la marche du terrein, partout altérée, a repris partout sa pente naturelle.

Ce parc, dont l'étendue est plus du double de ce qu'elle étoit, présente au premier coup-d'œil trois grandes parties dont l'ensemble est imposant. Une vaste pelouse, en face du château, un très-grand lac qui en baigne les bords & des bois considérables qui la terminent. Le château, dont les fossés ont été comblés, est actuellement sur le bord de la pelouse, & tout au milieu des Jardins. Jadis placé dans le plus bas du terrein, il paroît situé à mi-côte, par la maniere dont les pentes ont été dirigées; il domine sur la partie du *parc* du côté du soir; il jouit de la pelouse qui est à ses pieds, de la ligne des bois qui forment son enceinte; il découvre une partie du grand lac, au-delà duquel, des plantations sur sa rive opposée s'ouvrent en face d'une jolie vallée.

Quoique d'une conſtruction moderne, le château ne manque pas de cette nobleſſe qui convient au manoir ſeigneurial; ſa maſſe générale a de la grandeur, elle offre un développement conſidérable, parce que, préſentant un de ſes angles ſur les Jardins, il eſt peu de place d'où l'on ne découvre deux de ſes faces;(1) il eſt d'ailleurs bien proportionné à l'étendue du ſite dans lequel il eſt placé; la teinte qu'il reçoit des briques, dont il eſt en partie conſtruit, le lie de ton avec le payſage beaucoup mieux que tous les enduits. Enfin les fortes ſaillies de ſes pavillons, le jeu de ſes combles, dont les hauteurs ſont inégales, & les

(1) Cette maniere de préſenter les bâtimens leur donne un air plus conſidérable & un plus grand mouvement que lorſqu'ils ſont vus de face & dans la même direction; les lignes fuyantes, les multiplient, pour ainſi dire, par la perſpective, & varient leurs formes, en raiſon de la poſition du ſpectateur qui peut les voir ſous différens aſpects.

La

formes différentes, lui donnent une importance qui annonce, ſans équivoque, l'habitation du Seigneur du lieu.

La grande pelouſe embraſſe ſes deux faces principales; celle du côté du midi, à l'endroit où étoit le parterre, la voit venir à elle par une pente très-douce, & celle du ſoir la voit retourner & deſcendre par une pente plus douce encore juſqu'au lac où elle ſe perd. Non loin du château & du même côté, un baſſin, formé par des ſources abondantes qui ſortent de deſſous quelques rochers, donne naiſſance à un joli ruiſſeau, dont les eaux limpides laiſſent voir le fond de ſable ſur lequel elles coulent; il eſt orné de quelques plantations d'arbres frais de l'eſpece de ceux qui ſe plaiſent prés des eaux vives; il ſuit la pente de la pelouſe du ſoir, & après l'avoir traverſée par des détours, auxquels le forcent les ſinuoſités du petit vallon, dans lequel il ſerpente, il va ſe jeter dans

le lac vis-à-vis de la vallée au-delà.

De l'extrémité de chaque façade du château partent immédiatement les plantations & les promenades à l'ombre. Sur la gauche en sortant de la terrasse, ce bâtiment est lié à un bocage par un sentier à travers des massifs d'arbres agréables & d'arbustes à fleurs, dont les odeurs lui sont apportées par les vents frais du matin. Ce bocage, où l'on a cherché à rassembler, sous la forme la plus intéressante, tout ce que la végétation a de plus agréable & de plus riant, est précisément celui dont on a donné la description au chapitre des Saisons, à l'article du printemps.

Sa ligne extérieure dessine la gauche de la grande pelouse du midi, par un contour d'abord assez doux ; elle laisse appercevoir à travers quelques ouvertures l'éclat des fleurs, dont il est abondamment pourvu, & le jeu des massifs légers & variés qui le composent : on

jouit auſſi du coup de lumiere que reçoit ſa principale clairiere, ainſi que de l'effet des ombres que les arbres projettent ſur le gazon uni qui la tapiſſe.

Cette ligne fait enſuite une bruſque & forte ſaillie, par une plantation épaiſſe de tilleuls qui repouſſe & éloigne celle des bois au-delà, & laiſſe ſoupçonner un grand enfoncement derriere elle, où la pelouſe en effet ſe prolonge; c'eſt par-là qu'elle ſe lie à une grande route qui traverſe une partie des bois. La ligne revient enſuite ſur elle-même par un grand contour, & ferme le cadre de la pelouſe du midi. Dans ce retour, elle ſe combine avec un heurt très-naturel qui ſert d'intermédiaire entr'elle & les bois; tantôt découvert, il laiſſe voir tous ſes mouvemens & toutes ſes inflexions; tantôt il échappe à la vue ſous les plantations qui le cachent; des maſſes légeres & des arbres iſolés, jettés en avant, contribuent encore à en rompre la con-

tinuité ; dans quelques endroits il s'abbaiſſe & ſe ſépare en forme de petit vallon, pour faciliter l'entrée des bois qui, en s'ouvrant ſemblent concourir au même but.

Arrivée à peu près à la hauteur & en face de l'angle du château, la ligne retourne précipitamment & décide la forme de la gauche de la pelouſe du ſoir ; alors le heurt s'efface inſenſiblement ; il ſe confond avec la pente du terrein qui, devenant plus marquée à meſure qu'elle s'avance, forme un côteau légérement incliné, ſur lequel la pelouſe monte ; elle va ſe cacher ſous des maſſifs d'arbres trés-eſpacés, & qui s'épaiſſiſſent inſenſiblement à meſure qu'ils acquiérent de la profondeur. Audevant d'eux, des arbres iſolés & des arbuſtes épars rendent la ligne indéciſe, & la fondent avec la pelouſe. Toutes ces plantations vont, en s'écartant, deſcendre preſque juſqu'au bord du lac.

L'autre face du château eſt flanquée d'un gros pavillon, du pied duquel part une ſuite d'arbres iſolés & fort eſpacés ſur une aſſez grande profondeur; ils enferment, en s'avançant, le côté droit de la pelouſe du ſoir. Au milieu de cette plantation circule une large route qui va juſqu'a la tête du lac; là, elle ſe réunit à une allée d'ormes qui terminoit l'ancien parc de ce côté. On a laiſſé ſubſiſter les arbres de cette allée, parce qu'étant très-élevés, ils cachent des terres, dont l'aſpect n'a rien d'intéreſſant, & qu'ils ombragent agréablement le lac; mais on en a abattus vis-à-vis de la vallée, dont nous avons parlé, pour s'en procurer la vue, & jouir d'une jolie prairie preſque toute couverte de ſaules, qui s'éleve avec lenteur à meſure qu'elle s'éloigne & ſe continue juſqu'à un bois qui couronne la côte à une aſſez grande diſtance, & borde agréablement l'horizon. Ce charmant acci-

dent met ſous le château un tableau frais & champêtre qui ſe voit par-delà le lac, donne au parc, trop également terminé de ce côté, du mouvement & une étendue conſidérable, & ſemble en faire partie par la précaution qu'on a priſe d'aſſimiler les plantations intérieures aux extérieures.

La maſſe d'arbres iſolés, qui part du gros pavillon, non-ſeulement appuie le château, mais elle a encore pour objet de le lier aux Jardins dont, ſans elle, il paroîtroit trop détaché. (1)

Un autre pelouſe, ou pour mieux dire, la continuation de la pelouſe du ſoir, en ſe prolongeant ſur la droite par-deſſous les arbres iſolés, occupe l'em-

(1) Les grands arbres, qui avoiſinent les bâtimens, ſont un excellent moyen pour obtenir cette liaiſon, & les mettre en communication intime avec les Jardins. Cette aſſociation les fait valoir & préſente à l'aſpect une ſituation intéreſſante que n'offrent point ceux qui en ſont privés.

placement de l'avant-cour, qui, dans cet état, peut paſſer pour telle aux yeux de ceux qui tiennent encore à cette manie; elle eſt deſſinée par une bordure de taillis, diviſée en deux ou trois grandes maſſes : dans le contour que décrivent ces maſſes, elles ſe réuniſſent à l'extrémité des arbres iſolés, & aux plantations qui ornent la tête du lac.

Si l'on remonte la pelouſe du midi juſqu'au-delà du gros maſſif de tilleuls, on rencontre ſur la gauche l'entrée de la route qui traverſe une partie des bois; elle eſt couverte d'un tapis verd dans toute ſa longueur. Un pont de bois, qu'on apperçoit bientôt, ne laiſſe aucune incertitude ſur ſa continuité; il eſt ſitué ſur un petit ruiſſeau, à l'endroit où il ſe jette dans une piece d'eau qui forme un petit lac, de figure oblongue, tout ombragé de grands arbres : les eaux de ce ruiſſeau proviennent de quelques ſources, que jadis on avoit fait ve-

nir de loin & à grands frais, pour embellir le grand parterre de trois petits jets. Ce ruiſſeau, quoique peu conſidérable, en parcourant un petit vallon au milieu des bois, fait un accident agréable par la fraîcheur qu'il leur procure, par la vivacité de ſon cours & le murmure qu'occaſionnent de petites chûtes, & les arbres qui le contrarient dans ſa fuite, en s'oppoſant ſouvent à ſon paſſage. Je ne penſe pas que l'effet que produiſent ces eaux, laiſſe jamais regretter celui auquel on les avoit d'abord deſtinées.

Du pont la route verte traverſe, dans une largeur inégale, les bois de la gauche; elle marche par des détours qui offrent toujours un grand développement : elle conduit à une vieille futaie placée à l'extrémité du parc & percée de diverſes routes. Celle qui ſe préſente en face, la traverſe d'un bout à l'autre, & ſe termine à un plateau préciſément

à l'angle de la futaie, & au point où le côteau fait une croupe avancée; cette disposition procure la vue d'un très-beau payſage, couronné d'un vaſte horizon. Tout au bas du côteau on voit en face une vallée couverte d'arbres irrégulierement plantés ſur une prairie qu'arroſe un ruiſſeau; des villages & des maiſons éparſes embelliſſent & peuplent cette perſpective: les montagnes, dont les ſommets ſont chargés de bois, s'étendent au loin & fuient avec la vallée qui ſe perd dans leurs détours. Au-deſſous des bois, des champs fertiles ſont diverſifiés par le détail des cultures. Sur la gauche, la ſcène change; la diſpoſition du terrein ne permet de voir qu'une enceinte de montagnes qui deſſinent dans dans le ciel une ligne à-peu-près demi-circulaire; elles ont un coup-d'œil ſombre, parce qu'elles ſont couvertes d'épaiſſes forêts, qu'elles ſont plus rapprochées & qu'étant continues, elles ne

donnent ouverture à aucun lointain. Sur la droite, on voit une partie du lac, au-deſſus duquel doivent figurer les enclos & les bâtimens d'une ferme agricole à conſtruire. (1)

Pour jouir à ſon aiſe de cette belle vue qui embraſſe les deux tiers de l'horizon, & qu'on ne rencontre pas ſans ſurpriſe après avoir traverſé une ſuite de bois, on ſe propoſe de conſtruire un pavillon ouvert ſur ce plateau donné par la Nature, & qu'elle a elle-même heureuſement ombragé par quelques chênes vigoureux & touffus qui partagent l'aſpect en pluſieurs tableaux.

Sur la droite la côte retourne & prend une pente plus rapide que toutes celles qu'on a parcourues. Le ſol couvert d'un excellent pâturage eſt parſemé de hauts & ſuperbes chênes, diſtribués à de très-

(1) On verra, au chapitre de la Ferme, la différence de la ferme agricole à la paſtorale.

grandes distances ; émondés de temps en temps, leur tronc droit & filé n'est garni que de petites branches depuis le bas jusqu'à la touffe qui le coëffe. Ce pâturage descend dans un vallon très-frais, dont la naissance s'élargit en s'enfonçant dans le bois, & forme une maniere de bassin terminé par une côte rapide ; la prairie qui en tapisse le fond, se continue par un tournant insensible, passe au-dessous des bâtimens projetés de la ferme agricole, & va se rendre au grand lac.

Pour ne pas suspendre la marche de la route verte, j'ai négligé de faire remarquer les trois embranchemens qu'on rencontre en la parcourant. L'un conduit sur une très-grande clairiere renfermée par des bois contrastés, tant par les lignes qu'ils tracent, que par la variété des arbres ; on y arrive par un sombre taillis au point où elle se montre dans son plus grand développement. L'effet

de cette tranſition eſt d'autant plus frappant que cette vaſte clairiere tient à une autre qu'on apperçoit dans l'enfoncement à travers quelques arbres; ce qui donne une très-grande profondeur, ſur une pente inſenſible que l'œil n'abandonne jamais.

Une ferme paſtorale ruſtique doit préſenter ſur la gauche une fabrique analogue au lieu qui par lui-même eſt très-agreſte; les bâtimens, en terre & en bois & couverts de chaume, ſeront appuyés à la vieille futaie, & renfermés par des haies négligées & de groſſiers palis; & ſeront apperçus à travers quelques maſſes de grands arbres. Le lieu de la ſcène, qui ne tient à aucun objet extérieur, & qui n'eſt qu'un vaſte pâturage au milieu des bois, tout couvert de beſtiaux, donnera au tableau le caractere ruſtique qui convient à une ferme de ce genre.

Si l'on traverſe les deux clairieres,

l'on arrive à des bocages compoſés d'un aſſemblage de maſſifs d'arbres foreſtiers de toutes ſortes d'eſpece, de forme & de dimenſion ; le tapis verd, ſur lequel ils ſont plantés, préſente au promeneur nombre de paſſages, pour les parcourir, & d'iſſues pour en ſortir. Quoique détachés, ces maſſifs forment un ombre continue, ſous laquelle l'on parvient, en circulant, aux terres de la ferme agricole, ſur le penchant d'un côteau qui deſcend juſqu'au lac. C'eſt du haut de ce côteau que cette ſuperbe piece d'eau ſe montre dans toute ſon étendue, qu'on peut juger de ſa forme, du contour de ſes bords & des accidens qui varient & embelliſſent ſes rives.

Le ſecond embranchement de la route verte part d'un carrefour très-agréable, par la maniere dont les arbres le compoſent ; ſur la gauche il mene au grand chemin à travers d'un taillis. Là une paliſſade appuyée contre un pavillon fort

ſimple indiquera l'entrée du *parc* & l'avenue du château. De l'autre côté du chemin, une barriere fermera une route qui conduira à un bois conſidérable, percé pour la facilité de l'exploitation & l'agrément de la chaſſe ; on pourra encore, par un autre chemin, parvenir à ce bois plus négligé que tous ceux dont nous avons parlé. La troiſieme communication part du pont, & a pour objet non-ſeulement de lier plus intimément ce bois au parc, mais encore de procurer une plus grande longueur à une route deſtinée à la courſe, ſoit à cheval, ſoit en voiture, que je décrirai bientôt en expliquant en même temps la marche & les principes d'après leſquels elle a été conçue.

Cette quantité de bois ſeroit faſtidieuſe, ſi l'on ne s'étoit attaché à leur donner la plus grande variété ; ſi l'on n'avoit pris ſoin de les diviſer par des clairieres qui en interrompent la continuité ; d'en nuancer les effets par une

grande diverſité de caractere, par des tableaux & des points-de-vue, par la nature des plantations & la maniere dont les maſſifs ſont compoſés. En effet, tantôt ce ſont de grandes maſſes d'arbres iſolés qui laiſſent voir le jeu de leur tronc dans toute leur profondeur, & même les objets au-delà; par leur eſpacement, ils donnent une ombre légere, mais non interrompue, qui ne préjudicie point aux gazons, & ne fait nul obſtacle à la libre circulation de l'air. Tantôt ce ſont des taillis de pluſieurs âges, plus ou moins épais, dont quelques-uns ſont parſemés de grands arbres, & d'autres ſont entre-mêlés de petites clairieres & d'agréables ſentiers. Ailleurs on rencontre une vieille futaie, dont l'ombre & la fraîcheur conſtante ſont recherchées dans les grandes chaleurs de l'été. Très-élancés par l'effet de leur rapprochement, les arbres décrivent des voûtes élevées & ſombres,

qui en imposent par leur hauteur & leur obscurité. Plus loin on s'égare dans des suites de massifs de toutes especes ; les uns plus clairs & plus légers, les autres plus serrés & plus touffus. On trouve par-tout ou un ciel découvert & l'éclat du grand jour, ou un ombre perpétuelle & de sombres abris ; parce que l'intervalle des masses dessine ou des sentiers qui vont dans toutes sortes de directions, ou des clairieres très-étendues. Enfin ces bois forment une suite de bocages de différens genres qui offrent à chaque pas des effets nouveaux & inattendus.

Dans quelques années, tous ces effets seront encore plus marqués, parce que les arbres, jadis entassés & sans air n'étoient que des troncs sans rameaux, &, qu'à présent, éclaircis & dégagés, ils ont la liberté de s'étendre, de se développer, & de se peupler de branches & de feuilles ; ce qu'ils ont acquis, depuis le peu de temps que cette salutaire opération

tion a été faite, annonce ce qu'ils deviendront & tout ce qu'on doit en attendre par la suite.

Ce qui rend ces bois plus agréables encore, c'est l'attention qu'on a eu de varier & d'adoucir les pentes du terrein sur lequel ils sont plantés ; c'est un marcher commode & facile qui fait le charme des promenades ; ce sont les belles pelouses qui doivent généralement couvrir toute la surface, telles qu'elles se font voir dans les parties déjà arrangées ; c'est une multitude de sentiers solidement faits, praticables dans toutes les saisons & dans tous les momens du jour, qui circulent, se communiquent les uns aux autres, & conduisent le promeneur dans tous les endroits de ce parc les plus dignes de ses regards. Au moyen de toutes ces facilités, il peut errer à son gré sur tous les points de cette vaste surface qu'ombrage sans interruption une suite de bois & de bocages qui joignent,

à une variété continuelle, tout ce que les ſcènes de ce genre peuvent offrir de plus aimable & de plus attrayant.

J'ai dit que la paliſſade & le pavillon placés ſur le grand chemin annonçoient l'entrée du parc & l'avenue du château. Ce paſſage y conduit en effet par la route verte, par le pont ſur le petit ruiſſeau des bois & la pelouſe du midi. Cette avenue, qui fait partie des Jardins, qui les développe à meſure qu'on la parcourt, eſt ſans doute préférable, par la variété des objets & des ſites qu'on rencontre dans ſes détours, à ces lignes droites d'arbres égaux & ſemblables, d'autant plus triſtes qu'elles ſont plus belles, c'eſt-à-dire plus longues; qui, du moment où on les enfile, juſqu'à celui où l'on arrive, ne préſentent pour toute perſpective que la porte du milieu du manoir qui les termine. Je demande toujours ce que l'on trouve de ſi agréable & de ſi intéreſſant dans ces éternels

alignemens : ſeroit-ce la ſimilitude des arbres, ou leur eſpacement à égale diſtance ? ſeroit-ce la propriété de renfermer la vue entre deux lignes paralleles, & de ne lui offrir que le même objet ? je ne vois-là qu'une inſupportable monotonie. Si ces longues lignes, qui tracent les routes publiques, nous ennuient, bien loin de nous plaire, il me ſemble, qu'après les avoir longtemps parcourues, on devroit en être las & deſirer le moment où l'on ceſſera de les voir. (1) Cependant la plus petite bicoque à la campagne ne croit pas pouvoir ſe diſpenſer de les perpetuer par une avenue. (2)

(1) Les raiſons qui font préférer les lignes droites pour les grands chemins, ne peuvent ſervir d'excuſe ni d'autorité pour tracer des avenues alignées dans un Jardin.

(2) Un Seigneur avoit fait faire à grands frais & aux dépens de ſon revenu une longue avenue en face de ſon château. Enchanté d'y arriver en ligne droite, il me preſſoit fort d'aller voir ce chef-d'œuvre de goût & d'invention. Quelle route con-

Elles ont encore d'autres déſagrémens : elles coupent le terrein en deux parties, & gâtent le plus beau ſite ; car il eſt rare que les deux points extrêmes d'une ligne droite étant donnés, on puiſſe rencontrer une pente égale (1), pour ſe la procurer, on déblaye ici, on remblaye là, & ſeulement dans la largeur de l'allée; alors l'avenue ſe trouve tantôt enterrée entre deux taluts roides & ſecs,

duit chez vous, Monſieur le Comte ? celle de St. Denis, me dit-il; votre avenue, lui repliquai-je, eſt-elle plus longue que celle de St. Denis ? oh ! non; eſt-elle plus large ? non ; eſt-elle plus droite ? à quoi bon toutes ces queſtions, & que voulez-vous dire ? je veux dire qu'il eſt malheureux pour votre belle avenue qu'il faille, pour l'aller voir, paſſer par celle de St. Denis qui eſt plus longue, plus large & probablement tout auſſi droite. Moi qui connoiſſois l'avenue de St. Denis, dont la longueur & la monotonie m'ont ennuyé plus d'une fois, je ne fus pas tenté d'aller admirer celle de M. le Comte.

(1) Et même une pente douce. Mais quelque rapide qu'elle ſoit, on n'oſeroit en changer la direction, fût-elle impraticable, comme cela arrive bien ſouvent : y a-t-il rien de plus déraiſonnable ?

ſur leſquels toute l'irrégularité eſt rejettée, tantôt elle eſt élevée en chauſſée, ſans liaiſon avec le terrein adjacent, ou tout au moins détachée par deux foſſés; or découper ainſi un terrein, c'eſt en altérer la marche, & conſéquemment commettre la plus lourde des fautes. D'ailleurs aſſervie à tracer un angle droit à la face du château, elle force à des détours qui alongent ſouvent le chemin pour la prendre dès ſon commencement. Enfin dans quelque circonſtance qu'on les place, de telles avenues ont des inconvéniens, dont le moindre eſt l'ennui qui eſt inſéparable de l'uniformité.

Le lac mérite quelqu'attention par le grand rôle qu'il joue dans ces Jardins. Cette grande piece d'eau, d'une ſurface de plus de ſoixante arpens, ſera bientôt achevée. Dans ſon origine, elle compoſoit deux étangs de différens niveaux, l'un en dedans du parc, l'autre au dehors, diviſés par une grande chauſ-

ſée. Tous les deux actuellement renfermés dans le *parc* ſeront inceſſamment réunis pour ne faire qu'un lac de forme irréguliere & alongée, dont les contours ſeront ſoumis à l'inégal mouvement du terrein qui le renferme. Son rivage du côté de la grande pelouſe eſt preſque partout d'une pente inſenſible, ſur-tout en face du château; ce qui fait que les eaux ſe voient aiſément, & que, continuellement battues par les vents, elles ſont toujours propres & nettes : de grandes baies de différentes proportions les laiſſeront pénétrer dans les terres, tandis qu'ailleurs ce ſeront les terres qui, en s'avançant les forceront à reculer. Du côté oppoſé, les bords plus élevés & en partie couverts de plantations, marchent ſur une projection plus uniforme. Dans quelques endroits, les plantations s'approchent, plongent même dans l'eau, & ſe peignent ſur ſa ſurface. Dans d'autres, elles s'éloignent & laiſſent

à découvert les inégalités & les variétés de ſes rives; par-tout elles deſſinent des lignes qui contraſtent ou ſe marient avec celles des bords. Le jeu de ces plantations ne ſera pas une des moindres beautés qui les feront valoir.

Dans l'épaiſſeur de ces plantations on rencontrera des bocages champêtres, des ſentiers couverts de ſaules, des ombrages de toute eſpece d'arbres entremêlés de tapis de gazons. A l'abri des rayons raſans du ſoleil couchant, ce lieu ſera pour le ſoir une promenade fraîche & agréable, d'où l'on aura outre l'aſpect du lac, celui d'une partie du *parc* qui, de ce côté fournit de nouveaux tableaux; on verra le château & la pelouſe ſur laquelle il eſt aſſis, la grande maſſe d'arbres iſolés qui l'appuie, & ce qu'elle permet d'appercevoir au-delà; on jouira du beau développement qu'offre la côte oppoſée, couronnée de grands arbres qui lui donnent plus d'élévation,

ſans en faire paroître les pentes plus fortes. On comprend combien les oiſeaux aquatiques qui ſe joueront ſur les eaux, les barques, les chaloupes, les mâts & leurs banderolles, mêlés & confondus avec les arbres, procureront de mouvement à cette ſcène, & jetteront d'agrémenr ſur cette vaſte piece d'eau.

En ſe prolongeant du côté du midi, le lac baigne une partie des terres de la ferme agricole. Cette ſcêne, d'un genre différent de la ferme paſtorale, placée exprès au bout du parc dans le ſite qui lui convient le mieux, & liée avec lui, deviendra un accident qui y jettera de la variété par un nouvel ordre de choſes; les bâtiments & leurs environs, s'ils ſont bien compoſés, fourniront des tableaux d'une autre eſpece, ſans être diſparates. Les travaux qu'exige ſa culture, les animaux & les beſtiaux qui doivent la meubler, animeront cette partie: & le maître, trop ſenſé, trop ami du bien pour dé-

daigner ce qui eſt utile, jettera de temps-en-temps un coup d'œil ſur les intéreſſantes occupations de la campagne, & trouvera, dans cette aſſociation de l'agréable & du fructueux, une nouvelle reſſource pour ſon amuſement & une diſtraction, à laquelle il ne ſera pas inſenſible. (1)

---

(1) Les charmes de la Nature, la variété des tableaux, les perſpectives agréables, les promenades engageantes, la ſalubrité, en un mot tout ce qui rend intéreſſans les Jardins de la nature ne ſont pas les ſeuls avantages qu'on en retire ; il en eſt un autre qui contribue plus qu'on ne penſe à leur agrément : c'eſt leur produit. Il y a peu de parties dans ceux de Guiſcard qui ne ſoient un objet de revenu. La grande pelouſe eſt une très-bonne prairie ; tous les taillis ſont en coupes reglées ; les eaux ſont empoiſſonnées ; il y a dans les bois de très-vaſtes pâturages propres à nourrir des beſtiaux, & à faire des éleves qui ſeront en même temps les Jardiniers des pelouſes, parce qu'en les pâturant, ils les entretiendront. Ce parc eſt d'ailleurs d'un modique entretien, puiſqu'il n'eſt queſtion ni d'élaguer, ni de tondre, ni de ratiſſer ; qu'on en a proſcrit toutes les fleurs qui demandent des ſoins

J'ai promis de faire connoître la route deſtinée aux courſes. Cet exercice, réſervé aux grands Seigneurs, lui marque naturellement ſa place dans le *parc*, qui eſt leur Jardin. Les anciens, qui faiſoient un grand cas des exercices du corps, & qui s'y livroient par goût & par raiſon, pratiquoient dans leurs Jardins un lieu qui leur étoit ſpécialement affecté, que les Latins nommoient *Kyſtus* pour ceux de la gymnaſtique, & *hypodromus* pour ceux du cheval. (1) Ces mots empruntés des Grecs prouvent que cet uſage remontoit juſqu'à eux. Nous avons conſervé les courſes à cheval & en voiture; mais nous ne nous ſommes jamais occupé de ce qui peut les rendre agréables. Les

journaliers; qu'il n'y a ni eaux forcées, ni murs de terraſſe, ni murs de clôture, & que les chemins & les ſentiers ſont d'une conſtruction ſolide.

(1) Voyez dans les Lettres de Pline le Conſul, la deſcription qu'il donne de ſes Jardins de Toſcane & du Laurentin.

Anglois, qui en font leurs délices, ont imaginé les premiers de faire entrer dans la compoſition de leurs Jardins des routes propres à cet objet, qu'ils appellent *Riding*, expreſſion qu'un écrivain de goût a traduit par celle de *carriere* que j'adopte volontiers ; (1) voici les principes qui m'ont guidé dans celle que j'ai tracée à Guiſcard.

Il m'a ſemblé que le grand agrément d'une carriere conſiſtoit dans la variété des ſites, des tableaux, des points-de-vue qu'on rencontre en la parcourant ; qu'il falloit que ſes pentes fuſſent douces & aiſées, & le ſol praticable en tout temps pour les chevaux & les voitures. J'ai cru que celui qui la parcourt ne devant jamais paſſer par le même endroit, il convenoit qu'elle partît d'un côté & arrivât de l'autre, & qu'elle

(1) Voyez l'excellente traduction de l'art de former les Jardins modernes.

eût conſéquemment une certaine étendue ; mais comme il arrive qu'on n'eſt pas toujours diſpoſé à faire une longue courſe, j'ai penſé qu'il étoit bien de la diſtribuer de telle ſorte, qu'elle pût s'abréger à volonté, ſans qu'on fût obligé de revenir ſur ſes pas. J'ai ſenti que malgré toutes ces précautions, elle ennuieroit bientôt, ſi elle étoit tellement circonſcrite, qu'on ne pût jamais en ſortir ; qu'elle devoit bien être indiquée d'une maniere non équivoque pour ne pas s'égarer, mais qu'elle ne devoit pas être ſéparée comme l'eſt un ſentier entre deux haies, ou un chemin entre deux foſſés : car, dans toute circonſtance, & ſur-tout dans celle-ci, il ne faut jamais oppoſer d'obſtacle à la volonté, ni donner d'entraves à la liberté. Engagez par un marcher facile, invitez par l'eſpoir du plaiſir, attirez par le charme des beaux effets de la Nature, ſemez des agrémens & de la variété ſur la route : voilà les ſeules

barrieres dont on doit enceindre une carriere ; mais ne contraignez jamais. La contrainte chagrine & l'uniformité ennuie : il n'y a point de grace ſans la liberté, comme il n'y a point de plaiſir ſans la variété.

Il eſt encore une obſervation que j'ai crue eſſentielle : c'eſt de ne pas faire d'une carriere un objet toujours diſtinct & détaché des Jardins dans leſquels elle paſſe. Elle peut quelquefois s'en écarter, quant le local s'y prête, & que la variété l'exige ; mais lorſqu'elle en fait partie, elle doit ſe confondre tellement avec eux, qu'on ne la remarque que quand on la parcourt. Enfin il m'a paru que, ſi dans les lieux les plus intéreſſans, l'on établiſſoit des repoſoirs, où celui qui ſe livre à cet utile exercice, s'arrête avec plaiſir & puiſſe ſe délaſſer ; ſi l'on conſtruiſoit des aſyles, pour ſervir d'abri contre le mauvais temps, rien ne manqueroit à ſon agrément.

Telles ſont les conditions que j'ai obſervées, en traçant la carriere de Guiſcard. Elle eſt liée aux Jardins d'une maniere intime, ou, pour mieux dire, elle ne fait qu'un tout avec eux. Elle a beaucoup de variété dans les ſites qui ſe rencontrent ſur ſon paſſage ſoit qu'elle faſſe partie des Jardins, ſoit qu'elle les abandonne; & partout ſes pentes ſont douces. Elle part immédiatement du château, traverſe la pelouſe du midi, pour gagner le pont ſur le petit ruiſſeau des bois; elle ſe continue juſqu'au grand bois, au-delà du chemin public, par une route formée par un taillis d'un côté & de l'autre par des arbres iſolés, pour laiſſer jouir de la vue qu'offre la gauche. Ce bois, qui eſt vaſte, procure, au moyen des diverſes routes qui le coupent, une grande longueur à la carriere: longueur qu'on peut abréger à ſa fantaiſie. On a cependant obſervé de diſtinguer la ſuite de la carriere dans ce bois, par des routes

circulaires ; elles conduiſent à une iſſue, & ramenent au parc par une troiſiéme liaiſon de l'un à l'autre. Dans ce paſſage, on a pour aſpect une grande partie du pays, dont les différentes perſpectives préſentent des payſages très-agréables. Delà on va bientôt rejoindre la vieille futaie ; on la traverſe par la route qui conduit au pavillon qui la termine. Non loin delà, une ouverture donnera ſur une chauſſée qui deſcend dans le fond de la vallée au-deſſous du grand lac, & remonte ſur le côteau oppoſé par des chemins plantés d'arbres, qui traverſent des champs cultivés ; d'où l'on découvre ſur la droite dans l'éloignement les montagnes du levant, toutes couvertes de forêts ; ſur le devant on voit une partie du lac, au-deſſus duquel la vieille futaie, qu'on vient de traverſer, préſente ſur la crête de la côte une ligne de bois d'un beau développement, qui va deſcendre & ſe perdre dans ce vallon en-

foncé que nous avons décrit. Enfin ces chemins aboutiſſent à une grille qui s'ouvre ſur l'allée d'ormes; & en côtoyant le lac à travers les plantations, l'on arrive à la route pratiquée au milieu de la grande maſſe d'arbres iſolés qui ramene au château par un côté oppoſé à celui d'où l'on étoit parti.

On rencontrera des aſyles diſtribués le long de cette carriere; il y aura auſſi des repoſoirs de toutes eſpeces, aux endroits qui préſenteront les aſpects les plus beaux, ou les retraites les plus invitantes.

Cette carriere, telle qu'on vient de la faire parcourir, fournit une courſe de plus de quatre mille toiſes; elle a toute la variété que les divers accidens du pays peuvent procurer; elle traverſe des bois, des terres cultivées, des prairies, des pelouſes; elle a des niveaux & des pentes plus ou moins fortes, mais faciles. Elle peut auſſi s'abréger de pluſieurs

ſieurs manieres, ſoit en laiſſant le grand bois, & en continuant la route verte, ſoit en évitant les chemins à travers les cultures; l'on peut même ſe procurer une carriere, ſans ſortir du parc, en ſuivant la route verte, gagnant & traverſant la vieille futaie, & deſcendant au-deſſous de la ferme, juſqu'au bord du lac qui conduit au château par la pelouſe du ſoir.

J'omets nombre de détails intéreſſans qui embelliſſent ce *parc;* ils me meneroient trop loin: ce que j'en ai dit peut ſuffire, pour faire connoître le ſtyle qui conſtitue cette eſpece de Jardin; pour montrer le parti qu'on a tiré de la poſition, des diverſes ſituations & de ſon ancien état; pour donner une idée de ſes effets & indiquer dans quel eſprit il a été compoſé; pour prouver qu'on a cherché à faire reprendre au terrein ſa marche naturelle, & à donner aux eaux un grand caractere; enfin qu'on s'eſt atta-

ché particulierement à procurer aux bois tout ce que cette importante partie des Jardins a de plus agréable & de plus varié, tant comme ſite que comme aſpect. Et quoique ce *parc* n'offre aucun de ces accidens ſinguliers, aucun de ces effets extraordinaires, tels que des rochers impoſans, d'étonnantes chûtes d'eau, de bruſques mouvemens de terrein, on les y regrette peu, & ſa grande variété fait qu'on ne les deſire pas.

CHAPITRE XIV.

De la Ferme.

Il existe peu d'établissemens qui, ayant pour objet une utilité réelle, réunissent autant d'agrément que celui de la ferme. Ce Jardin est peut-être le seul, où l'un & l'autre non-seulement se combinent sans se préjudicier, mais se prêtent encore un mutuel secours, & tirent avantage de leur association. En effet, dans une ferme bien ordonnée, toutes les plantations & les cultures destinées à l'agrément doivent être fructueuses, & toutes celles qui ont un but d'utilité doivent & peuvent être agréables.

Heureux celui qui, dégagé de ses premiers liens, dédaignant des emplois plus accrédités, des occupations plus pénibles encore que considérées, a la force de fuir les embarras & la sollicitude

des villes, pour se livrer aux douceurs de la vie champêtre & aux innocens travaux de la campagne ; & contemplant la Nature dans ses effets & ses productions, jouit en paix de ses beautés & de ses bienfaits ! Tous les objets qu'elle offre, sont pour lui autant de présens & de motifs de plaisir. Chaque saison, chaque moment lui en fournit de nouveaux. Quel est le cœur qui n'éprouva jamais d'émotion au spectacle de la Nature renaissante dans les beaux jours du printemps, en voyant ce premier mouvement de la seve qui nous donne une tendre verdure, & fait éclore les fleurs avec l'espérance du cultivateur ? Qui reste insensible à la vue des richesses qui couvrent la terre au milieu de l'été, à l'aspect d'une abondante recolte qui approche de sa maturité ? Qui peut regarder avec indifférence ces côteaux & ces vergers, où la vigne & les arbres sont chargés de fruits vermeils & colorés ?

Et qui n'a jamais été témoin des innocens plaiſirs, & n'a pas quelquefois partagé la gaieté franche qui regnent dans le temps des recoltes d'automne, & en font autant de jours de fêtes ?

Et l'hyver, cette ſaiſon qu'on trouve ſi fâcheuſe à la ville, qu'on regarde comme ſi triſte à la campagne, l'hyver a auſſi ſes plaiſirs. Il eſt le véritable temps de la jouiſſance ; l'abondance & le bien-être que procurent à l'habitant des champs des greniers & des celliers pourvus ; la ſociété nombreuſe qui l'environne ; celle que lui offre ſon voiſinage, bien différente des ſociétés des villes, où l'on ſe viſite bien plus qu'on ne ſe voit ; les préparatifs qu'exigent les recoltes prochaines ; les occupations, ſuites néceſſaires de celles qui ſont faites ; les exercices & les promenades ſalutaires que permettent les beaux jours, qui l'hyver, ne ſont pas rares dans nos climats ; mille

autres reſſources enfin (1) rempliſſent agréablement ſes loiſirs, & rendent, dans cette ſaiſon, le ſéjour de la campagne plus ſupportable qu'on ne ſe l'imagine.

Mais quand les lieux, où toutes ces ſcènes ſi intéreſſantes ſe paſſent, offrent par leur diſpoſition un ſite aimable & un aſpect riant, c'eſt bien alors que la campagne raſſemble tout ce qui peut plaire. La ferme, qui admet toutes les ſituations; qui tire parti des terres, des bois, des eaux; qui ne rejette ni les côteaux, ni les vallées, ni les plaines; à qui il ne faut qu'un ſol ſuſceptible de culture, la ferme, dis-je, procure elle

(1) Je ne parle pas de la chaſſe; cet amuſement ne lui eſt pas permis: ceux qui ſe la ſont réſervée ne voient pas tous les déſordres qu'elle cauſe. La tyrannie, qu'exercent en leur nom les gens chargés de la garder, entraîne bien ſouvent la deſtruction de la culture, & donne des dégoûts au cultivateur, dont ils ſont le fleau.

ſeule ce précieux aſſemblage de l'agréable & de l'utile : il ne lui faut, pour l'obtenir, qu'un homme de goût qui l'arrange & un cultivateur intelligent qui la dirige. (1)

(1) Si l'on fait abſtraction de l'inſenſé préjugé qui a placé l'état de cultivateur dans la derniere claſſe, ſans doute parce qu'il eſt aſſervi à des occupations pénibles, & exercé par des mains groſſieres, on en prendra une plus juſte opinion, & l'on trouvera preſque toujours, dans celui qui s'y livre un homme digne d'eſtime. Il me ſemble que le Miniſtre, qui régit un grand État; que le négociant, qui conduit un grand commerce; que le propriétaire de fond, qui dirige une grande culture, concourant tous au bien commun, quoique par des voies différentes, devroient être égaux aux yeux de la raiſon. L'homme d'état cherche à maîtriſer les événemens par ſa prévoyance, le négociant la fortune par ſon induſtrie, le cultivateur la Nature par ſon travail. L'un s'occupe de la proſpérité de ſes concitoyens, l'autre les enrichit, le troiſieme les vêtit & les nourrit: or celui qui procure les objets de premiere néceſſité, qui crée les matieres premieres, ſeroit ſans contredit le plus conſidéré, ſi la conſidération accordée à l'état n'étoit pas preſque toujours en raiſon inverſe de ſon utilité.

Les préceptes de l'agriculture, n'étant pas mon objet, n'entrent pas dans le plan de cet ouvrage; auſſi n'enviſagerai-je la ferme que par les agrémens

---

Le Cultivateur ne borne point ſes occupations à un travail manuel; à la ſcience très-étendue de l'agriculture, il aſſocie les combinaiſons de la finance & l'induſtrie du commerce: ſes opérations ſont ſuſceptibles des plus profondes ſpéculations. Pour les faire avec fruit & avec ſuccès, il lui faut une multitude de connoiſſances, & ſur-tout celles d'une phyſique fondée ſur l'obſervation & l'expérience, la ſeule qui ne jette pas dans l'erreur. Joignant toujours le raiſonnement à la pratique, ſa ſage économie tire parti de tout; rien dans ſes mains n'eſt inutile: du même œil il embraſſe un grand enſemble & pénetre dans les plus petits détails. En un mot, l'homme des champs à la tête d'une grande exploitation, indépendamment des talens qu'elle ſuppoſe pour la bien conduire, a pour l'ordinaire de ſolides vertus; il eſt ſimple ſans groſſiereté; il a plus de mœurs que de manieres; il eſt humain & hoſpitalier; il fait du bien, ſans faſte; il jouit de l'abondance, ſans luxe; il vit dans l'aiſance, ſans moleſſe, & l'intérêt qui l'anime, n'a rien de bas ni de ſordide. Tel eſt celui que, dans preſque tous les pays, une aveugle prévention a mis au-deſſous d'un Citadin.

que le goût peut y répandre : mais je préviens l'Artiſte, qui ne ſeroit que faiblement au fait de l'économie rurale, qu'il réuſſira difficilement dans l'ordonnance de cette eſpece de Jardin, quel que ſoient d'ailleurs ſes talens ; parce que, dans ſes diſpoſitions, il lui arrivera ſouvent de ſacrifier l'utile à l'agréable, tandis qu'il doit les faire concourir.

Il y a deux ſortes de fermes ; elles ont un objet très-différent ; conſéquemment elles exigent une tournure & une marche particuliere dans leur compoſition : & à raiſon de cette différence, je les diſtingue en *paſtorale* & *agricole*. La premiere s'occupe principalement des beſtiaux ; elle tire du lait des uns, de la laine des autres, & fait des éleves de tous. Il lui faut des pâturages abondans, des gras herbages, de grandes prairies ; la culture des champs chez elle n'eſt que ſecondaire. L'autre au

contraire fait sa principale occupation de toute espece de culture ; il lui faut de vastes champs, des plaines labourables & des côteaux fertiles : elle n'a de paturage & de bestiaux que ce que les besoins de sa manutention exigent.

De ce qu'un de ces deux genres n'exclut pas l'autre, il s'ensuit que la ferme, qui les réuniroit en même proportion, seroit mixte & en feroit un troisieme.

Si j'envisage ces trois genres par leur variété, chacun se divisera en ferme simple plus ou moins rustique, & en bourgeoise plus ou moins ornée. La ferme bourgeoise, sans excéder les bornes du caractere champêtre, est susceptible d'embellissemens ; elle peut, par une heureuse composition, obtenir de la main de l'Artiste, une distribution agréable, & recevoir de ses soins des détails de goût qui y jettent de la fraîcheur & de l'intérêt ; les graces, dont il la parera,

ſembleront être une ſuite néceſſaire des accidens du ſite qu'on aura liés aux objets de culture. La ferme ſimple tirera ſes charmes de ſa ſituation ; ſes tableaux doivent être agreſtes. Tout les ſoins, pour l'orner, trop oſtenſibles, loin de lui procurer de l'agrément, la défigureront ; elle préſentera même quelquefois les effets bruts de la Nature dans toute ſa négligence. Quoique ſoumiſe à la main induſtrieuſe de l'homme, elle s'accommodera très-bien des terreins incultes & des ſites ſauvages, mêlés avec ſes pâtures & ſes cultures ; ils aideront à caractériſer le genre ruſtique.

Toute ferme doit porter l'empreinte du travail qu'exige la culture : telle eſt ſa deſtination & ce qui la diſtingue des autres Jardins ; mais la paſtorale, y étant moins aſſujettie que l'agricole, doit être plus ſobre ſur les embelliſſemens, & la ruſtique ſur-tout, où ils ſe montreroient à découvert, n'auroit plus qu'une expreſ-

sion équivoque, & perdroit infailliblement son véritable caractere : qu'on soit sûr qu'elle aura du moins en agrément tout ce qu'on lui ajoutera en parure.

Delà on voit que la ferme agricole, n'étant que ce que l'homme la fait, devant tout au travail, se prête plus volontiers à tous les agrémens que peuvent admettre les effets champêtres ; que la ferme pastorale au contraire, ayant moins besoin de son secours, parce que ses productions dépendent moins de son travail, affecte un air plus agreste & plus abandonné ; & que la ferme mixte, qui n'est qu'un mélange de l'une & de l'autre, participe de tout ce qui est propre à chacune d'elles.

Si l'on me confioit un terrein destiné à l'établissement d'une ferme quelconque, après l'avoir parcouru, l'avoir examiné avec attention, après m'être rendu compte de ce que je peux en esperer, par l'impression qu'il m'aura fait éprou-

ver, & avoir reconnu à quelle eſpece ſon caractere & ſon enſemble peuvent ſe prêter, car ce ſeroit une mal-adreſſe que de ne pas ſuivre l'indication du ſite, & de prétendre décider le genre d'une ferme, ſans le conſulter, je commencerois par déterminer la place la plus convenable aux bâtimens, tant pour l'agrément & la ſalubrité du ſéjour & l'effet qu'ils doivent produire, comme objets d'aſpect, que pour la facilité de l'exploitation. Portant enſuite ma vue ſur le terrein, & ayant reconnu, par exemple, que ſa tournure & ſes accidens ſont favorables à l'établiſſement d'une ferme bourgeoiſe, je diviſerois, par enclos, ſes vaſtes plaines deſtinées à la culture, dont l'aſpect uniforme ne préſente communément qu'une froide monotonie; car des terres en labour ont toujours un coup-d'œil peu agréable; je meublerois le pays trop nud, & terminerois ainſi des eſpaces trop vagues. Ces enclos, par la

diverſité de leur forme & de leur étendue, feroient de chaque enceinte un ſite qui auroit ſa culture & ſon caractere particulier, & leur réunion embelliroit l'enſemble général. Des haies vives, des arbres, des arbuſtes, ſans en excepter ceux qui ne ſont qu'agréables, bien maſſés & diſtribués avec intelligence, en enfermant mes cultures, deſſineroient des chemins de communication. Ces chemins plus ou moins négligés, plus ou moins parés, ſelon le genre de la ferme, deviendroient eux-mêmes des Jardins & des promenades charmantes, par l'élégance de leurs contours, la variété des formes & des objets; ils ſeroient couverts d'une belle pelouſe ombragée par des plantations qu'on peut diverſifier & contraſter. Quelquefois un ſentier propre & ſablé circuleroit à travers les gazons & les plantations. Je ménagerois tous les effets qui peuvent naître des points-de-vue mêlangés avec l'aſpect des

cultures. Je profiterois des accidens qui ſe préſenteroient ſur la route ; tels que des pâturages, un petit bois, des ſources, une fontaine ; j'en créerois même, ſi la grace & la variété l'exigeoient, pourvu que, juſtifiés par la nature du local, on fût plus charmé que ſurpris de les rencontrer. Enfin j'établirois des lieux de repos, je pratiquerois des aſyles analogues aux ſcènes, par-tout où celles-ci y gagneroient & où les autres ſeroient deſirables.

Indépendamment des embelliſſemens qu'ils procureroient au payſage, ces enclos auroient encore l'avantage de garantir les riches productions qu'ils renferment ; ils ſeroient un abri contre les vents violents qui, ſuivis de pluies abondantes, verſent & couchent les épis : ſans cet obſtacle l'infortuné Cultivateur verroit ſouvent le fruit de ſes peines perdu, & l'eſpoir d'une abondante recolte s'évanouir à la veille d'en jouir.

Que ſi l'on objecte que l'ombre, que ces plantations jettent ſur la bordure des terres, peut être contraire à la bonne culture, je répondrai que cet inconvénient n'en eſt un que pour celui qui ignore que les pelouſes & les prairies artificielles réuſſiſſent parfaitement ſous une ombre légere, qui conſerve à la terre une fraîcheur favorable à ces ſortes de productions. Ainſi j'encadrerois chaque enclos par une verdure dans la largeur de l'ombre portée; cela auroit un objet d'utilité, & ſeroit un nouveau moyen d'embelliſſement. Les champs dépouillés, dont l'aſpect eſt ſi triſte, lorſqu'ils ſont en jachere deviendroient agréables par cette bordure, même lorſqu'ils ſeront en labour.

Les prairies qui procurent du fourrage, les pâturages qui engraiſſent les troupeaux, le verger qui donne des fruits, le potager qui fournit des légumes ſeroient auſſi ſéparés par des enclos;

cette

cette diverſité dans les productions en mettroit dans les aſpects. Il n'y a pas de pays ſi monotone, de plaines ſi ennuyeuſes qui ne puiſſent acquérir une variété amuſante par cette maniere de les diviſer; ce moyen, ſi ſimple en lui-même & praticable par-tout, peut rendre très-riante la poſſeſſion la plus inſipide, & faire d'une ferme mauſſade, telle que celles qui exiſtent, une campagne délicieuſe, ſans diminuer le revenu, & ſans ſortir du caractere champêtre qui lui convient.

Il y a deux ſortes de vergers: l'un agreſte, & l'autre cultivé. Celui-ci a ſa place dans le potager; il exige des ſoins journaliers & une culture ſoignée. Quant à l'autre, il rempliroit un de mes enclos, comme je l'ai déjà dit. S'il eſt ſitué convenablement & compoſé avec goût, il peut devenir un objet auſſi intéreſſant par ſon effet que par ſes productions. Des arbres à fruits de toutes ſortes

d'eſpeces, par un agréable mélange de leur forme, de leur volume, par des grouppes bien diſtribués & réhauſſés par la verte pelouſe, ſur laquelle ils ſont plantés, feront toujours d'un verger agreſte un charmant bocage. Il ne faut pas croire que l'arrangement du ſymmétrique quinconce ſoit le ſeul favorable aux vergers. Je ſais qu'il y a des arbres à fruit qu'il faut iſoler, pour qu'ils réuſſiſſent; mais je ſais auſſi qu'il en eſt nombres qui viennent très-bien & produiſent beaucoup en grouppe; ils ne demandent que de légeres attentions de la part du Cultivateur, pour les rendre féconds, encore ne les exigent-ils que dans les premieres années.

Ces bocages fruitiers, ſi je puis les nommer ainſi, ont des beautés particulieres à chaque ſaiſon. Au printemps, les fleurs qu'ils donnent dans une exceſſive profuſion, outre le parfum qu'elles exhalent, préſentent un éblouiſſant ſpec-

tacle par leur variété & leur éclat ; cet effet eſt d'autant plus raviſſant que les maſſifs ſont mieux compoſés, & les grouppes plus induſtrieuſement diſpoſés. Les fruits d'été, qui leur ſuccédent, plaiſent autant aux yeux par la diverſité de leur forme, la vivacité de leurs couleurs & la maniere dont ils s'étalent ſur les arbres qui les nourriſſent, qu'ils flattent le goût. Ceux d'automne ne ſont ni moins agréables, ni moins ſavoureux.

Il y a quelques arbres fruitiers qui ſe plaiſent avec la vigne & les plantes ſarmenteuſes à fruit, & leur prêtent volontiers leur appui. On peut, en les aſſociant, ſe procurer des berceaux ombragés & utiles ; les pampres & les guirlandes qui les feſtonnent, ornés de leurs fruits pendans, varient les effets & fourniſſent de jolis accidens.

Le potager, dont l'aſpect eſt ſi froid, la diſtribution toujours ſi méthodique, qu'on n'eſtime que par ſon utilité, qui

n'a pour l'œil aucun attrait, le potager bien compoſé peut auſſi préſenter un tableau intéreſſant. Ce qui dépare cette eſpece de culture, indépendamment du peu de goût qui préſide à ſa compoſition, ce ſont les murs élévés, dont on l'environne de toute part, qui lui donnent un aſpect triſte, & en font un objet abſolument détaché & ſans liaiſon avec ce qui l'environne. Ceci amene naturellement une obſervation bien eſſentielle; quoique je n'aie pas négligé d'en faire mention dans le cours de cet ouvrage, toutes les fois qu'il a été queſtion d'enſemble, d'accord & de convenance, elle exige néanmoins une explication plus détaillée : la voici. C'eſt que vainement auroit-on compoſé avec toute l'élégance poſſible une ſcène particuliere, inutilement lui auroit-on prodigué toutes les beautés de l'art & toutes les graces de la Nature, il lui manquera toujours quelque choſe, elle ne fera un plaiſir pur,

elle n'aura pas ce charme qui ſéduit, ſi le cadre n'eſt fait pour le tableau : c'eſt-à-dire, ſi le lieu où elle eſt placée, ſi les objets, au milieu deſquels elle ſe trouve, qui la complettent & qui font l'enſemble, n'ont nulle relation avec elle, ou n'en ont pas une qui lui convienne. C'eſt l'enſemble qui détermine la premiere impreſſion, qui la perpétue & la renouvelle à chaque inſtant; & l'on ſait que la premiere impreſſion eſt toujours la plus forte. C'eſt encore l'enſemble qui décide preſque toujours du plaiſir ou du dégoût que nous font éprouver une ſcène particuliere, une fabrique, un effet quelconque, quoique ſouvent ils n'aient rien par eux-mêmes d'agréable ou de déplaiſant. C'eſt lui qui aſſocie ce qui contribue à la perfection du tableau ; qui fixe l'étendue du ciel la plus avantageuſe. Le cadre, qui fait partie de l'enſemble, lie les objets qui ſe font valoir, & ſépare ceux qui ſe préju-

dicient ; il voile ce qui ne doit pas ſe montrer ; mais il laiſſe ſouvent ſoupçonner des profondeurs, des derrieres, des eſpaces que l'imagination remplit, qu'elle orne, qu'elle concilie avec ce que les yeux voient d'une maniere plus heureuſe, qu'elle arrange avec plus d'adreſſe que l'Artiſte le plus intelligent ne l'eût fait, s'il y avoit ſuppléé. En un mot, il s'étend ou ſe reſſerre, s'interrompt & ſe briſe au gré du beſoin, & ſelon que le goût & les circonſtances le demandent.

Je ſuppoſe un bocage délicieux qui ſe trouve lié naturellement avec les parties qui le précédent & le ſuivent, tranſportez-le dans un lieu iſolé, qui ne laiſſe rien imaginer au-delà de ſon enceinte ; en un mot, épaiſſiſſez, fermez exactement le cadre, à l'inſtant tout le charme s'évanouit. Déplacez ce verger agreſte ſi frais, ce ruiſſeau ſi voluptueux ; choiſiſſez un autre ſite à celui-ci, un autre

entour à celui-là, ils ne feront plus la même impreſſion ; ce ſera bien la même étendue, ce ſeront les mêmes arbres, les mêmes eaux, le même cours, & cependant l'effet en eſt tout différent : vous croirez leur avoir fait prendre d'autres formes. Il en iroit de même, ſi, au lieu de déplacer le tableau, vous changiez ce qui l'environne, ſi vous lui ſubſtituiez un autre entourage ; d'où vient cela ? c'eſt que le cadre n'eſt plus le même ; c'eſt que, rien n'étant parfaitement iſolé dans les ſcènes de la Nature, chaque effet, chaque objet eſt dépendant de ce qui l'environne, & nous affecte différemment, à raiſon de ce qui l'accompagne ; que tout ce qui ſe préſente à nos yeux a une ſorte de connexion avec ce qu'on vient de voir, & même avec ce qu'on préſume qu'on doit voir ; remarquons en paſſant que cette prévoyance, lorſqu'elle eſt trompée, eſt la ſource des contraſtes & des tranſitions

piquantes; c'eſt qu'enfin les objets, ſelon leur aſſociation, tracent dans la tête une ſuite d'images ſimultanées & ſucceſſives qui, ſe faiſant valoir les unes par les autres, fortifient les impreſſions préſentes, & préparent aux effets qui doivent leur ſuccéder. Cependant il eſt à remarquer qu'il y a des ſites, des tableaux qui ne laiſſent rien imaginer au-delà de ce qu'ils préſentent, & ceux-là n'ont pas beſoin de ce ſecours; ce ſont les plus vaſtes, & quelquefois les plus petits; parce que, dans les premiers, l'immenſité du cadre le rend nul; dans les ſeconds, il exerce toute ſa puiſſance: c'eſt-à-dire, qu'il iſole totalement.

Ces idées paroîtront peut-être un peu métaphyſiques, & pour bien des gens mon cadre ne ſera qu'une chimere; cependant ſon exiſtance & ſes effets n'en ſont pas moins réels; & l'Artiſte, qui les méconnoîtroit, n'enfanteroit ſouvent que des compoſitions incohéren-

tes, découſues, ſans enſemble & ſans accord. (1)

Je reviens aux potagers, & je dis que cette partie de nos Jardins péche toujours par le cadre; en effet, on la ſépare, on l'iſole ou on l'aſſocie mal: non-ſeulement ſes murs ſont une triſte enceinte qui la délie de ce qui l'environne; mais les formes auxquelles on la ſoumet, la diſtribution méthodique à laquelle on l'aſſujettit, toujours d'une inſipide monotonie, n'en font qu'un objet ennuyeux, & lui donnent un air de ſéchéreſſe qu'on ne devroit pas attendre de la verdure perpétuelle des plan-

(1) Voilà pourquoi les Jardins, où l'on fait de chaque boſquet une ſcène particuliere, indépendante de ce qui la ſuit & de ce qui la précéde, ſont ſi froids & ne diſent rien à l'ame; voilà pourquoi ceux, où l'on aſſocie des objets diſparates & ſans analogie entr'eux, paroiſſent vagues, fatiguants, *papillotent* aux yeux, & laiſſent dans la tête le déſordre dont ils ſont l'image.

tes qui y végetent, & de l'activité d'une culture si soignée.

Pourquoi, par exemple, ne pas enclorre le potager de fossés, dans les parties où il peut s'allier avec tout ce qui l'avoisine du côté du midi & du levant ? pourquoi ne pas substituer des haies, des palissades en bois, en paille même à ces insupportables murs ? pourquoi enfin ne pas préférer des plantations épaisses de grands arbres, pour lui fournir des abris contre les vents mal-faisans du nord ? C'est ainsi que le potager obtiendra de la grace, participera des agrémens procurés aux autres cultures, & cessera d'être un objet tristement délaissé.

Qu'on ne se persuade pas que cet arrangement & ces dispositions, pour être différens de ceux qu'on pratique généralement, lui soient défavorables ; les Jardiniers Hollandois tout aussi curieux que nous de ce genre de culture, & peut-être plus intelligens, parce qu'ils

ont les obſtacles du climat à vaincre, les préferent; ils n'ont pas d'autre clôture que des paliſſades ni d'autres abris que des arbres.

La diſtribution du potager, je le ſais, demande néceſſairement de l'ordre, & conſéquemment une ſorte de régularité; il faut réunir les mêmes eſpeces de productions, les placer dans le lieu qui leur convient, & ſous l'expoſition la plus avantageuſe, pour la facilité & le ſuccès de la culture; mais l'un & l'autre n'exigent pas de le découper par des quarrés entourés de plate-bandes, dans leſquelles ſont eſpacés à égale diſtance des arbuſtes & des fleurs toujours en trop petite quantité : ils n'exigent pas non plus ces larges allées ratiſſées qui occupent des bras plus utiles ailleurs, dont le ſol aride & nud eſt perdu pour le bénéfice.

Le potager de ma ferme ne ſera pas ainſi diſpoſé; le goût décidera de ſa forme, la qualité du ſol & la bonne ex-

position, de sa place : la différence des cultures mettra de la variété dans les effets. Le buissonnier d'arbres nains & à mi-vents, que j'appelle le verger cultivé, sera en tête dans la partie la plus à l'abri ; ce sera là aussi que j'établirai mes palissades, pour recevoir les espaliers ; j'y destinerai encore un canton pour les arbustes à fruits ; au-dessous ou dans un lieu à part, seront les gros légumes qui peuvent se passer d'arrosement ; les plantes légumieres les plus délicates & les plus vertes seront placées dans la partie la plus basse, distribuées par planches & séparées seulement par de petits sentiers, pour en faciliter l'approche & la culture. (1) Tout le terrein sera couvert, & je n'en perdrai pas pour de fastidieux

(1) On peut prendre une idée de cette distribution, en jettant un coup-d'œil sur les marais des environs de Paris ; ils présentent un assemblage de verdure, dont la régularité n'est rien moins que désagréable.

compartimens & d'inutiles allées. Cet enſemble de verdure, dont la forme générale ne ſera pas un quarré entre quatre murs, mais me ſera donné par les accidens & la marche du terrein, flattera l'œil & fournira abondamment aux beſoins ; parce que, ſans oublier l'effet dans la compoſition, j'aurai plus conſulté l'avantage de la culture & la poſition que la régularité.

Enfin je ne négligerois aucune partie du terrein qui me ſera confié, parce qu'il n'en eſt aucune qui ne doive, par mes ſoins, contribuer au profit & à l'agrément : par-tout des vues économiques, aſſociées aux graces champêtres, ſeroient la baſe de mes projets & le but de mon travail. Si j'avois un terrein bas & aquatique, j'en ferois une ſauſſaie ; je voudrois que les ſaules, les peupliers, les aunes & tous les arbres, qui aiment un ſol humide, fuſſent diſpoſés de maniere à embellir le tableau général & le ſite

particulier dans lequel ils ſont plantés; je voudrois qu'ils procuraſſent des promenades fraîches l'été, & des ramées l'hyver. Près du manoir, je voudrois, ſi l'ordonnance générale ne s'y oppoſoit pas, deſtiner une place particuliere à un bois agreſte; je chercherois l'eſpece d'arbres qui y réuſſiroit le mieux: il ſerviroit de retraite aux hommes & aux animaux, dans les momens accablans d'une forte chaleur.

Enfin ſi la Nature m'avoit donné un ruiſſeau, je me garderois d'en parer les bords par de méthodiques plantations qui repugnent au bon goût; je me garderois d'en adoucir les inégaux contours, pour leur ſubſtituer d'élégantes formes, ou la triſte ligne droite; je lui conſerverois ſes détours irréguliers; je chercherois ſeulement à en rendre l'approche facile; je ferois enſorte que ſes rives fuſſent couvertes d'un gazon fin, & que trop d'humidité n'éloignât les pro-

meneurs curieux de les parcourir. Enfin ici silencieux & tranquille, là agité & gazouillant, ombragé d'un côté, découvert de l'autre, libre par-tout, je ne lui ajouterois que les accidens que la Nature, dans son aimable désordre, auroit pu faire naître & placer elle-même.

Après avoir arrangé tout le terrein de la maniere la plus fructueuse, & lui avoir donné la tournure la plus agréable, je porterois mes soins sur les bâtimens. C'est dans la ferme ornée que le manoir peut se distinguer par une sorte d'élégance ; je voudrois qu'il eût un rez-de-chaussée, & un premier étage seulement, pour lui donner moins de hauteur & moins d'importance ; je préférerois la gaieté de la tuile à la sombre couleur de l'ardoise ; je lui permettrois un enduit frais, & j'éviterois sur-tout qu'une symmétrie trop exacte dans la décoration, & un trop grand développement ne lui fissent perdre cet air sans préten-

tion qui doit le caractériſer : car la ferme bourgeoiſe, quelqu'ornée qu'elle ſoit, n'eſt ni le ſéjour de la grandeur, ni l'aſyle de l'opulence. Elle eſt ou la maiſon de campagne du Citadin aiſé, ou la demeure du Cultivateur qu'une poſſeſſion étendue met plus qu'audeſſus du beſoin. Il faut qu'elle ſoit commode & non faſtueuſe, propre & non magnifique, riante & non décorée.

Il convient qu'une des faces du manoir ait vue ſur la baſſe-cour. Une baſſe-cour eſt indiſpenſable ; c'eſt elle qui caractériſe la ferme. Quand elle eſt arrangée & diſtribuée commodément, il s'en faut de beaucoup qu'elle ſoit un objet déplaiſant ; ſon mouvement lui donne un air vivant & animé qui récrée & amuſe. Il lui faut un eſpace proportionné à la quantité de bâtimens qu'exige ſa manutention ; il importe auſſi de la bien diſpoſer pour la facilité du ſervice. Ces utiles précautions obſervées, on s'occupera

pera de ce qui peut lui procurer de la gaieté & de la propreté ; on l'ombragera par quelques arbres ; on lui laiſſera des vues ſur la campagne. Ces moyens employés à propos diviſent la trop grande continuité de bâtimens toujours triſte, & font un effet auſſi ſalutaire, auſſi agréable intérieurement, que riant pour l'aſpect extérieur. Enfin les bâtimens peuvent être compoſés, & la baſſe-cour arrangée de telle ſorte que, de quelque part qu'on les voie, ils préſentent un aſyle qu'on ſe plaît à habiter ; & je ſerois bien mal-adroit, ſi, avec des toits jouant entre des arbres & des environs champêtres, je n'obtenois des effets pittoreſques.

Je préférerois le verger agreſte au potager, pour en faire le Jardin d'agrément au-devant du manoir ; mais ſi, par la tournure générale, ni l'un ni l'autre ne ſe trouvoient placés convenablement pour cet uſage, j'y ſupplée-

rois par une pelouſe en pente douce entretenue par les moutons qui en feroient les Jardiniers; j'y jetterois quelques grouppes d'arbres, pour avoir de l'ombre; j'y diſtribuerois auſſi quelques arbuſtes à fleurs, pour répandre de la fraicheur ſur les alentours, & mettre ſous les yeux du maître une promenade engageante : pour la lui rendre toujours praticable, j'y ferois circuler quelques ſentiers à travers les maſſifs qui les couvriroient de leur ombre, & le conduiroient dans ſes poſſeſſions, par les chemins qui les entourent. Mais je ferois peu de frais pour ces ſortes de Jardins; car, ſi j'ai bien pris mes meſures, tout formera promenade, & l'on rencontrera de tout côté des objets d'amuſement qui attireront & des objets d'utilité qui intéreſſeront.

Tel ſeroit à-peu-près le plan, ſur lequel je formerois une ferme agricole bourgeoiſe; je n'y répandrois d'ornemens

que ceux que ſon caractere permet : je voudrois qu'ils paruſſent une ſuite néceſſaire de la fin qu'on ſe propoſe dans cet établiſſement. Sans doute que de pareilles diſpoſitions auroient de véritables charmes ; l'accord général de toutes les parties, leur correſpondance à un but commun, l'économie rurale, flatteroient également & le propriétaire qui, trouvant dans ſon patrimoine l'agréable & l'utile, poſſéde & jouit tout-à-la-fois : ce qui eſt aſſez rare ; & le ſimple ſpectateur qui, ne ſe doutant pas des efforts qu'a fait l'inſtituteur pour lui plaire, croit ne devoir le plaiſir qu'il reſſent qu'à des combinaiſons fortuites mais heureuſes.

Ceci n'eſt qu'une eſquiſſe légere ; je n'ai fait paſſer en revue que les objets principaux ; je n'ai parlé que des cultures les plus ordinaires ; je n'ai rien dit de celles qui ſont particulieres à chaque climat. Chaque ſituation, ayant ſon

caractere propre, peut fournir d'autres reſſources à un Artiſte ſenſible aux charmes de la campagne & aux graces ſéduiſantes de la Nature; mais, dans la quantité d'objets que ces Jardins embraſſent, on ne ſauroit tout prévoir & tout dire. J'ajouterai ſeulement qu'on imagineroit difficilement un genre de Jardin plus intéreſſant que la ferme; qu'il n'y a peut-être rien d'auſſi attrayant que le ſpectacle d'une campagne dans une ſituation heureuſe, dont le ſol fertile eſt embelli par le concours des diverſes ſcènes champêtres liées les unes aux autres, lorſqu'elles étalent aux yeux toutes les richeſſes d'une végétation vigoureuſe, fruit d'une culture ſoignée & bien conduite.

La ferme paſtorale offre des tableaux plus champêtres que l'agricole. Les pâturages, les prairies aiment les vallées, ſuppoſent des côteaux, mais rarement de grandes plaines & de hautes montagnes;

on ſait d'ailleurs que les cotteaux & les vallées s'aſſocient très-bien avec les bois & les eaux : ne ſont-ce pas là en effet les ſites & les matériaux, dont ſe compoſent ordinairement les ſcènes champêtres ?

Il y a des différences très-ſenſibles entre le genre paſtoral & l'agricole. Les terres de la ferme agricole ſouvent nues, ſans ceſſe travaillées, portent l'empreinte de la main de l'homme & préſentent des changemens d'une ſaiſon à l'autre ; mais la principale & preſque l'unique production de la ferme paſtorale paroît être plutôt un don, une pure libéralité de la Nature que le fruit de l'induſtrie du Cultivateur. La terre y eſt toujours cachée ſous un tapis de verdure qui ſe renouvelle de lui-même ; c'eſt pour cela que les ſoins donnés à ſon embelliſſement, quoiqu'auſſi néceſſaires, ſont moins apparens. Le trait qui deſſine ſes enclos eſt plus incertain, plus indécis que celui des enclos de la ferme

agricole, plus précis dans ſes contours : d'ailleurs le cadre de celle-ci eſt plus détaché & plus diſtinct; des terres ſillonnées, différentes de tons des pelouſes, ne ſauroient ſe confondre avec la conſtante verdure des ſentiers qui les entourent; au lieu que les pâturages, les herbages de la ferme paſtorale ſe lient d'une maniere inſenſible avec les gazons qui tapiſſent ſes chemins. De plus les terres en labour exigent, pour la facilité de la culture, une certaine étendue, une ſorte de régularité & ſouvent de l'égalité dans leur diviſion; mais les diviſions des herbages, plus libres dans leurs proportions, ſe prêtent plus aiſément à celles que le goût veut fixer. Les enclos de la ferme paſtorale reſſemblent beaucoup aux clairieres pratiquées dans les bois, à cauſe de la diverſité de leurs formes, de leurs dimenſions, & ſurtout par la liberté qu'ils laiſſent de diſtribuer les plantations environnan-

tes lesquelles, pouvant être plus ou moins épaisses & combinées de plus de manieres, se composent en bocages & en petits bois dont l'ensemble donne toujours occasion à de charmans effets.

Une des choses particulieres à la ferme pastorale, qui annonce sa destination & la distingue du *pays* champêtre, ce sont les palis & les barrieres qui, divisant les herbages, servent à former des parcs pour la séparation des bestiaux; quoique simples dans leur construction, ils peuvent avoir dans la ferme bourgeoise une sorte de propreté, & les lignes de division qu'ils tracent, peuvent être arrangées avec un certain ordre: c'est-là une indication précise de cette espece de ferme.

Les terres en labour, dont elle ne peut guere se passer, ne seront pas réunies en un seul canton; il convient qu'elles soient dispersées & interposées entre les pâturages & les herbages: de trop

grandes parties en culture détruiroient ſon caractere & annonceroient une ferme mixte. Ainſi quand on veut que le caractere paſtoral domine, il faut les morceler, crainte que le genre ne reſte indécis.

Cette ferme a, comme l'agricole, ſes vergers & ſon potager ; elle les traite à peu près de même ; mais elle differe dans la maniere de diſtribuer les bâtimens. Bien loin que la ferme paſtorale cherche à les réunir, elle les parſeme de côtés & d'autres, & les cache quelquefois dans l'épaiſſeur des bois. Ceux, dont elle fait le plus d'uſage, tels que les granges, les écuries, les étables, les bergeries, ſont communément très-grands ; leur réunion formeroit un volume trop conſidérable, & ne ſauroit s'accommoder avec ſon caractere champêtre. Il ſuffit que le manoir ſoit entouré des bâtimens les plus néceſſaires à la manutention journaliere ; & parmi

ceux-là on peut compter, comme un des plus eſſentiels, la laiterie qui intérieurement ſera un objet tout-à-la-fois d'agrément & d'utilité.

Je ne m'appeſantirai pas ſur les détails; je me contente d'aſſigner les différences caractériſtiques entre l'un & l'autre genre, en indiquant les traits diſtinctifs. En effet après ce que j'ai dit de la ferme en général, & ce que j'ai fait obſerver ſur chacune en particulier, je ne dois pas m'arrêter à des obſervations particulieres ſur la ferme mixte, quoiqu'elle ſoit ſuſceptible d'une grande variété, puiſqu'elle réunit les deux genres.

Quant aux fermes ſimples ou ruſtiques, on prévoit ce qui doit les particulariſer: comme, par exemple, un ſite très-inégal, des terreins arrides & tourmentés, des rochers, des eaux & des bois agreſtes mêlés avec les objets de cultures propres à chaque eſpece; des

enclos plus contraſtés, des chemins plus négligés, des bâtimens & des fabriques conſtruits avec les matieres les plus ordinaires & dans la forme la plus ſimple, placés à l'aventure & comme au hazard; & partout ce déſordre toujours intéreſſant de la Nature livrée à elle-même. En général ce genre tire ſon expreſſion d'une ſituation ſinguliere, d'un pays bizarre par la compoſition de ſes ſites; tout cela perfectionné par les acceſſoires que le talent & le goût de l'Artiſte peuvent y ajouter, ſans altérer le caractere de ſimplicité & de ruſticité de ſes tableaux: toute fabrique, toute conſtruction qui auroit de la prétention & ne ſeroit pas agreſte, ſeroit choquante & affoibliroit infalliblement l'expreſſion forte & vigoureuſe de ce genre de compoſition.

Mais je doute qu'un genre ſi brut en apparence trouve beaucoup de partiſans; peu de gens aiment aſſez les grands ef-

fets de la Nature, pour le choiſir de préférence, quand même le caractere du ſite s'y préteroit. Le propriétaire veut que la dépenſe qu'il a faite, l'Artiſte que les peines qu'il a priſes, les ſoins qu'il s'eſt donnés ſoient en évidence & frappent le ſpectateur du premier abord; ils les croiroient perdus, s'ils ne rappelloient les talens de l'un & l'opulence de l'autre. Cependant c'eſt moins ici le cas que partout ailleurs de faire parade de la difficulté vaincue. L'Artiſte le plus ſage & le plus ſenſé ne ſe détermine qu'avec peine à ſe cacher derriere la Nature, je le ſais; mais qu'il ſe tienne bien en garde contre le deſir de ſe montrer: cet amour-propre déplacé lui fera commettre les fautes les plus graves. Pour le propriétaire inſenſible aux beaux effets de la Nature, je n'ai rien à lui dire; s'il s'en trouve quelqu'un qui, poſſédant un local propre à l'établiſſement de la ferme ruſtique, ait aſſez de goût

pour se prêter aux vues de l'Artiste, il sera facile à celui-ci de lui faire entendre que les charmes de ces sortes de Jardins existent dans le spectacle de la Nature dans toute sa vérité & sa liberté; qu'on obtient du succès qu'en paroissant n'avoir rien fait, qu'en persuadant qu'on doit tout à des accidens heureux & à la disposition du local. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que la ferme rustique est plus difficile à bien traiter que le Jardin le plus élégant. Il n'est pas question de ces tableaux frais, de ces touches délicates, de ces contours doux, de ces transitions imperceptibles qu'on rencontre ailleurs avec plaisir; ici il faut dessiner à grands traits & avec fermeté; il faut des effets énergiques, de brusques & savans contrastes, de fortes oppositions; il faut embrasser un grand ensemble; il faut enfin que tous les tableaux, quoique du même genre, soient différens de ton; que les scènes les plus éton-

nantes entremêlées avec les accidens les plus ſimples & les cultures les plus ordinaires ſoient quelquefois ſurprenantes, magnifiques même, ſans jamais paroître élégantes, encore moins factices.

Que ſi cependant un excès de délicateſſe faiſoit rejeter ce genre, comme ſujet principal, il pourra trouver ſa place dans les circonſtances, où l'on voudroit obtenir de grandes oppoſitions d'eſpece & de genre. Le *parc*, le *Jardin* même avec ſes graces légeres pourront ſe l'aſſocier, pour ſe procurer un changement de ſcène & faire contraſte. Le paſſage de l'un à l'autre, bien ménagé, peut les faire valoir tous les deux, produire une vive ſurpriſe & un effet très-piquant; mais il ſera toujours dangereux, & ſouvent impraticable de tenter cette aſſociation, ſans intermédiaire ni préparation : il n'appartient

qu'à un talent ſupérieur de trouver une liaiſon heureuſe ; elle eſt un des effort les plus vigoureux de l'art des Jardins.

CHAPITRE XV.

De Jardin proprement dit.

DANS les grandes ſcènes de la Nature, dans la prodigieuſe variété de ſes tableaux, j'ai préſenté à l'homme de goût un Jardin que j'ai appellé le *pays;* le *parc*, par la nobleſſe de ſon enſemble & la beauté de ſes détails, a fourni un Jardin au propriétaire d'une terre ſeigneuriale; celui qui s'occupe de la culture, le Citadin aiſé, qui s'eſt ménagé un domaine aux champs, ont trouvé le leur dans la *ferme*, où l'agréable eſt réuni à l'utile. C'eſt pour l'homme riche qui peut, à raiſon de ſon ſuperflu, faire des ſacrifices à ſes fantaiſies, & qui a beſoin de multiplier ſes poſſeſſions, pour varier ſes amuſemens, que j'ai réſervé le *Jardin* proprement dit, dont l'agrément ſeul eſt l'objet. Par des raiſons bien diffé-

rentes, cette eſpece de Jardin peut être auſſi celui du citoyen reſpectable qui, ſe vouant au bien public, doit preſque tous ſes momens à la ſociété ; il ne ſauroit, ſans manquer à ſes devoirs, abandonner longtemps les pénibles occupations que lui impoſe ſon état, il lui faut néanmoins quelque relâche & quelque diſtraction. (1)

Le *Jardin* proprement dit, offrant moins de reſſources que les autres eſpeces, parce qu'il manque de variété & d'utilité, & n'étant imaginé que pour procurer une jouiſſance de quelques momens dans la belle ſaiſon, il eſt à propos qu'il ſoit à peu de diſtance de la ville où le propriétaire fait ſa réſidence: proximité qui lui convient d'autant

(1) Cette différence de propriétaire n'en exige-t-elle pas dans le caractere du Jardin ? je le penſe. La convenance, à ce qu'il me ſemble, demande que l'un ſoit plus magnifique & plus voluptueux, & l'autre plus élégant & plus noble.

autre

mieux, que l'homme en place, à cauſe de ſes occupations, & le riche, par un autre motif, n'y font communément que de petits ſéjours.

Quand l'Artiſte ſe propoſe de compoſer le *pays*, le *parc* ou la *ferme*, il conſulte le ſite qui décide ſouverainement du genre, du caractere & des principaux effets: il eſt forcé d'aſſujettir ſes projets à la coupe du terrein & aux maſſes générales qu'elle lui préſente. Mais dans le *Jardin*, il crée preſque tous les accidens, il fabrique tous les tableaux; il donne preſque toujours le caractere qu'il veut, ſurtout ſi ſon terrein eſt d'une médiocre étendue; parce qu'alors renfermé dans ſon enceinte, le peu de ſurface du *Jardin* exclut la multiplicité des ſcènes, les effets d'une certaine vigueur & les grands tableaux. C'eſt tout cela qui rend facile le choix d'un local propre à ſon établiſſement.

Le *Jardin*, ſe trouvant dans la néceſ-

ſité de tirer tous ſes agrémens de ſon propre fond, s'en procure par la grace dans les effets, l'élégance dans l'enſemble, & la fraicheur dans les détails; mais pour y parvenir, le Compoſiteur eſt forcé de s'écarter quelquefois de cette exacte vérité ſi recommandée ailleurs. Cependant que, ſous ce prétexte, il ne ſe laiſſe point aller à la manie ſi commune de créer des tableaux de pure fantaiſie; qu'il ſe tienne en garde contre ce faux goût qui ſeme, & qui entaſſe dans le *Jardin* une multitude de conſtructions & de fabriques; outre qu'elles contrarient le genre, & qu'elles font diſparoître la Nature, il arrive que, le plus ſouvent placées au hazard & dépourvues d'analogie avec la ſcène, elles ſont ſans proportion & ſans vraiſemblance: abus qui ſuppoſe peu de reſſources dans l'imagination, une ignorance totale des principes de l'art & du goût, & conſéquemment un talent très-médiocre. Avec ces

futiles moyens, on croit avoir fait le *Jardin*, & l'on n'a fabriqué tout au plus qu'une mauvaise décoration sans intérêt : assemblage fastidieux de parties incohérentes, qu'on peut voir une fois par curiosité, mais où l'on sera peu tenté de revenir. (1)

Ainsi quoiqu'on puisse se permettre quelqu'écart dans le *Jardin* proprement dit ; quoiqu'un arrangement plus évidemment combiné, des formes plus précieuses, une propreté plus recherchée dévoilent l'art, il ne faut pas tellement abandonner la Nature, qu'elle y soit to-

(1) J'accompagnai un jour une femme dans un de ces Jardins modernes, où l'on voit une nombreuse collection de fabriques de tout genre, de bâtimens de toute espece, renfermés dans un petit espace ; des temples de marbre, des chaumieres, des moulins, des statues, des tours, des églises, ou l'on trouve beaucoup de pierres, peu d'arbres, encore moins de verdure ; quand elle l'eut parcouru, & qu'elle vit qu'on se disposoit à le quitter, *allons donc voir le Jardin*, dit-elle ingénuement.

talement étrangere. Ce ſont les arbres agréables entre-mêlés d'arbuſtes à fleurs, grouppés & diſtribués avec goût, qui procureront des ombrages frais & des bocages délicieux; ce ſont les gazons ſoignés & entretenus, dont la couleur eſt amie de l'œil & recouvrent le ſol d'un tapis de verdure égal & uni; ce ſont les eaux limpides & tranſparentes, tranquilles ou foiblement agitées, tantôt découvertes, tantôt ombragées, préſentées ſous des formes agréables & variées, aſſociées avec les fleurs & les gazons, entourées d'objets qui leur prêtent & en reçoivent plus de grace; c'eſt une certaine moleſſe dans le jeu du terrein; ce ſont des pentes douces & preſqu'inſenſibles que l'œil ſe plaît à ſuivre, & que les pieds parcourent ſans fatigue; ce ſont des ſentiers & des chemins bordés de plantations agréables, propres en tout temps, conſtruits avec ſoin, tracés avec préciſion, contournés naturellement, diri-

gés de maniere que les objets & les effets paroiſſent ſous l'aſpect le plus favorable, qui diſpoſés pour en jouir dans tous les inſtans du jour, menent à des ſcènes choiſies, ou à des lieux de repos conſacrés aux charmes de la ſolitude & aux douceurs de la retraite; ce ſont enfin des aſyles ſombres & myſtérieux ſitués avantageuſement, propres à embellir les lieux où ils ſont placés, pour leſquels on aura préféré l'élégance & la légéreté des formes à la richeſſe des matieres & à la ſévérité des regles. Voilà les principaux objets qui doivent entrer dans la compoſition du *Jardin* proprement dit.

Mais n'eſt-ce point trop le circonſcrire que de le reſtreindre à de ſi ſimples moyens? n'eſt-il pas à craindre que des objets ſi ordinaires, ſi communs, ne ſoient d'une trop foible reſſource pour en obtenir les agrémens que cette eſpece ſuppoſe; & que, ſe bornant à l'emploi

de ces seuls matériaux, on ne produise que des compositions froides & monotones? C'est sans doute cette opinion mal fondée qui a donné naissance à ces Jardins, où lon a rassemblé avec tant de profusions toutes les productions de l'art & de la Nature, où l'on a confondu tous les genres & associé tous les caracteres. Je doute fort que, dans un pays fertile en grands Artistes, que dans un siécle, où le goût a fait tant de progrès, cette nouveauté, qui a pu éblouir d'abord, puisse longtemps se soutenir. Je reviens à mon objection, & je prétends que, si les *Jardins*, où l'on n'a fait entrer que les seuls matériaux proposés, n'ont pas obtenu le suffrage des gens de goût, s'ils n'ont présenté ni charmes, ni intérêt; c'est que le plus souvent, ou manieré dans ses compositions, le Jardinier ne sait leur donner ni caractere, ni expression; ou dénué de ressource & sans imagination, il se ré-

pete dans toutes ſes diſtributions, & ne connoît qu'un petit nombre de combinaiſons qu'il place indifféremment partout; ou bien encore queſottement imitateur, il copie machinalement, il tranſporte ſur ſon terrein ce qu'il a vu ailleurs, ſans conſulter les convenances; & qu'il ignore l'art d'aſſocier les effets au genre, & celui de tirer parti des circonſtances.

C'eſt donc moins à l'inſuffiſance des matériaux qu'à l'incapacité de celui qui les emploie qu'il faut s'en prendre. Semblables aux couleurs encore ſur la palette, ils offrent au Jardinier les mêmes reſſources que celles-ci au peintre : tout dépend du talent & non des matieres miſes en œuvre. C'eſt le génie ſeul qui enfante ces chefs-d'œuvre qui nous raviſſent. Eh ! de quoi n'eſt pas capable celui qui réunit à ce don divin un goût exquis & les profonds ſecrets de ſon art ? S'il eſt ſimple dans ſes moyens, ſes

combinaiſons ſont infinies ; par ſes étonnantes productions il captive le cœur & l'eſprit ; il les agite & les maîtriſe à ſon gré ; il donne du ſentiment & de la chaleur à tout ce qu'il touche : il anime la pierre, il fait reſpirer la toile, il communique le mouvement & la vie à toute la Nature : c'eſt la baguette de la fée.

Ordonne-t-il le *Jardin ?* auſſitôt tout s'embellit, tout ſe colore de tons les plus brillans ; les ſites les plus triſtes & les plus auſteres préſentent des perſpectives agréables & riantes ; les plus uniformes ſe nuancent, les plus monotones ſe varient, les plus ingrats, les plus rebelles ſe transforment en ſéjour délicieux. Les eaux qu'il dirige ſemblent plus voluptueuſes ; les ombrages qu'il crée, paroiſſent plus frais ; les aſyles qu'il prépare ſont plus invitans : de chaque coup de pinceau naît une nouvelle grace. S'il compoſe un grouppe, il ſait, par un choix judicieux d'arbres, d'ar-

buſtes & de fleurs, lui donner ces formes pittoreſques qui ajoutent à la beauté des uns & à l'éclat des autres. Enfin naturel & tout-à-la-fois recherché dans ſes compoſitions, il ſait intéreſſer par d'amuſans détails & charmer par un élégant enſemble.

Rarement le *Jardin*, dont le coup-d'œil eſt ſi frais, ſi élégant, ſe liera bien avec les ſites qui l'environnent; les ſimples objets de la campagne ſont trop négligés; ce mélange lui feroit perdre ſa grace, & détruiroit infailliblement ſon expreſſion. Il faut alors lui donner un cadre, l'enfermer par des plantations qui cachent tout ce qui extérieurement pourroit lui nuire. L'inobſervation de cette précaution devient une faute d'autant plus grave, que le *Jardin* eſt plus petit; parce qu'un petit *Jardin* ſuppoſe encore plus de ſoin & de fraîcheur, & conſéquemment moins de rapport avec ce qui eſt hors de ſon enceinte.

Indépendamment du peu d'analogie entre le *Jardin* proprement dit, & les objets ordinaires de la campagne, des communications trop immédiates, des ouvertures trop vaſtes l'anéantiroient; il ſeroit noyé dans le vague; il ſeroit compté pour rien. Mais s'il a une dimenſion telle qu'elle comporte pluſieurs ſcènes, qu'elle admette de la variété dans les tableaux, s'il joue enfin le petit *parc*; pouvant alors, par des paſſages bien ménagés, arriver à des ſcènes plus négligées, il lui ſera libre de ſe procurer quelques échappées bien choiſies; parce que, ſe rapprochant davantage de la Nature, il ſe liera aiſement avec les objets dont elle ſe compoſe. Car c'eſt une maxime générale, que plus un ſite eſt grand, plus ſes effets doivent être vrais & naturels. Cette gradation a lieu non-ſeulement du petit *Jardin* au grand, mais doit être obſervée du *Jardin* au *pays*, où la vérité dans les tableaux eſt de rigueur.

Toute culture, autre que celle qui contribue à la propreté, à l'entretien, eſt déplacée dans le *Jardin*. Sa délicateſſe fuit tout ce qui ſent la peine & annonce le travail, quand l'un & l'autre n'ont pas l'agrément pour motif. Delà il ſuit que toute idée d'économie & d'intérêt doit en être exclue. En effet, de petits morceaux de terre en labour, de petites buttes plantées en vigne, quelque petits cantons de prairie & d'herbes potageres, de quelque maniere qu'on les arrange, ſous quelque point-de-vue qu'on les enviſage, ſont des objets peu propres à figurer avec grace dans le *Jardin*; leur place n'eſt pas dans un lieu deſtiné aux charme des yeux & à l'agrément de la promenade: ils y ſeront au moins un contre-ſens. J'aurois négligé ce précepte négatif, ſi je n'avois vu quelques *Jardins* qu'on a cru embellir par ces petits échantillons de toute ſorte de productions; où l'on a fait germer,

dans des petits eſpaces circonſcrits, toutes les plantes & les herbes les moins intéreſſantes mélangées avec les fleurs les plus fraîches & les arbres les plus élégants, avec la prétention de préſenter, dans ce cahos, des effets agréables. L'évidente inutilité d'une telle culture n'en fait qu'une puérilité ſans objet comme ſans goût. La culture eſt intéreſſante ſans doute, lorſque, traitée ſérieuſement, elle préſente une utilitée réele; mais entre-t-elle dans la compoſition d'un Jardin? Elle ne figurera bien que dans le *pays*, où elle fait tableau, ou dans la *ferme*, dont elle eſt l'objet principal.

En excluant du *Jardin* proprement dit toute culture purement économique, ce n'eſt pas pour y introduire des objets de luxe & de magnificence. Ce qui n'annonce que l'opulence, ce qui n'eſt donné qu'à l'oſtentation peut bien ſatisfaire la vanité & produire un ſentiment d'ad-

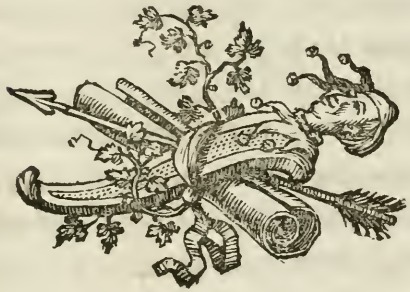
miration dans le premier moment, mais ne ſuppléera jamais au goût qui ſait tirer des objets les plus ſimples les effets les plus ſéduiſans, comme l'habile Sculpteur fait ſortir un chef-d'œuvre de la matiere la plus commune. Ce ſont les petits talens qui recherchent la richeſſe des matieres, & croient que ſon éclat ajoute un mérite à leurs petites productions.

Je n'ai plus qu'un mot à dire ſur le manoir du *Jardin*, qui eſt la maiſon de plaiſance; on ſent qu'elle doit lui être aſſortie par les graces de ſa décoration; qu'elle doit être d'autant plus élégante que le *Jardin* eſt plus petit. Objet très-capital dans l'enſemble; il eſt très-important que ſa décoration, ſa maſſe, ſa teinte & ſon caractere ſoient parfaitement d'accord avec lui. Une ſeule de ces convenances négligée ſeroit ſuffiſante pour troubler l'harmonie générale, d'où dépend la véritable beauté de ce genre; car la moindre négligence eſt

une tache dans un enſemble ſi fini. Le *Jardin*, n'ayant qu'un petit nombre de ſites, la poſition la plus avantageuſe du manoir ſera aiſée à trouver; mais s'il paroît détaché du Jardin, s'il n'eſt pas entouré de gazons, de fleurs & d'arbres, ſi leur union en un mot n'eſt pas intime, ſa ſituation ſera manquée, comme objet d'aſpect & d'effet.

Des obſervations que nous venons de faire, dans ce chapitre, il réſulte que l'eſſence du *Jardin* proprement dit eſt de plaire par la propreté & l'entretien; qu'il veut de l'élégance dans ſa compoſition, de la grace dans ſes formes, de la fraîcheur dans ſes tableaux; que ſes effets doivent être doux & voluptueux & ſon aſpect riant; & que, par des détails précieux & des objets choiſis, il offre au propriétaire des amuſemens variés & intéreſſans & de faciles promenades. Le *Jardin*, où toutes ces

conditions ſeront le mieux obſervées, aura réuni tous les charmes & toutes les beautés dont ce genre de compoſition eſt ſuſceptible.



CHAPITRE XIV.

Des genres.

LA théorie, que je viens de donner, eſt toute fondée ſur la Nature ; elle ſeule a fourni les préceptes, les exemples & les matériaux. Ceux-ci, quoiqu'en petit nombre, ont fourni des combinaiſons ſi immenſes, de nuances ſi différentes qu'elles ont ſuffi pour compoſer des tableaux, des ſcènes de tous les genres, pour produire toute ſorte de caracteres, & obtenir la plus grande variété d'expreſſions. Avec du talent le Jardinier ſaura toujours en tirer les effets les plus magnifiques & les plus majeſtueux, comme les plus ſimples & les plus champêtres ; les perſpectives les plus riantes & les plus fraîches, comme les plus ſombres & les plus ſauvages. En leur aſſociant ſeulement les objets que le beſoin

a rendus communs, & leur fréquent uſage familiers, il aura, ſans s'écarter des regles de la Nature, tout ce qui doit donner à ſes compoſitions la grace, l'agrément & la variété, il obtiendra tous les effets & les accidens propres à les embellir & à les rendre intéreſſantes ; mais ſont-ils les ſeuls que l'art comporte ? ai-je dû donner l'excluſion à toutes ces productions, à toutes ces fictions que l'imitation ſe plaît à enfanter ? c'eſt ce qui me reſte à examiner.

Si je ſavois comment des objets hors de l'homme agiſſent ſur lui, comment des êtres inſenſibles & ſouvent immobiles mettent ſes ſens en mouvement, & comment enſuite de pures ſenſations produiſent des ſentimens ; ſi je pouvois calculer juſqu'à quel point l'éducation & l'habitude qui forment les mœurs générales, & déterminent les opinions particulieres, influent ſur ſes goûts, ſes jugemens & modifient ſes affections ; de

ces connoiſſances phyſiques & morales j'en déduirois aiſément les cauſes de la convenance & de la diſconvenance qui font que les objets, ſelon la maniere dont ils lui ſont préſentés, l'attirent ou le repouſſent, l'egayent ou l'attriſtent, en un mot lui plaiſent ou lui déplaiſent. Sans doute que ces principes, bien développés & appliqués à l'art des Jardins, répandroient un grand jour ſur la matiere que j'ai à traiter ; mais cette tâche eſt trop au-deſſus de mes forces : il n'appartient qu'à cette partie de la Philoſophie, qui ſonde les profondeurs de la Métaphyſique, d'arriver juſqu'à ces premiers élémens. Je me bornerai à comparer les Jardins qui, tels que ceux que je propoſe, ont ſuivi dans leur compoſition la route de la Nature, & l'ont priſe pour modele, à ceux que, par oppoſition, j'appelle Jardins de genre ; le réſultat de ces comparaiſons ne ſera peut-être pas tout-à-fait infructueux.

Dans le nombre des artiſtes & des

amateurs qui ont fait exécuter des Jardins, les uns n'ont employé que des décorations artificielles ; d'autres ont cru qu'il falloit y joindre la représentation d'une action qui rappellât un événement; quelques-uns se sont contentés de copier plus ou moins fidélement la Nature ; mais le plus grand nombre a fait entrer dans ses compositions, & la Nature, & les décorations, & les fictions, & toute espece d'imitations ; presque tous, marchant à tâton, se sont attachés au genre, sans égard à l'espece. Cette distinction très-essentielle, & qui eût servi de guide, méconnue ou négligée, a laissé une libre carriere à la fantaisie ; elle a éloigné la recherche des principes de l'art; elle a jeté de l'incertitude sur son véritable objet ; enfin elle a produit des compositions, dont le ridicule a revolté les gens de goût & rebuté les gens sensés. Cependant, malgré ces écarts, on a senti que l'art des Jardins étoit susceptible de

grandes beautés & de beaucoup d'agrémens ; & que, reduit à des principes & ramené à ſon objet, il pouvoit occuper une place honorable parmi les arts libéraux créés pour nos plaiſirs : auſſi les plus prudens ont-ils pris le parti, avant de ſe décider, d'attendre que des productions plus raiſonnables & des eſſais plus heureux leur préſentaſſent des exemples à ſuivre.

De ces Jardins d'imitation & de caprice, dirigés par un goût perſonnel, ſont nés différens genres, tels que le *poétique*, le *romaneſque*, le *paſtoral*, l'*imitatif*. Je ne cite pas ici le ſymmétrique qui les a dévancés ; je lui ai conſacré le premier chapitre de cet ouvrage ; (1) ni

(1) Sans caractere, ſans expreſſion, ſans invention, ſans nuance, ſa marche toute méchanique l'a exclu de la claſſe des arts libéraux. Sa froide monotonie, ſon inſipide uniformité, inſéparables de l'ennui, l'ont laiſſé preſque ſans partiſans ; en parler encore ſeroit peu généreux ; on ne bat pas ſon ennemi à terre.

le pittoresque qui, envisagé comme genre, n'est autre chose que celui de la Nature. Si par pittoresque on entend ce choix dans les objets, dans leur forme, dans leur arrangement, ces combinaisons d'effets à qui le Paysagiste donne la préférence, quand il veut présenter des sites agréables, cette expression n'est-là qu'une qualification qui appartient également à l'art du Peintre & du Jardinier; (1) parce que ces deux arts ont des choses communes, & prennent l'un & l'autre la Nature pour modele; parce qu'ils exigent à peu près les mêmes études, qu'ils cherchent presque les mêmes effets, & que dans beaucoup de circonstances ils usent des mêmes artifices, pour parvenir à leur fin. Mais,

(1) Sous ce point-de-vue le pittoresque appartient si également aux deux arts, que cette expression auroit été incontestablement tirée de celui des Jardins, comme elle l'a été de celui de la peinture, si ce dernier n'eût devancé l'autre.

s'ils ont quelque conformité dans leur objet, ils ont encore plus de différence dans leurs procédés. (1) L'un crée, pour ainſi dire, la Nature, puiſqu'il emploie les mêmes matériaux, qu'il les diſpoſe dans le même ordre, & ſe ſert des mêmes moyens qu'elle. L'autre l'imite à la vérité, mais par des moyens & des procédés qui lui ſont abſolument étrangers. L'un fait la réalité, & l'autre la repréſentation ; on les admire tous les deux, mais les jouiſſances qu'ils offrent ne ſont pas les mêmes.

(1) Ce que ces deux arts ont de commun peut abuſer le jeune Jardinier, & le jeter dans de fauſſes routes. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je fais cette remarque ; j'en ai vu quelques-uns chercher des modeles de compoſition dans des eſtampes, d'autres imiter les tableaux qu'ils avoient ſous les yeux : c'eſt-là une ſource d'erreur, comme on va le voir. On conviendra que vouloir faire de la copie l'original, c'eſt tout au moins intervertir l'ordre des choſes ; d'ailleurs l'eſpece de plaiſir qu'on attend des deux arts n'étant pas la même, les moyens doivent être différens.

Par ces distinctions je ne prétends pas décider du mérite des deux arts ; (1) je compare & je marque simplement les différences. Il y a mille circonstances, où ce qui a réussi dans un tableau de payſage ne feroit qu'un mauvais effet dans un site réel, & ne sauroit se placer avec succès dans les mêmes positions,

(1) Quand on jette les yeux sur les sublimes productions des Claude Lorrains, des Wovermans, des Vernets ; quand on voit avec quelle vérité ces peintres ont rendu la Nature, l'étonnante illusion qu'ils ont mise dans leurs tableaux ; quand on se représente la magie de cet art qui a soumis au pouvoir du pinceau le ciel & sa voûte immense, le vague des airs, les nuages, la mer, les vapeurs, la lumiere, la nuit même ; quand on considere qu'un petit espace renferme un vaste pays, qu'un plan de niveau présente des profondeurs, des saillies, des distances à perte de vue ; quand on s'apperçoit que tout ce prestige s'opere par quelques couleurs mélangées sur une simple toile ; que les moyens sont si peu de chose & les effets si grands ; que la manipulation n'est rien, que le genie fait tout ; qui pourroit refuser une des premieres places à cet art divin, dont je n'ai raconté que quelques merveilles ?

quelque ſemblables qu'on voulût les ſuppoſer; parce que ſouvent l'objet qui plaît à la repréſentation, déplaît dans la réalité. Je vais plus loin, & je ſoutiens que ce qui eſt néceſſaire, que ce qui eſt avantageux à l'un eſt inutile & quelquefois nuiſible à l'autre. Voyez l'ouvrage du Peintre, il ne préſente que le même ſite : de quelque point qu'il ſoit vu, les divers objets qui le compoſent ſe montrent toujours dans le même ordre; tous les effets de perſpective ſont les mêmes; la lumiere éclaire toujours les objets du même côté & conſtamment ſous le même angle : enfin le tableau n'offre qu'un ſeul moment du jour, une ſeule ſaiſon de l'année, & un point de vue unique.

Sur le terrein, les diverſes poſitions du Spectateur nuancent les effets & varient les perſpectives. Sans doute que de la même place, il ne voit que les mêmes choſes & dans le même ordre; mais qu'il ſe tranſporte à quelques pas, qu'il monte,

qu'il deſcende : auſſitôt, comme ſi les objets étoient mobiles, la ſcène change, elle lui offre d'autres tableaux & lui préſente d'autres combinaiſons. Cette faculté de varier les effets, refuſée au Peintre, donne de très-grands avantages au Jardinier ; mais ſi elle lui procure d'abondantes reſſources dans ſes compoſitions, elle ſeme ſur ſes pas des difficultés quelquefois inſurmontables. Il doit avoir préſentes toutes ces variations & ces combinaiſons ; il doit, en compoſant, prévoir les effets occaſionnés par la révolution journaliere du ſoleil ; il faut qu'il travaille pour ceux du matin, du midi, du ſoir & de la nuit : ils influent étonnamment ſur le caractere de ſes perſpectives, par le changement continuel des ombres & de la lumiere, par la variété dans le ton & la couleur. Enfin il doit avoir égard à la ſucceſſion des ſaiſons qui modifient & nuancent ſi diverſement les tableaux de la Nature.

Dans la peinture, c'eſt moins la beauté des objets repréſentés qui fait celle du tableau que l'art avec lequel ils ſont rendus. Outre le génie dans la compoſition, on admire la liberté du *faire*, la hardieſſe & l'élégance de la touche, la perfection & la fineſſe du deſſein, la vérité & la vigueur du coloris, l'intelligence du clair-obſcur. Dans le Jardin, la compoſition qui conſiſte dans l'ordre, l'arrangement & la diſpoſition des objets fait tout le mérite de l'ouvrage; c'eſt en elle ſeule que réſide le vrai talent de l'Artiſte: la touche & le faire ne ſont rien pour lui. (1) La Nature, qu'il a, pour ainſi dire, ſoumiſe à ſes ordres,

(1) Quoiqu'en parlant des Jardins, je me ſois quelquefois ſervi des expreſſions de *touche*, de *faire*, de *coloris*, & que j'avoue qu'ils ſont nuls dans cet art, cependant ce que dis ici n'implique pas contradiction; parce que ces expreſſions, qui ſe prennent au propre de la peinture, peuvent ſe prendre au figuré dans l'art des Jardins.

ſe plie à ſa volonté, travaille de moitié avec lui, acheve & perfectionne l'ouvrage ; ſous ſa direction, elle ſe montre avec toutes ſes graces, elle déploie tous ſes avantages : mais lui ſeul choiſit, place, combine, mélange ; lui ſeul preſcrit les formes, aſſigne les convenances, fixe le dégré d'expreſſion & détermine le caractere.

Dans les arts d'imitation, une image trop reſſemblante, une imitation trop parfaite n'excite point notre admiration, ſi l'art qui l'a produite ne ſe fait appercevoir en même temps ; parce qu'il n'y a point d'imitation ſans art ; que le mérite de l'ouvrage ne ſauroit ſe faire ſentir, ſans rappeller celui de l'ouvrier. Ces deux idées doivent être ſimultanées & intimement liées. Qu'une ſtatue, par exemple, ſoit ſi exactement reſſemblante, qu'on la prenne au premier coup d'œil non pour une imitation, mais pour l'objet même repréſenté, l'art n'étant pas

remarqué, nous n'y ferons nulle attention; ce n'eſt qu'à l'inſtant où nous nous appercevons qu'elle eſt une repréſentation que nous aimons à la conſidérer. C'eſt pour cela que le Sculpteur ſe garde d'en jamais déguiſer la matiere par la couleur naturelle de l'objet repréſenté; elle ajouteroit trop à l'illuſion: il veut montrer qu'il a ſu donner la moleſſe des chairs à la pierre, la légéreté des cheveux à l'airain, la ſoupleſſe de l'étoffe au marbre. Si j'ai préféré l'ouvrage du Sculpteur à celui du Peintre, pour faire ſentir mon idée, c'eſt que le tableau, n'ayant pas l'avantage du relief réel, n'a pas à craindre cette illuſion de la couleur qui jette dans la mépriſe.

C'eſt donc à la vérité de la repréſentation, jointe à l'idée du mérite & de la difficulté vaincue, qu'on doit le plaiſir que cauſent les productions des arts d'imitation. Mais dans les Jardins de la Nature, le plaiſir & l'admiration du

ſpectateur ne proviennent point du mérite de l'art réuni à la perfection de l'imitation. Les beautés de la Nature n'ont pas beſoin, pour nous plaire, de rappeller les talens de l'Artiſte, parce que ce n'eſt point dans l'imitation, mais en elles-mêmes, que réſident l'intérêt & le plaiſir qu'elles font naître : elles doivent au contraire cacher avec ſoin l'art qui les a produites. Dans tout le cours de cet ouvrage j'ai prouvé que les moyens, quand ils étoient apparens, anéantiſſoient ce plaiſir & cet intérêt, quelque mérite qu'ils annonçaſſent dans l'Artiſte qui les avoit mis en œuvre ; que le grand art étoit qu'ils ne fuſſent jamais ſoupçonnés ; qu'il ne falloit dans aucun cas laiſſer voir les cordes & les machines, mais les voiler avec la plus ſcrupuleuſe attention & la plus grande adreſſe. Je pourrois encore citer bien d'autres différences toutes auſſi évidentes entre les deux arts ; mais en voilà aſſez, je penſe, pour

démontrer d'une part que, ſi le pittoreſque eſt un genre, il eſt celui de la Nature, ou ce qui eſt le même, il eſt le genre propoſé dans cette théorie; & de l'autre, que l'art du payſagiſte differe beaucoup de l'art du Jardinier, quoique tous les deux aient la Nature pour maître & ſes effets pour objet.

Je termine ici cette digreſſion peut-être trop longue, quoique je l'aie fort abrégée, mais qui m'a paru néceſſaire, & je reviens aux Jardins de genre. Commençons par le poétique. Celui-ci choiſit ſes ſujets dans la Mythologie & dans les fables anciennes; il ſe propoſe de nous préſenter ou quelqu'événement des temps héroïques ou quelque myſtere du paganiſme. Pour réaliſer toutes ces fictions, il faut des ſites analogues aux ſcènes qu'on a le projet de nous repréſenter; il faut tranſporter le ſpectateur en Egypte, en Grece, dans l'ancienne Rome: pour y parvenir, on conſtruit

des temples; on distribue les statues des divinités; on plante des bois sacrés. Veut-on présenter les Champs Elysées? on introduit des ombres, & les représentations des demi-dieux & des héros. Sont-ce les Jardins de flore, de Pomone? on y voit des Satyres & des Nymphes, on fait converser les Driades, les Amadriades avec les Faunes. Mais qui ne sait combien ces représentations sont éloignées de produire les effets que le Compositeur a en vue? il a beau appeller à son sécours les costumes, les édifices anciens, mettre en usage mille autres moyens; ils sont si peu connus, si équivoques, que rarement ils rappellent les idées qu'on y a attachées. Y supplée-t-on par des figures hiéroglyphiques, par des vers, des inscriptions? a-t-on recours au grec, au latin? les gens instruits pourront s'en occuper, mais à l'instant où ils auront tout vu, tout parcouru, tout lu, l'intérêt cessera & ne se renouvel-

lera plus. Quant aux autres, qui compoſent le plus grand nombre, à peine jetteront-ils un unique coup-d'œil ſur ces énigmatiques fabriques, ſur cet aſſemblage qui ne dit rien à leur imagination & encore moins à l'ame; d'ailleurs des événemens ſans action, des acteurs ſans mouvement ne ſauroient ſoutenir longtemps l'attention du ſpectateur: une fois la curioſité ſatisfaite, tout eſt dit, il n'y a plus d'intérêt qui rappelle. Telle eſt l'effet de toute repréſentation d'action ſans pantomime. (1)

J'ai ſuppoſé que, dans l'exécution, ces Jardins avoient cette vérité qui fait illuſion; mais ſi tout l'art ne peut atteindre que très-imparfaitement à ce dégré de

(1) Malgré leur étonnante illuſion, les fameux ſpectacles que Servandony donnoit aux Tuileries n'auroient pas ſoutenu deux heures l'attention des ſpectateurs, s'il n'euſſent pas préſenté une ſucceſſion d'effets & s'il n'y eût pas joint une action.

perfection,

perfection, comme il ſeroit facile de le démontrer; ſi les édifices n'ont pas cette magnificence, cette grandeur, cette antiquité qui en impoſent; ſi les ſites n'ont pas cette expreſſion, ce caractere qui conviennent au lieu où la ſcène ſe paſſe; ſi les proportions ſont meſquines, les rapports manqués; alors l'effet ne répondant pas à l'entrepriſe, ne préſentera qu'un ridicule aſſemblage : & plus il y aura de prétention dans le projet, & plus la repréſentation paroîtra pitoyable.

Les Jardins de la Nature n'ont aucun de ces inconvéniens; les objets, dont ils ſe compoſent, ſont toujours dans leur juſte proportion & dans leur vrai rapport. Leur agrément s'apperçoit au premier coup-d'œil, leur charme ſe manifeſte à la premiere inſpection; pour les ſentir, il ne faut pas attendre des explications qui mettent le ſpectateur au fait de ce qu'ils veulent dire; le plaiſir qu'ils procurent, n'exige ni érudition, ni reflection

préliminaire ; les impreſſions qu'ils font ſont à la portée de tout le monde ; ils plaiſent au ſavant comme à l'ignorant : c'eſt aſſez, pour y trouver de l'attrait, de ce dégré de ſenſibilité que la Nature a accordé à preſque tous les hommes, parce que l'expreſſion n'en eſt point équivoque ; qu'elle ſoit douce ou âpre, familiere ou impoſante, gaie ou triſte, riante ou ſauvage, elle eſt claire & préciſe, & perſonne n'héſite ſur le caractere qu'elle préſente.

De plus les ſcènes de la Nature ont tout le mouvement qu'il leur faut : elles ont celui des eaux, de l'air, de la végétation ; celui qu'occaſionnent les travaux de la campagne & les animaux qui la peuplent ; il leur ſuffit de celui du retour périodique des jours & des ſaiſons, parcequ'on n'en attend pas davantage des effets naturels. Et comme il eſt dans l'humanité de jouir autant de l'avenir que du préſent ; au plaiſir que nous donne

une belle matinée se joint celui de la belle soirée & de la belle nuit qui doivent leur succéder, ainsi qu'aux agrémens que présente une belle saison se réuniſſent souvent ceux de la saison suivante. Si à toutes ces considérations on ajoute celle de l'utilité; si l'on se rappelle l'étonnante variété d'effets & de caracteres que nous offre ce genre, la facilité de l'exécution, le peu de dépense qu'il exige, on comprendra pourquoi la campagne a tant de charmes, & pourquoi le spectacle de la Nature plaît généralement & n'ennuie jamais; ce qui suffit pour rendre raison de la préférence qu'on lui a donnée.

Le genre romanesque a pour objet de réaliser tout ce qu'il est possible à l'imagination d'enfanter & à l'art d'exécuter. Cette liberté, qui semble au premier coup-d'œil lui procurer de grands avantages, faciliter les moyens, enrichir la composition, est préciſément ce qui

devroit le faire rejeter. Il a presque tous les défauts reprochés au poétique & n'en a pas les ressources ; les sujets que celui-ci admet sont limités & circonscrits dans un certain nombre de faits, dont la lecture, le théâtre & les arts d'imitation nous instruisent. Dans la représention, les costumes rappellent des idées des événemens qu'un certain nombre de gens se sont rendus familiers ; mais le romanesque qui, dans l'immensité de sujets qu'il embrasse, comprend les enchantemens, les rêves de la féerie, les prodiges de la magie, qui prétend réaliser les idées les plus chimériques, les inventions les plus extravagantes, ne présente que des faits bizarres ou des événemens inconnus à tout le monde, excepté à celui qui les a conçus, ou bien à celui à qui l'inventeur prendra la peine de les expliquer. Il faut, pour donner à la scène le caractere qui convient à de telles représentations, trouver des sites d'une ex-

preſſion analogue ; il faut des déſerts, des antres, des cavernes, de vieux donjons ; il faut recourir à des moyens extraordinaires, employer des machines diſpendieuſes. Mais en ſuppoſant que l'art & la Nature euſſent concouru à caractériſer ces tableaux, en leur ſuppoſant cette perfection qui leur manque toujours, ce genre aura néceſſairement un grand défaut : c'eſt que dans les fictions l'imagination, allant toujours au-delà de la repréſentation ; quelque parfaite que ſoit celle-ci ; elle ne répond jamais à l'idée qu'on s'en eſt formé & reſte toujours fort au-deſſous de ce qu'on a conçu. Voilà ce qui imprime à ces repréſentations un caractere de puérilité & d'enfantillage qui dégoûtera à jamais de ce genre.

Il en eſt un autre qui paroît tenir de plus près à celui de la Nature : c'eſt le paſtoral, dont les ſcènes ſont toutes champêtres. Il a pour objet de rappeller

ces temps où les hommes, ne connoiſſant d'autres ſoins que la garde de leurs troupeaux, n'ayant d'autre aſyle que les champs, vivoient diſperſés dans les campagnes ſous un heureux climat; mais ces temps ne ſont plus, ces mœurs n'exiſtent plus; les paſteurs d'aujourd'hui ne reſſemblent point à ceux du temps des patriarches. Si par paſtoral, on entend ces ſcènes, ces perſonnages que les poétes nous ont peints dans leurs églogues & leurs chanſons; dans cette hypotheſe le lieu de la ſcène n'a qu'une foible expreſſion, parce que ce ſont les perſonnages mêmes qui en ſont l'objet eſſentiel; ſans eux le pays le plus champêtre n'annonce rien de paſtoral, du moins ſuivant les idées qu'on s'eſt formées de ce genre. Il faut donc faire intervenir des bergers & des bergeres ornés de rubans & de guirlandes; alors ce genre rentre dans la claſſe du poétique, & de plus il a tous les inconvéniens du romaneſque:

car toutes ces images ſi agréables, ſous la plume du Poëte ou ſous le pinceau du Peintre, font un bien médiocre effet dans la repréſentation ; & des acteurs de pierre, de marbre ſont bien froids & bien peu propres à animer la ſcène.

S'il eſt un genre paſtoral admiſſible comme Jardin, c'eſt, à ce qu'il me ſemble, celui dont j'ai donné un exemple dans la *ferme* paſtorale ; voilà la ſeule maniere intéreſſante & raiſonnable de l'employer : là le berger, qui n'eſt point une immobile ſtatue s'occupe du ſoin de ſes troupeaux ; & la bergere ſans ornement, mais propre s'occupe des utiles détails de la laiterie dont elle ſait tirer du profit.

Il me reſte à parler de l'imitatif. Dans celui-ci devroient être renfermés les autres Jardins de genre, puiſqu'ils ont tous l'imitation par but ; mais ici je le reſtreins aux imitations de ſites. L'Artiſte cherche à repréſenter un pays étranger,

à transporter sur le terrein qui lui est confié les usages, les formes, les productions & les constructions d'un autre pays ou d'un autre siecle, sans y adapter ni acteurs, ni faits, ni évenemens. Veut-il promener le spectateur en Egypte? Il éleve des pyramides, il fait le lac Mæris; il sépare sa riviere en trois branches pour former le Delta; il la voudroit peupler d'hypopotames, de crocodiles; il y feroit croître de papyrus, s'il le pouvoit. Si c'est à la Chine, il construit des tours de porcelaine, des Kiosques, des pagodes; ses ponts, ses barques, & toutes ses fabriques paroissent sous la forme & les ornemens chinois, & jusqu'aux plantes & aux fruits, tout est emprunté de l'étranger. Mais toutes ces imitations, toujours incomplettes, ne trompent personne, & n'ont que l'agrément du premier coup-d'œil, c'est-à-dire, celui de la nouveauté & de la singularité.

Ce genre, par l'abus qu'on en fait,

eſt peut-être le plus dangereux de tous, & ne ſauroit exiſter longtemps. En rejetant les Jardins ſymmétriques, on leur a ſubſtitué des compoſitions bizarres ; on les a remplis d'une multitude de fabriques placées ſans ordre, diſtribuées ſans goût, ſans principes & ſans intention. On a réuni, ſans choix & ſans diſcernement, les coſtumes & les édifices de tous les ſiécles, de tous les pays ; on a aſſocié la mythologie à l'hiſtoire ; on a mis les temples grecs avec les égliſes ; les palais ſe ſont trouvés à côté des chaumieres ; l'Aſie eſt confondue avec l'Amérique. En dépit de la Nature, on a voulu ſe compoſer des ſites auxquels le local ſe refuſoit ; on a élevé des montagnes, creuſé des vallons, conſtruit des rivieres, fabriqué des rochers. (1) En

(1) L'on ſent ce que doivent être des montagnes, des vallons, des rivieres, des rochers faits à la main ; qu'elle illuſion peut produire un ſite qui en eſt compoſé.

dépit du goût on a donné à tous ces accidens des proportions arbitraires ; on a fait des imitations ſans vraiſemblance ; on a cru faire des prodiges, en chargeant les tableaux d'objets diſparates, comme ſi c'étoit un moyen de rendre la Nature ; peut-être même s'eſt-on flatté de l'embellir ; & tout cela n'a produit que de dégoûtantes & couteuſes puérilités. De ces obſervations il réſulte que toute imitation préſentée comme telle n'appartient pas à l'art des Jardins ; avec elle on fera une décoration, un ſpectacle, tout ce qu'on voudra, excepté un Jardin.

On ne revient à la ſimplicité de la Nature qu'après avoir épuiſé toutes les combinaiſons, comme on n'arrive au vrai qu'après avoir parcouru un long cercle d'erreurs : telle eſt la marche de l'eſprit humain. Les Jardins de genre ont été, partout où la réformation dans cet art s'eſt opérée, partout où la révolution a eu lieu, le premier pas dans

la nouvelle carriere qu'on s'eſt ouverte. L'art des Jardins dans ces premiers momens reſſemble à une terre neuve qui produit abondamment, mais qui ne donne d'abord que des plantes ſauvages, des herbes groſſieres; c'eſt aux vrais Artiſtes à la cultiver, c'eſt au temps à l'amender. Le goût qui perfectionne, les bons ouvrages qui hâtent les progrès, en fourniſſant de bons modeles, nous rameneront le bon genre; ils détermineront la marche qu'il faut ſuivre & fixeront les principes encore incertains de ce bel art.

Mais je prévois beaucoup d'obſtacles à ſon avancement. On croit communément qu'il n'eſt rien de ſi ſimple que de faire la Nature; que rien n'eſt ſi aiſé que de compoſer un Jardin; il eſt peu de gens qui ne ſe croient en état de le diriger, ou tout au moins de donner de bons conſeils. D'après cette opinion, on néglige les lumieres de l'Artiſte, ou s'il

eſt conſulté, ſes projets ne ſont pas ſuivis, ils ne ſont exécutés qu'en partie; on les tronque, on les mutile, on les décompoſe, & on le déſeſpere. Quel eſt l'artiſte qui n'a jamais éprouvé de contradiction? le puiſſant, qui devroit le protéger, lui en impoſe & met des entraves à ſon génie; le riche l'aſſervit à ſes fantaiſies, & bien loin de concourir à la perfection de l'art par ſon opulence, elle lui ſert de moyen pour le corrompre; le demi-ſavant, le pire de tous, lui fait eſſuyer d'humilians dégoûts : abuſé par de médiocres connoiſſances, enorgueilli par de petits ſuccès, il dédaigne ſes conſeils; il ne ſe doute pas que les erreurs mêmes d'un Artiſte exercé valent mieux que ſes prétendus chefs-d'œuvre. En un mot chacun, ſe croyant capable, tous veulent réaliſer leurs idées, ou plutôt les rêves extravagans de leur imagination; delà ces productions ridicules, bizarres, monſtrueuſes quelquefois, qu'on

voit éclore de toutes parts ; delà ces imitations sans vraisemblace & sans illusion ; delà enfin ces Jardins sans principes, sans caractere, dénués d'expression & d'intérêt, où l'on a tout confondu, les genres & les especes, le naturel & le factice. N'est-il pas à craindre que ces exemples d'un genre si frivole, si opposé au bon goût, en se multipliant impunément sous les yeux d'une Nation éclairée à la vérité, mais amoureuse de nouveauté, ne prolongent l'enfance d'un art qui n'est encore qu'au berceau ?

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

CHAPITRE I.

Des Jardins ſymmétriques. 1

CHAPITRE II.

Du ſpectacle de la Nature & des avantages de la campagne. 23

CHAPITRE III.

Diviſion des Jardins. 28

CHAPITRE IV.

Des matériaux de la Nature. 41

CHAPITRE V.

Du climat. 45

CHAPITRE VI.

Des ſaiſons. 46

§. I. *Du Printemps.* *ibid.*

§. II. *De l'Été.* 54

§. III. *De l'Automne.* 62

§. IV. *De l'Hyver.* 70

DES MATIÉRES.

CHAPITRE VII.

Du terrein. 78
§. I. *De ſes effets généraux.* *ibid.*
§. II. *Principes ſur la formation du terrein.* 88
§. III. *De la relation du terrein aux eſpeces de Jardin.* 104

CHAPITRE VIII.

Des eaux. 116
§. I. *Effets généraux.* *ibid.*
§. II. *Caracteres particuliers.* 125

CHAPITRE IX.

Des effets de la végétation. 148

CHAPITRE X.

Des rochers. 177

CHAPITRE XI.

Des bâtimens. 189

CHAPITRE XII.

Du pays, deſcription d'Ermenonville. 236

CHAPITRE XIII.

Du parc, deſcription de Guiſcard. 263

TABLE DES MATIÉTES.

CHAPITRE XIV.

De la ferme. 307

CHAPITRE XV.

Du Jardin proprement dit. 351

CHAPITRE XVI. ET DERNIER.

Des genres. 368

Fin de la Table.